G - F - 56.

Transcaw
Coll. spéc.

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE.

TOME SECOND.

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE
DE L'HOMME,
CONSIDERÉ
DANS TOUS LES AGES
& dans toutes les conditions :
AVEC
DES PRINCIPES D'EDUCATION,
propres à former les jeunes gens à la Vertu.

Par M. LE MAÎTRE DE CLAVILLE, *ancien Doyen du Bureau des Finances de Roüen.*

Troisiéme Edition revûë, corrigée, & considerablement augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez SAUGRAIN, Grande Salle du Palais, à la Providence.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LB
575
.L4
1737
v.2
Coll. of Ed.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans la seconde Partie.

CHAPITRE V.

Recapitulation du premier Tome, 1
Des plaisirs de l'esprit à la Ville & à la campagne ; & combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préferables aux plaisirs des sens, 21
De la justice, de la reconnoissance & de la générosité, 45
Episode sur les gens de robe, 50
De la justice dans la vie privée, 62
Des fausses vertus, 67
Grands exemples de générosité & de reconnoissance, 77

CHAPITRE VI.

S'Attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du sort, 88
Contre le trop d'attache aux richesses, & le desir trop vif de faire fortune, 99
Du choix d'un état de vie, 109
Contre la dissipation, 124
Contraste de la dissipation & de l'avarice, 129
Du bon usage des richesses & du credit, 131
De la fermeté dans les disgraces, 136
Combien les disgraces sont utiles à la Religion, à la raison, à la fine volupté, 144

CHAPITRE VII.

DU mariage : de ce qu'on doit à ses proches, à son prochain & à ses amis, 156
Précautions qu'on doit prendre avant & après le mariage, 158 & 166
Des seconds mariages, 173

Devoirs reciproques des peres & des enfans, 175
Devoirs de l'homme à l'égard de ſes proches, 185
Devoirs à l'égard du prochain, 190
Devoirs de l'amitié, 196

CHAPITRE VIII.

DE *la morale*, 206
Le caractere de l'homme de bien eſt préferable aux autres. 211
Du reſpect humain, 221
Combien il eſt important de ſçavoir ſa Religion, 244
Contre les Athées, 264
Sentimens des Anciens ſur la Divinité, 250
Contre les impies, les incrédules, les eſprits forts & les Déïſtes, 256
Contre les Hérétiques, 310
Des bonnes œuvres, 327

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

TRAITE'

TRAITÉ
DU VRAI MERITE,
POUR TOUS LES AGES
ET TOUTES LES CONDITIONS.

CHAPITRE V.

Récapitulation du premier Tome ; des plaisirs de l'esprit à la ville & à la campagne ; combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préférables aux plaisirs des sens ; de la justice ; de la reconnoissance, & de la générosité.

LE succès de ce Traité est le premier bonheur de ma vie ; on n'auroit pas dû me l'envier : mais comment désarmer les jaloux & les caustiques ? Le plaisant livre ! diront-ils : quoi de plus aisé que

de multiplier des volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts ? Se faire auteur ſans compoſer, c'eſt la ſeule nouveauté qu'on trouve dans cet ouvrage.

Je conviens avec ces Meſſieurs, que je pouvois m'épargner la peine d'amaſſer des matériaux pendant quarante ans, pour n'être qu'un plagiaire à leur égard : mais parce qu'ils ſçavent tout, eſt-il défendu aux autres de s'inſtruire ? Eux-mêmes peuvent-ils ſe plaindre de ce que je rappelle à leur eſprit ce qui les flattoit tant autrefois ? Que dans un ſermon, au lieu d'un ſtile de ruelle, on reconnoiſſe partout l'Evangile, les Peres & David : que dans une cauſe importante l'Avocat nourriſſe ſon plaidoyer des Ordonnances de nos Rois, du ſentiment des plus habiles Commentateurs, & d'exemples déciſifs ; ces orateurs ne ſeront-ils que des plagiaires ? Quoiqu'on en penſe, j'ai mieux aimé rajeunir d'anciennes beautés, que de hazarder des ſottiſes nouvelles. Ceux qui ſont d'un autre goût trouvent tous les jours de quoi ſe ſatisfaire.

Nous avons de grandes obligations aux hommes habiles qui nous donnerent en 1732. le Dictionnaire Univerſel. Ces livres précieux contiennent la plus pro-

fonde érudition : on n'en peut trop vanter l'utilité & la beauté : mais ces grands ouvrages ne ſont propres que dans le cabinet. Cet inconvenient, auquel il eſt impoſſible de remedier, fait encore mieux ſentir le merite d'un livre portatif dont on peut joüir en tout tems & en tous lieux. Il eſt donc vrai qu'on enrichiroit beaucoup la république des Lettres, ſi on réduiſoit en petit une infinité de volumes immenſes, dont le précis ſuffiroit pour l'inſtruction de ceux qui ſçavent lire. C'eſt ſurtout à cette préciſion que je me ſuis attaché ; je laiſſe une idée de nos meilleurs Ecrivains dans tous les genres, & ſi j'avois été bon paraphraſte, j'aurois fourni auſſi aiſément huit volumes que huit chapitres : mais

Parler beaucoup & ne rien dire,
L'ennuyeuſe fécondité !

Il ſera toujours des gens de mauvaiſe humeur, & des critiques de toute eſpece : on ſe fait honneur de n'être content de rien. Je veux préſerver les jeunes gens de ce défaut : j'ai redoublé mes ſoins en leur faveur ; ils ſont mon principal objet. Peut-être aimeront-ils ou ma façon de penſer ou ma maniere d'écrire : Eh ! pourquoi ne s'en trouveroit-il pas un à qui je pourrois inſpirer le deſir de deve-

nir homme de merite : & ſi j'en trouve un ſeul, ne ſerai-je pas bien vangé des cenſeurs ? Mais il arrive tous les jours qu'on rencontre ſous ſa main le ſecond tome d'un ouvrage ; on l'ouvre au hazard, & quand on tombe ſur quelque endroit qui pique la curioſité, on eſt fâché de n'avoir pas lû ce qui précede. Je repete donc ici pour ceux qui pourroient être dans ce cas, que dans le premier volume je m'attache plus à l'eſprit qu'au cœur : dans celui-ci, plus au cœur qu'à l'eſprit. J'ai rendu cette eſpece de diviſion imperceptible, parce qu'il faut faire entrer la vertu dans l'ame à meſure que la raiſon ſe développe : cet heureux concert dépend en partie d'une bonne éducation. De-là vient que je la recommande ſi ſouvent dans tout mon livre : c'eſt au pere à la procurer, au fils à en profiter.

Je prends mon Eleve en ſortant du College : je l'introduis dans le monde ; mais je le conduis pas à pas & comme par la liſiere. Je commence par lui apprendre à penſer noblement : cette premiere impreſſion ne tend aſſurément pas à lui inſpirer de l'orgueil, mais à le préſerver pour toujours de la crapule & de la baſſeſſe. A côté des ſentimens nobles je place la politeſſe, la complaiſance, la

douceur & l'égalité : à ce moyen je faiſis mon jeune homme tout à la fois par le cœur, par l'eſprit, par l'humeur & par les manieres. Je tâche de le former à l'honneur, à la raiſon, à la religion. Après ces idées generales, je lui fais ſentir la fauſſeté de la plûpart des vertus humaines & le prix de la vraie vertu : je lui apprends à s'y connoître, & à diſtinguer le galant homme, l'honnête homme, l'homme de merite & l'homme de bien. Enfin je le preſſe par les motifs les plus puiſſans, de devenir un *virtuoſus* : j'ai penſé à cet égard comme le P. de Courbeville quand il a traduit l'*el Diſcreto* de Balthaſar Gracian ſous le titre de l'Homme Univerſel.

De-là je paſſe à l'érudition : cet article m'a couté des ſoins, & je me ſuis permis un peu d'étenduë. Il n'eſt pas aiſé de conduire les jeunes gens des premiers élemens de la bonne litterature juſqu'à la délicateſſe du goût. J'aime fort le laconiſme, mais les matieres importantes demandent des détails. Les conſeils méthodiques m'ont paru plus rebutans qu'inſtructifs : je me ſuis ſervi d'exemples & de paralelles. Le ſtile ſuranné & le phébus, les expreſſions impropres ou populaires, les penſées fauſſes, tous ces défauts mis à côté du beau, du juſte &

du naturel, forment un contraſte qui fait une double impreſſion ſur l'eſprit. Plus on ſe dégoute du ridicule, plus on s'attache à la perfection. Les traits diametralement oppoſés que je cite, doivent produire la juſteſſe, & cette juſteſſe produit un ſentiment cent fois plus efficace pour l'inſtruction que tout le progrès de la plus heureuſe memoire.

La plûpart des Précepteurs ne connoiſſent pas toute la beauté du Rudiment : ils en ſçavent la méchanique ſans en faire ſentir l'eſprit. L'enfant met ſa memoire à la torture pour diſtinguer le nominatif de l'ablatif : & quand après mille efforts il eſt parvenu à ne les pas confondre, il n'en ſçait pas encore l'éthymologie. Voilà le premier déſordre d'une mauvaiſe inſtruction & le principe de l'ignorance. De-là le retardement de la jeuneſſe : on a beaucoup étudié, & l'on n'a rien appris. C'eſt ce qui fait que tant de gens ne ſçavent ni parler ni écrire. Les ſuites fâcheuſes de ce défaut ont ranimé mon zele : ceux qui voudront eſſayer des remedes que je propoſe ne me reprocheront pas d'avoir été trop long ; & ſi j'ai réuſſi, je ſerai trop payé de mes ſoins.

Plus ce qu'on fait coute de peine,
Plus le ſuccès fait de plaiſir.

J'ai fini le premier volume par le bon

uſage des plaiſirs. Je ne ſçai rien de plus important pour la jeuneſſe que d'éviter la débauche & de ſe garantir des grandes paſſions en ſe bornant aux plaiſirs délicats. Je fais ſentir toute l'horreur de l'yvreſſe & les dangers du gros jeu : j'arme les cœurs trop tendres contre les piéges de l'amour ; mais je conſeille l'uſage moderé des ſpectacles. Ces deux propoſitions ont paru un paradoxe à mes frondeurs. Combien de ſophiſtes préferent de faux préjugés à la droite raiſon ! De ce qu'autrefois quelques ſpectacles faiſoient horreur, eſt-ce une raiſon de conclure aujourd'hui que le Tartuffe, le Miſantrope, l'Avare, le Grondeur, le Joüeur, & les Prétieuſes ridicules, ſoient l'occaſion prochaine du peché ? Je ſuis perſuadé que tout homme de bien qui a de l'uſage du monde, regardera ce que je dis des plaiſirs plus comme une leçon de bon eſprit & de bon goût, que comme un ſujet de ſcandale. Voilà en deux mots la récapitulation, j'ai penſé dire la peroraiſon de mon premier tome.

Quoique j'aye diviſé mon Livre par Chapitres, il eſt pourtant vrai que d'un Chapitre à l'autre on trouve à peu près la même liaiſon que dans les chants differens d'un Poëme. Puiſque j'écris pour tous les âges, j'ai dû commencer par le

plan d'une bonne éducation, & finir par les moyens de parvenir à une heureuſe fin. La vie eſt courte : cependant depuis quinze ans juſqu'à quatre-vingt, que de choſes à apprendre, que de paſſions à craindre, que d'évenemens à eſſuyer ! J'ai tâché d'abord de faire d'un homme bruſque un homme poli, & d'un ignorant un homme de lettres. Aujourd'hui je veux faire d'un homme foible un homme fort, & d'un mauvais Philoſophe un homme de bien. Mais que le plaiſir que j'ai trouvé à m'étendre ſur ce qui regarde la Religion, va m'attirer de nouveaux cenſeurs !

J'ai deviné tout ce que diroient les Déiſtes & les *Eſprits forts* que je démaſque. Quel fond d'orgueïl, s'écrieront-ils, ſe trouve caché ſous le vernis trompeur d'une fauſſe modeſtie ! De quel front ce paraſite litteraire oſe-t'il faire tour à tour le Grammairien, l'Orateur, le Poëte, le Philoſophe & le Théologien ? Nulle proportion dans ſes Chapitres : ſa Préface, qui eſt plûtôt une Comedie Italienne, que l'Argument d'un Livre inſtructif, étoit plus que ſuffiſante pour nous ennuyer. Quoi ! le protecteur des Spectacles fait le Miſſionnaire & le Prédicateur : un ſectateur des plaiſirs paraphraſe enſemble le Décalogue & Qui-

nault, Moliere & l'Evangile ; quelle contradiction ! Effleurer tant de matieres, n'eſt-ce pas prouver au public qu'on ne ſçait rien ? Quand on fait tant de métiers, il n'en eſt pas un qu'on ſçache bien faire.

Eh ! Meſſieurs, miſéricorde ! Si je ne vous plais point ne me liſez pas. Ceux qui m'attaquent ſi vivement ne penſent pas qu'ils me font bien de l'honneur. Eſt-ce ma faute à moi, ſi la verité les offenſe ? Et de quoi ſe fâchent-ils ? Je ne les peins tels qu'ils ſont que pour les engager à devenir tels qu'ils devroient être. Qu'ils regagnent l'eſtime des honnêtes gens, & nous ſerons d'accord. Deux maximes ſont également inconteſtables pour eux & pour moi ; on ne peut arrêter le progrès de la cangréne qu'en employant le fer & le feu, & on ne réfute point des démonſtrations par des injures.

Rien n'eſt plus étonnant dans la nature, que de voir tous les hommes tendre à la même fin, & prendre des chemins tout contraires pour y parvenir. Nous cherchons le bonheur, & nous vivons comme ſi notre unique étude étoit de l'éviter. D'où vient ce déſordre ? De ce que nous préferons les caprices ridicules à la droite raiſon, l'entêtement à la docilité, les inquiétudes dévorantes au

repos intérieur, l'insatiabilité à la moderation des desirs, les passions brutales aux plaisirs de l'esprit, & l'impieté à la Religion. Il me semble pourtant qu'il est bien gracieux de s'attirer l'estime & la bienveillance des gens de mérite, de se croire assez riche avec une fortune médiocre, de pouvoir sans orgueïl se suffire à soi-même, de s'élever au-dessus des évenemens, de gagner tous les cœurs, & de vivre de maniere qu'en craignant Dieu nous ne nous rendions pas indignes de sa misericorde. Voilà l'esprit de mon second Tome. Si ce système est faux, je ne connois ni la raison ni la Religion.

J'ai peut-être un peu trop allongé mon dernier Chapitre, mais aussi c'est le seul où je parle des devoirs du Chrétien, qui sont le principal objet des hommes sensés, parce qu'entre un petit nombre de jours & les jours éternels il n'y a pas d'équateur comme dans nos deux hemisphéres. Rendons-nous heureux dans ce monde, mais surtout occupons-nous du bonheur éternel : ces deux points essentiels doivent partager la vie de l'homme en observant les regles de la proportion. A l'égard de cette félicité momentanée à laquelle nous aspirons tous, je suis persuadé qu'elle dépend bien plus du cœur droit & du bon esprit, que

des hazards de la fortune. Nous en ſerions tous également convaincus ſi l'experience & la reflexion nous apprenoient à bien penſer.

Il y a plus de 45. ans qu'on me reçoit avec bonté au Château de Bailleul près de Fécamp : ſi j'avois été copiſte entendu j'y aurois appris à peindre mieux le vrai merite. C'eſt-là que j'ai trouvé depuis peu un diſtique fort ancien : on y reconnoît le goût d'Horace & le ſtile de Bertaut ; je ne le crois pas imprimé, & on le lira avec plaiſir : c'eſt un précis de la meilleure Philoſophie : le ſtile uſé ni les caſuels de la deſtinée n'effacent point le merite des ſentimens judicieux.

Voici, ami, ſi tu le veux ſçavoir
Qui fait à tous joyeuſe vie avoir.
Biens ſuccedés & non acquis à peine,
Feu en tout tems, maiſon plaiſante & ſaine,
Jamais procès, les membres bien diſpos,
Et au dedans un eſprit en repos.
Contraire à nul, n'ayant aucuns contraires,
Peu ſe mêler des publiques affaires.
Sage, ſimpleſſe, amis à ſoi pareils,
Table couverte & ſans grands appareils,
Facilement avec toutes gens vivre,
Puis ſans grand ſoin, n'être point pourtant yvre :
Femme joyeuſe, & chaſte néanmoins :
Dormir ſi doux que la nuit dure moins.
Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre,

Ne desirer la mort & ne la craindre.
Voilà, ami, si tu le veux sçavoir
Qui fait à tous joyeuse vie avoir.

Si l'Auteur avoit parlé d'érudition & de Religion, ne reconnoîtroit-on pas-là l'abregé gothique de ce que j'ai étendu en stile nouveau. Cette Poësie que Marot ne désavoüeroit pas, est une espece de rondeau qui contient des maximes & des souhaits. Tous les hommes ne cherchent qu'à se rendre la vie agréable : les soins qu'on se donne, les peines qu'on s'épargne, les plaisirs qu'on se procure, tout tend au vrai bonheur : mais ce monde est un sejour de trouble & de miseres, &

Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs. *(Quin.)*

En attendant que nous devenions impassibles, incorruptibles, impeccables, nous ne sçaurions mieux faire que d'égayer sagement notre exil. La traverse d'une vie à l'autre est assez difficile :

Sur ce passage au moins semons des fleurs.

Rien de plus judicieux que ce conseil, si on le prend bien, rien de plus dangereux si on l'empoisonne. S'élever au-dessus des peines de la vie par le secours du bon esprit, aimer la regle & le bon ordre, bien remplir tous ses devoirs, être

à tous égards d'un commerce sûr & d'un caractere aimable, éviter comme la peste l'injustice & la grossiereté, à toutes ces conditions semez des fleurs dans un chemin raboteux, livrez-vous aux plaisirs délicats. Je l'ai conseillé dans le Chapitre précedent : si on a pris mal ma façon de penser, le distique que je viens de citer la justifie. En effet

Biens succedés & non acquis à peine.

Qu'il est doux de pouvoir joüir d'un patrimoine honnête quand on sçait se mesurer sur son état, & qu'il est triste d'être toujours dévoré de desirs & agité d'inquiétudes ! Il n'est pas vrai que la nécessité contraigne la loi, elle ne contraint que le cœur qui s'égare, & rien ne peut justifier la prévarication. Je ferai voir dans le Chapitre suivant que le desir de faire fortune est un grand écueil pour la vertu, & combien les avares & les dissipateurs sont à plaindre.

Feu en tout tems, maison plaisante & saine.

L'hiver grand feu, l'été une allée sombre, un réduit commode & riant, que faut-il davantage ? Le Philosophe chrétien, l'homme moderé ne veut rien de plus. *Jamais procès.* Bien-tôt je vous ferai voir combien ils sont à craindre. *Les*

membres bien disposs. Rien n'est plus flateur que ce souhait. L'Auteur a bien sçu qu'un tempéramment robuste ne dépend pas de nous : mais cette réfléxion qui paroît inutile à ceux qui lisent mal est une leçon bien importante pour les hommes qui pensent. Elle leur apprend à ne pas sacrifier à la débauche, de quelque espece qu'elle soit, un tréſor aussi précieux qu'une bonne santé. *Et au dedans un esprit en repos.* Dans ce point seul consiste toute la sageſſe humaine. Suivez de près ces chercheurs d'or & de diamans dont parle Madame Deshoulieres, & ces calculateurs éternels qui gagnent cent francs par minute, vous trouverez que tous les tréſors de la fortune & que tous les plaisirs qui bleſſent l'innocence ne valent pas la moderation des desirs.

Contraire à nul. Que ce mot est beau ! Cette partie de caractere est ce qui approche le plus l'honnête homme de la divinité. C'est le dernier periode de la malignité de nuire à son prochain, & de l'inhumanité de ne vouloir obliger perſonne. *N'ayant aucuns contraires.* La vertu ne procure pas toujours ce bonheur : je crois même que le merite fait plus de jaloux que de sectateurs : ainsi ce souhait est plus de spéculation que de pratique. Le nombre des pervers qui groſſit

tous les jours me fait croire qu'un ſcelerat a autant de plaiſir à faire du mal à un honnête homme, qu'un honnête homme en trouve à ſecourir un malheureux.

L'Auteur nous apprend enſuite que les affaires d'autrui ou de l'Etat ne ſont pas les nôtres : que l'homme ſage doit ſe reſſerrer dans ce qui le concerne, qu'une noble ſimplicité eſt infiniment préferable à tous les dehors faſtueux : que nous devons bien choiſir nos amis, & vivre poliment avec tout le monde : ſçavoir à table répandre de l'eſprit ſans orgüeil, des graces ſans affectation, de bonnes manieres ſans embarras, & du vin ſans yvreſſe. *Sapias, vina liques*, dit Horace : mais *ſapias ad ſobrietatem*, la ſageſſe & la gayeté ne ſont point incompatibles.

Femme joyeuſe & chaſte néanmoins.

Celui qui trouve ce tréſor eſt bien riche : mais celui qui l'ayant trouvé n'en connoît pas le prix eſt un étourdi ou un libertin qui ne ſçait pas la valeur des choſes. De même la femme qui ſe dérange, ruine ſes enfans & déſole ſon mari : & celle qui pleure toujours devient le fleau de la ſocieté civile. Ne ſauroit-on rire modérément : eſt-ce un merite de

bouder : la sageſſe, la raiſon & le bon eſprit ſont-ils des chimeres ? Si tout le monde penſoit comme moi du mariage, on verroit plus de gens heureux.

Dormir ſi doux que la nuit dure moins.

Les eſprits inquiets, les cœurs obſedés par des paſſions trop vives & les humeurs atrabilaires ne connoiſſent guéres ce précieux repos. Perſonne n'a mieux peint que Boileau un forçat ſurchargé de ſoucis.

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Ce vers eſt d'une beauté infinie : ce n'eſt qu'une traduction, mais préciſe & ſublime de quatre vers d'Horace qui repreſente avec la force & les graces qui lui ſont naturelles ce boureau des hommes le chagrin, tantôt voltigeant ſur tous les agrets d'un vaiſſeau, tantôt pourſuivant pas à pas le galérien qui rame ſur la terre. Horace ne connoiſſoit guéres les peines de la vie : l'honneur des Latins & favori de Mœcene, il n'avoit rien à craindre ni à deſirer. Auſſi toujours éloquent & fécond on lui retrouve la même énergie quand il vante les charmes de ce dormir ſi doux, *Nec leves ſomnos ſordidus auffert cupido.* Les ſonges legers ne ſont point faits pour les cœurs

qui ſont toujours eſclaves de leurs deſirs.

Plus haut qu'on n'eſt ne vouloir point atteindre.

Quel fonds de réfléxions pour ceux qui ne cherchent qu'à s'oublier eux-mêmes! Si comme Eſope les nouveaux parvenus mettoient dans leur coffre fort les ſabots de leurs peres, on ne verroit pas tant de faquins bâtir des palais : & ſi les gens de conſidération faiſoient uſage d'une maxime auſſi ſaine, ils ſeroient plus attentifs à conſerver le bien de leurs ayeux, & on ne verroit pas tant de châteaux en décret. Qu'une belle terre coûte à faire! l'arondir, l'anoblir, la bâtir, la planter ; quelle dépenſe, que de ſoins! mais on joüit ſans réflexion : l'inattention produit la négligence, l'une & l'autre conduiſent à l'abus : De-là patrimoine mutilé, réputation flétrie, ſanté uſée, amis & parens égarés, & peut-être perdus. Que de réfléxions pour les jeunes gens!

Ne deſirer la mort, & ne la craindre.

Ce dernier vers fournit un beau champ à la plume délicate qui nous donne *le pour & contre*. Le ſentiment géneral eſt que les hommes les plus malheureux ne deſirent point la mort, & que les

plus vertueux la craignent. Pour moi je penſe que les peines de la vie, la néceſſité de mourir, la force de l'eſprit, les bonnes mœurs & l'eſperance devroient bien calmer nos frayeurs.

Que nos Docteurs les plus ſcrupuleux, ceux qu'on appelle Rigoriſtes, faſſent une analyſe ſévére de toutes les parties du diſtique que je viens de citer, ils n'y trouveront pas de conſeils Evangeliques: mais on ne parle pas toujours de religion, & ils conviendront que dans ce plan d'une deſtinée heureuſe on reconnoît la force de l'ame, la bonté du cœur, la juſteſſe de l'eſprit, la délicateſſe du goût, & une correſpondance parfaite entre la droite raiſon & les plaiſirs des ſens dont j'ai conſeillé l'uſage: mais l'uſage toujours moderé, toujours délicat: je déclare donc à mes Cenſeurs que ſur le Chapitre des plaiſirs ce diſtique eſt mon ſyſtême, je crois que juſqu'ici le grand nombre eſt pour moi: heureux ſi ce qui me reſte à dire ne me dérobe point de ſuffrages.

Enjoindre aux hommes d'être inſenſibles aux plaiſirs des ſens, c'eſt, à l'exemple des Stoïciens, vouloir refondre la nature: ſe livrer inconſidérément & ſans choix aux plaiſirs groſſiers, c'eſt vivre en bête fauve: mais épurer les plaiſirs

& réduire les passions en amusemens, c'est accorder la nature & la raison : enfin subordonner la raison à la religion, c'est à quoi je réduis le vrai bonheur de l'honnête homme & du chrétien pour le tems & pour l'avenir. Il ne s'agit pas d'anéantir les sens, mais de les épurer.

Sur ce plan j'aurois pû conduire mon traité jusqu'à trois volumes. Les usages de la vie, l'érudition & la religion meritoient bien chacun le leur : je n'avois qu'à étendre mes matieres dans tous ces jours précieux que j'ai passés chez M. le Marquis de Bailleüil. Le Parc apprend à penser, la Biblioteque apprend à écrire, la conversation y est une leçon tendre & pathetique de douceur, d'égalité, de politesse & de sçavoir : mais c'est surtout aux exemples que je dois ce qu'on trouve de meilleur dans mon Livre. Si j'y avois lû plûtôt le beau morceau dont je fais part au public, j'aurois pris un grand plaisir à le paraphraser : quoiqu'il en soit le public s'est accommodé à l'idée que je m'étois faite, & dès la premiere édition je me suis attaché à démontrer combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préferables aux plaisirs des sens. Cette seconde proposition m'avoit paru réfuter radicalement la fausse interprétation qu'on avoit donnée à la préceden-

te, & je ne croyois pas qu'un Ecrivain public pût me tourner en ridicule pour avoir offert à Dieu ma maniere de penſer. J'aime le monde & les plaiſirs délicats, j'aime ſur-tout les gens de merite : mais je ſuis chrétien & je ne rougis pas de l'Evangile : que peut-on trouver de contradictoire dans ce formulaire de conduite & dans cette profeſſion de Foi ?

Mais ſur toutes les choſes de la vie les goûts ſont ſi differens qu'on ne doit pas s'étonner ſi les ſectateurs d'une ſageſſe ſombre & mélancolique, ſi les hommes preſque inabordables, toujours hériſſés d'épines & comme ennemis de tout le genre humain ſe ſont ſcandaliſés de ce que dans un même Traité j'aye oſé allier la ſageſſe avec les plaiſirs. Pour moi, dont le ſiſtême eſt tout different du leur, moi qui crois les plaiſirs un ſpécifique dans ces criſes violentes de chagrin qui jettent l'ame dans une ſorte d'abattement ; moi qui crois l'uſage des plaiſirs auſſi gracieux que l'abus en eſt funeſte ; moi enfin, qui veux faire de vous un homme vraiment ſage, mais un ſage ami de la ſocieté, & aimant les bonnes choſes, j'ai dû parler aſſez des plaiſirs pour les faire connoître, & je me ſuis bien gardé d'éfleurer la vertu & d'amolir le cœur par des images ſéduiſantes. J'ai crû de-

voir propoſer aux jeunes gens des remedes contre le poiſon que trop de goût pour les plaiſirs, ou le choix pernicieux des plaiſirs peut introduire dans l'ame; & je me flatte que l'idée qui reſtera de ma Philoſophie, c'eſt que les plaiſirs n'y ſervent que comme d'enveloppe à la vertu. On voudra bien faire grace à quelques tours plus égayés dont je me ſuis ſervi; je n'ai penſé qu'à procurer aux jeunes gens un tempéramment qui les garantiſſe de la débauche, non pas un moyen qui produiſe la corruption. On ſe ſouviendra donc pour toujours que la morale que je prêche conſiſte principalement à s'éloigner du vice, & à pratiquer la vertu.

Sur ce principe j'ai conſeillé l'uſage des plaiſirs, mais on n'a pas dû démembrer ma propoſition : j'ai toujours ajoûté que les plaiſirs des ſens, quelque délicats qu'il ſoient, n'approchent pas des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame. Les uns ne ſont, ſi j'oſe ainſi les nommer, que ſuperficiels & extérieurs; ils peuvent bien charmer nos chagrins ou fixer pour un moment la joye fugitive, mais ils ne font qu'éfleurer le cœur, ils ne le rempliſſent pas. Eſſaïons des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame, nous y trouverons le comble de la ſatisfaction. Ce goût n'eſt

pas ſenti de tous : le petit nombre à qui il eſt donné connoît la volupté la plus parfaite, la ſeule qui merite le nom de vertu.

La Bruyere a dit, que rien ne rafraîchit plus le ſang que d'avoir ſçu éviter de faire une ſottiſe. Par-là, nous nous épargnons le remords, & c'eſt une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaiſir ; mais une bonne action que nous nous gardons bien d'éventer de peur que le merite ne s'en évapore, c'eſt-là ce que j'appelle la plénitude de la volupté.

Que tous les plaiſirs où il entre de l'eſprit ſoient préferables aux autres, c'eſt une verité de ſentiment qui n'a pas beſoin d'être démontrée. Les ſtupides ne connoiſſent de plaiſirs que ceux qui leur ſont communs avec la bête, & qui ſont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la diſtinction & de l'élevation de l'homme. De-là il eſt aiſé de conclure que celui qui a plus d'eſprit eſt capable de plus de plaiſirs. Je conviens auſſi qu'il en peut mieux ſentir l'amertume des peines ; mais enfin, il eſt sûr qu'un homme d'eſprit eſt plus flatté qu'un ſtupide dans le choix des plaiſirs qui leur ſont communs ; & j'ajoûte que les plaiſirs qui ſont purement

de l'esprit, sont infiniment préférables aux autres qu'on goûte même avec esprit. L'expérience nous apprend bien que la plûpart des gens d'esprit tirent de leur esprit même une corruption plus raffinée dans la joüissance des plaisirs : mais elle nous apprend aussi que l'homme d'esprit vertueux tire de la corruption même de la nature de quoi élever son esprit pour le choix de ses plaisirs : Ainsi l'on n'est point en danger de sacrifier ou de faire servir l'esprit aux sens, quand dans le choix des plaisirs on préfere ceux qui sont purement de l'esprit.

Que les plaisirs de l'esprit soient moins sujets à de fâcheux retours ; c'est une verité dont on ne sçauroit disconvenir, & c'est une assez bonne raison pour leur accorder la préférence ; mais si votre volupté est aussi délicate qu'elle doit l'être, vous les trouverez encore les plus piquans. Figurez-vous que vous joüissez encore de ces mêmes momens où vous avez été comme accablé par les plaisirs, mais par les plaisirs des sens quoique délicats & variés. Passez de-là à ces instans de solitude gracieuse, où débarrassé des objets vous vous êtes trouvé ne joüissant que de vous-même ; où la lecture amenant ou nourrissant la réflexion, vous avez sçu vous livrer tour à tour à

l'amuſant ou au ſolide ; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres ; où l'idée des grands Hommes vous a tourné & fixé du côté du grand : rappellez ces momens, où revenu à vous-même, & dépoüillé de toute prévention, vous avez regardé le ſpectacle étonnant de la nature avec tant de plaiſir, mais avec tant de reſpect pour l'infinité d'un Etre ſans principe & ſans fin ; où l'ordre des choſes vous á donné du goût pour la ſageſſe ; où la faculté de joüir de ce qui ſemble n'être fait que pour vous a piqué votre reconnoiſſance : comparez toutes ces heures ſi différemment & ſi utilement employées, avec tous les momens perdus dans le tourbillon du monde, & convenez avec moi qu'une imagination ſagement ingénieuſe vous fournit des plaiſirs plus piquans, ſoit par des réfléxions profondes, ſoit par de legeres impreſſions, que tous vos ſens ſatisfaits ne vous ont flatté.

Dans tous les lieux du monde, à la ville, à la campagne, juſques dans les déſerts, on lit, on médite, & l'on trouve par-tout des reſſources contre l'ennui, quand on ſçait s'amuſer utilement. Je conviens que pour mettre à profit ce moïen infaillible de bonheur il ne faut pas être de ceux dont l'Horace du tems a dit :

Des Créanciers, une Maîtresse
Le tiraillent comme un Forçat. (*M. Rousseau.*)

Je suppose un homme né heureusement, ou aguéri contre les grandes passions par la réflexion & par l'expérience : je suppose un homme raisonnable qui a toujours aimé à compter avec lui-même, & qui victime de ses propres écarts, ou des crimes d'autrui, sçait se relever avec courage & trouver dans sa vertu un spécifique contre le malheur : dans tous ces cas, le cœur droit, l'ame tranquille, le Sage *solutus omni fœnore* joüit par les plaisirs de l'esprit de cette félicité parfaite que le faux brillant & le tumulte ne sçauroient procurer, *quam mundus dare non potest pacem.* Il n'est pas difficile de joüir de cette situation précieuse, même au milieu du fracas : il ne faut que deux choses, se prêter au monde par politesse, & se livrer par goût à la vertu.

Qu'il est doux de bien tenir sa place dans une petite societé de gens délicats, où les plaisirs innocens sont toujours conduits par la raison & gouvernés par la sagesse. L'amour même, que trop de gens font parler en libertin, ne laisse pas de mesurer ses termes quand il rencontre ensemble la distinction, les graces, les plaisirs & la vertu. Il me dit un jour, à

l'occaſion des fêtes brillantes que donnoit ſouvent Madame de Staremberg Princeſſe de Louveſtin.

Mes freres les Amours ſont toujours de la fête,
Mais ces petits mutins ont un air circonſpect,
Et pour les contenir j'ai prié le Reſpect
De marcher toujours à leur tête.

Quand on connoît la délicateſſe des ſentimens & les regles de la ſubordination, on ne s'émancipe jamais. Heureux celui que ſon merite introduit chez les Grands, plus heureux celui qui s'en paſſe.

Dans toutes les capitales de Province on eſt sûr de rencontrer des hommes qui penſent bien, & qui ſeroient en état de faire profeſſion de vrai merite : que les jeunes gens ſe faſſent admettre parmi eux en qualité d'aſpirans ou de ſurnuméraires : ils deviendront Maîtres à leur tour. Si cet uſage s'établiſſoit dans un grand Etat, ſeroit-il impoſſible d'y renouveller le tems des Cicerons & des Horaces.

Les Miniſtres, les Magiſtrats, tous ceux qui ſe ſacrifient au bien public ſont bien charmés quand ils peuvent donner quelques inſtans à la Litterature. Pourquoi dans une ſituation moins glorieuſe, mais plus indépendante, aimons-nous

ſi peu à joüir de nous-mêmes ? Nous ne faiſons point aſſez d'attention au bon emploi du tems. Cependant quoi de plus beau, de plus ſage, de plus utile que de pouvoir mener une vie retirée au milieu de Paris ? Les dedans, les dehors, tout y eſt enchanteur : c'eſt le centre de l'érudition & de la politeſſe. Riches Bibliotheques, Nouvelles litteraires, Pieces fugitives, Diſſertations, Sermon, Plaidoyé, Diſcours Académique, Pieces de Théatre, le plus beau François, la meilleure Latinité, les Langues orientales, Proſe & Vers, on n'a qu'à choiſir dans le meilleur. Peut-on imaginer une deſtinée plus heureuſe que de pouvoir y raſſembler quelquefois les Racine & les Patru de nos jours, & de les recevoir alternativement dans le ſalon à manger & dans le cabinet des Muſes. Sentir le prix d'un genre de vie ſi pur & ſi délicieux, & n'en pouvoir joüir, c'eſt un beau ſacrifice à faire.

Dans ces cercles rares & choiſis tout nourrit la politeſſe des manieres & du diſcours, tout éleve l'eſprit, tout enrichit l'ame. Mais il eſt permis à peu de gens de ſe faire un hermitage auſſi gracieux dans la capitale de l'Univers : il faut tout enſemble un grand uſage du monde, un diſcernement bien épuré,

beaucoup de sageſſe, de l'indépendance & de la fortune. L'eſprit le plus délié & le connoiſſeur le plus délicat ne ſçauroit mettre à profit un plan ſi beau, s'il eſt réduit à un bien trop médiocre, ou fixé ailleurs par des engagemens indiſſolubles, ou garotté d'inquiétudes, même ſur le pavé de Paris: mais indépendamment de l'avenir que nous ne ſçaurions prévoir, je crois fort utile à l'éducation d'un jeune homme de ſe trouver lié de bonne heure avec quelqu'un des prédeſtinés dont je parle. C'eſt le plus sûr moyen d'apprendre à diſtinguer Paris de Paris même, & cette connoiſſance eſt tellement eſſentielle, qu'elle eſt le principe preſque infaillible de la perverſité & de la perfection.

Un homme tout neuf, un éleve docile peut-il comprendre que Paris ſoit l'aſſemblage confus de tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans le monde, & de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur? Il faut donc qu'un pere attentif fourniſſe à ſon Télemaque un Mentor zélé qui comme un bon tuteur ſçache ménager la vertu de ſon pupille, & améliorer les fonds qu'il vient d'acquerir au College. Il n'eſt plus tems de captiver ce jeune cœur, il faut le gagner par les plaiſirs innocens & par les charmes de la Littérature. Bien-

tôt de tendres insinuations accoûtumeront l'esprit à ne pas écouter le tempérament ou à lui résister : bien-tôt les Discours de Ciceron sur l'amitié & sur la nature des Dieux éleveront ce merite naissant au-dessus de la bagatelle : bien-tôt on verra ce jeune Cyrus s'instruire avec Eleasar à la Cour de Babilône : Bien-tôt enfin la politesse & le sçavoir travailleront de concert à la perfection de celui qui n'étant encore que ce qu'on appelle un bon sujet, fera peut-être un jour honneur à la societé, à quelque métier qu'on le destine. Un arbre de bonne espece, cultivé avec soin, & planté au meilleur espalier, ne tarde guéres à rapporter de bons fruits.

Mais j'entrevois déja le grand mystere de la vocation à un état de vie. Peres de famille prenez-y bien garde. L'établissement de vos enfans est peut-être le point de conduite le plus important pour vous & pour eux. Ecoutez-les d'après le Pere Porée.

Peres cruels & parricides
Arrêtez un coupable effort,
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre sort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raison veut qu'on vous écoute,
Mais conduisez, ne forcez pas.

Je le répete en vingt endroits, les commencemens de l'éducation ſont déciſifs. Plus on s'éloigne du vice, plus on prend de goût pour la vertu : la folie rehauſſe le prix de la raiſon, & les belles-Lettres ſont un préſervarif contre les grandes paſſions. Il faut pourtant ſe faire peu-à-peu une idée de toutes les horreurs qui gâtent le monde, mais cette matiere eſt bien délicate à traiter : on a beſoin de figures & d'allegories. J'ai été étonné que celui qui nous a donné les Amuſemens ſérieux & comiques n'ait pas conduit ſon Siamois à l'endroit le plus élevé de l'Obſervatoire, non pour contempler, encore moins pour meſurer les aſtres : mais pour lui faire remarquer dans Paris tous les Palais du vice & le réduit négligé de la vertu. Qu'on a de riſques à courir quand on marche quelques années ſur les bords eſcarpés & gliſſans d'un précipice affreux. Le monde eſt un labyrinte dont il n'eſt pas aiſé de démêler tous les détours, ſi l'on n'eſt pas conduit par un bon guide. Connoître à fond le bien & le mal, c'eſt l'effet d'une bonne judiciaire : préferer les plaiſirs de l'eſprit aux plaiſirs des ſens, c'eſt l'effet d'un diſcernement délicat, c'eſt de quoi charmer les plus grands malheurs de la vie, c'eſt le moyen de ne ſe corrompre,

de ne ſe roüiller, de ne s'ennuyer jamais.

Ce n'eſt pas ſeulement au milieu de Paris qu'un homme bien élevé & tout-à-fait formé peut recueillir le fruit de ſes peines & goûter toujours les plaiſirs de l'eſprit ; on trouve en Province quelques Maiſons qui ſont autant d'Ecoles du vrai merite, & dont les exemples ſont bien plus efficaces que mes conſeils. L'homme ſage ne peut-il pas ſe perfectionner de jour en jour au milieu de ſes Lares paternels ? Qu'il eſt doux de cultiver en paix le champ de ſes ayeux, & de feüilleter ſans diſtraction une Biblioteque bien choiſie ? Quand une fois on a ſenti le merite des Patru & des la Bruyere, on ne penſe plus guéres aux *Tévenars* : on ſe partage entre d'illuſtres morts & les merveilles de la nature : on trouve dans l'Agriculture un tréſor inépuiſable, & l'eſprit groſſit ſon patrimoine à chaque inſtant du jour. Le cœur ſe détache par dégrés de tous les objets ſéduiſans, il rougit des premieres bouraſques qui l'ont ébranlé, & il ſe porte par choix à toutes les vertus : on les met en œuvre tour à tour, & ſans y penſer on fait chef-d'œuvre de vrai merite.

Je ne comprens pas qu'on puiſſe s'ennuyer un moment & regretter la vie de

Paris dont j'ai parlé, quand on a des fleurs & des fruits, des chevaux & des pépinieres. L'Eternel toujours bienfaisant a attaché des agrémens dans toutes les situations : les goûts ont leur vicissitude, & il est des quarts-d'heure où la Quintinie est bien plus utile qu'Ablancourt & Madame Dacier. Ne faut-il pas se connoître en chevaux pour n'être pas trompé tous les jours ? Qu'un fat de trente ans éleve des vers à soye, j'y consens : mais je veux qu'un galant homme sçache bien choisir un cheval, le monter encore mieux, & le guérir dans le besoin : je veux qu'un pere entendu puisse tirer de ses écuries de quoi recruter la compagnie de son fils ; on entend bien que je ne parle pas des grands accidens : je veux enfin qu'à tout âge & en tout état on puisse se secourir les uns les autres, & se suffire à soi-même. Quand on est né avec un bon esprit, un parterre bien émaillé, & un fruitier commode plaisent plus dès vingt ans que la Foire S. Germain.

Le feu Roi aimoit fort à élaguer un arbre à son retour de Mons & de Namur. M. le Maréchal de Catinat, après une campagne glorieuse, ne dédaignoit pas de causer avec ses massons : au contraire un sot veut toujours parler de son

métier, un faſtueux craint de ſe communiquer aux hommes, il ne veut commercer qu'avec les demi-Dieux, ou il s'imagine que c'eſt une mécanique honteuſe d'allonger une avenuë & d'orner un jardin : la prudence & le goût fin lui paroiſſent un pédantiſme ; la Géométrie lui paroît une ſcience de manœuvre, & il croiroit ſe deshonorer par les détails de l'ingenieuſe & fertile agriculture qui nous éloigne du danger & qui nous procure d'utiles plaiſirs. On perd bien des amuſemens & des reſſources quand on ne ſçait point accorder l'art avec la nature, & l'eſprit avec la raiſon. Combien de remords on ſe prépare quand on ne veut point apprendre le grand ſecret de meſurer ſa dépenſe ſur ſa fortune ! Ceux que la diſſipation, des penchans malheureux, & de funeſtes habitudes éloignent de tous leurs devoirs, ne ſeroient pas devenus les victimes honteuſes de la débauche, s'ils avoient eſſayé des plaiſirs de l'eſprit.

Tout le monde aime les fleurs, mais quand on penſe grandement on préfere l'émail des prés à celui du plus gracieux parterre. C'eſt une foibleſſe de ſe donner des ſoins infinis pour découvrir le premier œillet, & d'achetter bien cher une tulipe nouvelle. Il y a de l'eſprit à

s'amuſer de tout, & de la ſottiſe à regarder un amuſement comme une affaire ſerieuſe. Je penſe des oiſeaux comme des fleurs : aimons les uns & les autres, mais modérement & ſans trop nous en occuper. Il eſt cent fois plus ſage, plus noble, & plus utile de planter des allées, des maſſifs, des taillis, des boſquets, des remiſes : ce goût, tout innocent qu'il eſt, n'en eſt pas moins picquant ; & le pere qui s'en amuſe prépare des agrémens & des reſſources à ſa poſterité. Il y a de l'eſprit & de la raiſon à tirer parti d'un terrain ingrat, & tout homme entendu peut ſe faire un Marly dans ſa chaumiere.

Le goût du bâtiment eſt encore bien flatteur, mais il eſt très-dangereux. Tel entreprend un château dont la terre eſt ſaiſie réellement avant qu'il en ſoit aux lambris. Plantez jeune & bâtiſſez vieux : ce proverbe eſt ſage. On plante beaucoup à bon marché, & peu de gens ſçavent bâtir ſans gâter leurs affaires. Si vous êtes dans la néceſſité de vous loger, amaſſez vos matériaux de longue main : aſſortiſſez la maiſon à la terre, au nom, à la fortune : aſſujetiſſez-vous aux conſeils d'un Architecte qui ait du goût & qui compte juſte : conſultez un ami fidele : ne précipitez pas l'execution : ſur-

tout attachez-vous au coup d'œil & à toutes les beautés de la nature, elles ne ruinent jamais. Je n'aime plus la dorure ni le marbre dans une ſituation lugubre, & je ne m'ennuye jamais dans un tivoli bien placé. On paſſe d'heureux jours ſous un toît ruſtique : Bibliotheque & vin vieux, merite perſonnel & beau païſage, tout cela ne vaut-il pas mieux que le palais d'un fat ?

Je connois toutes les reſſources & tous les déſagrémens de la campagne : j'y joüis aſſez ſouvent de commerces délicieux, & je ſçai quantité de bonnes maiſons qui ſeroient même au milieu de Paris un excellent noviciat d'eſprit & de politeſſe : chaque regle a ſon exception. Mais j'oſe dire qu'en general la campagne n'eſt pas la ſource du vrai merite : Heureux d'y pouvoir nourrir le merite déja formé. En récompenſe on y joüit du doux repos, on y mene une vie commode, on y trouve de la ſureté & de la probité, & c'eſt l'eſſentiel. Pour l'ordinaire on eſt fort content de démêler un homme de mérite dans un tourbillon de fâcheux. Que de gens y ſont incommodes ! Tel mange fort bien qui parle fort mal, & qui pis eſt, une aimable maiſon devient quelquefois un cabaret de village. Enfin on n'y rencontre gueres de ſçavans qui ſoient po-

lis, encore moins de ces hommes dont Madame Deshoulieres a dit :

Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une superbe Cour
Avoit de galant & d'aimable.

J'ai tâché de vous peindre en laid & en beau la campagne & Paris. Optez si votre état vous le permet ; & si votre choix est fait, fixez-vous : mais surtout préferez en tous lieux & dès quinze ans, les plaisirs de l'esprit à tout ce qui pourroit interesser votre ame, votre santé, votre fortune. Repassez ici tout ce que je vous ai dit de l'érudition : réparez le tems perdu, apprenez à penser & à vivre seul, vous en sentirez bien-tôt l'importance. Si vous voulez vivre aussi long-tems que l'Abbé Regnier, élevez-vous au-dessus des desirs : lisez, méditez : mais égayez la sagesse, amusez la vertu, pourvû que dans le choix de vos plaisirs vous vous souveniez toujours que ceux de l'esprit sont les plus picquans, les moins dangereux & les plus utiles. J'ajoute par le même principe que toutes les grandeurs de la vie ne valent pas la noblesse des sentimens.

Quand l'ame est de part dans les plaisirs de l'esprit, quelle volupté ! En effet si l'ame est bien disposée, elle se sent

frappée, & savoure ce que l'esprit a gouté; & c'est peut-être dans cette situation que l'ame & l'esprit ne sont qu'une même chose : un sentiment plus intime perfectionne la premiere impression; on en est là, quand on se sent saisir à de certains traits dont la justesse, le sublime, le tour délicat, & l'élevation, semblent se réunir pour vous enlever de toutes parts; mais ce n'est pas à cette sensibilité plus parfaite & plus délicate que je restrains les plaisirs de l'ame : le don de réflechir plus juste & de mieux sentir ce qu'on a pensé doit être regardé comme le plaisir de l'esprit; vous en serez plus flatté, mais il ne flattera que vous, & la vertu demande des actions qui soient utiles aux autres. Pensons bien, voilà les fonctions de l'esprit; sentons bien ce que nous avons bien pensé, voilà le premier plaisir de l'ame; mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier période de la fine volupté.

Je vous ai placé, tantôt au milieu de vos amis, & vous goutiez tous avec délicatesse le plaisir de la table. Rien n'est plus pur que ce plaisir; j'en ai supprimé tout excès, toute medisance, toute obscenité, & j'y ai supposé tout ce que d'honnêtes gens peuvent imaginer de meilleur en sentimens & en pensées : mais il faut

convenir que la partie intime de l'ame n'eſt pas frappée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliere, tantôt j'ai varié vos plaiſirs par le ſecours de Lulli ; tantôt je vous ai fait ſur le haut d'une coline un fauteiiil de gazon, où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait jouir d'une tranquille ſuperiorité ſur toute la nature : mais dans toutes ces ſituations vous n'avez vécu que pour vous. L'homme affligé, le malheureux ne joüiſſoit pas de vous, & par-là vous avez perdu la mere-goute de la volupté. Vivons pour nous, vivons encore plus pour nos amis ; vivons ſur tout pour placer le mérite, pour proteger l'innocence, pour ſecourir l'homme qui ſouffre : ſongez que vous ne ſçauriez être heureux, qu'autant qu'on vous verra attentif au bonheur des autres, attentif à étudier toutes les occaſions de leur épargner du mal ou de leur procurer du bien. Mais il ne faut pas que cette étude ſoit infructueuſe ; mettez-la en œuvre cette heureuſe occaſion quand vous l'aurez trouvée, & vous goûterez une ſatisfaction plus complette que celui-la-même que vous aurez ſecouru. N'eſt-ce point parce que le plaiſir d'obliger eſt au-deſſus des expreſſions qu'on le regarde comme une chimere ? On évite de comprendre ce qu'on craint de ſentir.

Cette dureté de cœur qui domine preſque tous les hommes vient moins de ce qu'on ne vit que pour ſoi, que de ce qu'on ignore comment on devroit vîvre pour ſoi : en effet ceux qui n'ont pas dans l'ame aſſez d'élevation & de bonté pour être bienfaiſans, devroient au moins avoir aſſez d'étenduë de génie pour comprendre que la politique la plus rafinée & l'interêt perſonnel le mieux entendu & le plus avantageuſement ménagé conſiſte principalement à faire plaiſir. On ne ſçauroit mettre ſes conſeils, ſes ſoins, ſon crédit & ſon argent à plus gros interêt qu'en les faiſant ſervir aux beſoins des autres.

La bonté de l'ame peut, comme la Religion, trouver des incrédules : & dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre, je ne ſerai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthouſiaſme d'un viſionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les préjugez du grand nombre, combien la politique ſeule eſt intereſſée à nous rendre bien faiſans. Si je vous amene à croire que ce que vous avez crû d'abord une viſion eſt un principe, mais un principe avantageux pour vous, ne me ſera-t'il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part, produiſe de la vôtre, ou un ſentiment réel, ou une réflexion qui vous

faſſe agir en conſéquence ? Or, que je vous rende ou cordialement ou politiquement officieux, le fruit ſera le même pour la perſonne obligée, la plus grande perfection du motif n'intereſſe que vous. Quel eſt donc ce principe ? Le voici. Quelque ſervice que vous rendiez aux autres, en le rendant vous vous ſervez encore plus vous-même.

Vous, pour qui j'écris, & en qui je ſuppoſe une ame de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas beſoin pour devenir bienfaiſant de réflechir ſur les profits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur, le ſentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement, que toutes les démonſtrations.

Vous étiez dans votre Capitale comme aſſiegé par les plaiſirs, mais ce qu'ils avoient de plus fin, de plus piquant, de plus ſéduiſant, n'a pû vous ſéduire. Vous avez volé dans un coin du monde au ſecours d'une famille affligée. Dans cette ſituation dites-nous tout ce qu'a ſenti votre ame ; vous êtes devenu comme le pere de l'homme ſecouru, comme le pere de ſes enfans & de toute ſa famille ; mais en cela d'autant plus flatté, que la vraie qualité de pere ne vous obligeoit pas au ſervice rendu. Le plaiſir que vous avez

goûté n'eſt pas un plaiſir fugitif comme les ſons harmonieux d'une bonne Muſique, ou comme la lecture d'un Ecrivain ſublime ; c'eſt le plaiſir de tous vos jours ; vous avez beau vous en dérober le ſouvenir par modeſtie, votre action eſt peinte ſur le viſage de ceux que vous avez ſervis ; elle eſt écrite dans le livre de vie. Quoi de plus parfait & de plus exquis qu'un plaiſir qui eſt au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures !

Le parfait bonheur ne conſiſte (*l'Ab. R.*)
Qu'à rendre les hommes heureux.

M. Rouſſeau dit en parlant des Rois

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquille ;
Qui ne connoit point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre,
Et qui prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre ;
Et ne reçoit que pour donner.

Le défaut d'occaſion ou de moyens ne peut pas être une excuſe ; c'eſt un menſonge de ſe ſauver par-là ; convenons de notre dureté, il y aura du moins de la franchiſe : Oüi, les plus diſgraciez trouvent occaſion de faire des graces : tant de gens ont beſoin d'un conſeil ſage, d'un mot de conſolation, d'un morceau

de pain, il ne faut pas de prodiges pour montrer qu'on eſt bienfaiſant.

Si vous ne trouvez pas matieres aux actions du premier ordre : auſſi n'eſt-ce pas dans les plus brillantes qu'on doit trouver plus de plaiſir. De ces repas ſomptueux que vous donnez ſouvent par amour propre, ſupprimez-en le ſuperflu pour ſecourir ce pauvre homme qui languit de miſere & preſque ſous vos yeux ; un rien lui rendroit la vie, & de ſa vie dépendent celles de ſa femme & de nombre d'enfans : ſupprimez ce faſte ſouvent importun aux autres & à vous même. Par ce moyen devenez le pere de tous, c'eſt ſauver des malheureux à bon marché.

Je ne comprens pas comment les hommes qui aiment tant les plaiſirs, ne veulent point eſſayer des plaiſirs de l'ame ; ſi vous ne les trouvez pas durables, ſi vous trouvez une ſeule eſpece d'amertume dans le ſouvenir d'une bonne action ; ſi vous vous la reprochez, n'y retournez plus, nous ſommes d'accord ; commencez du moins par une, les frais d'une experience ne vous ruineront pas.

Mais ne ſeroit-on pas bien fondé à me dire que je travaille à la ruine de l'homme même que je voudrois perfectionner, ſur le fondement que la probité & la

bonté de l'ame ſont les moyens les plus sûrs d'être la duppe de tout le genre humain ? En effet, tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entr'eux une convention de ſe tromper, de ſe nuire, de ſe déchirer ; la convention eſt tacite, mais elle eſt preſque générale. On avouë bien qu'il ſeroit plus beau dans l'ordre des choſes de voir une même bonté, une même ſincerité, une même probité faire cette uniformité de conduite ; mais parce que le grand nombre eſt gâté, on ne veut pas ſe corriger ſeul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la verité cette exception qui eſt le plus fort argument du vice ſeroit aſſez impoſante, ſi quelque choſe pouvoit autoriſer la corruption. Mais le mauvais exemple eſt une mauvaiſe excuſe : & parce que les plaiſirs de l'ame ſont ignorez de preſque tous les hommes, ces plaiſirs en ſont-ils moins piquans pour le vrai voluptueux ?

N'attendez pas que la viciſſitude des tems & la révolution des choſes ramenent le regne de la droiture & du bon cœur, le ſiecle d'or & l'eſprit bienfaiſant ne reparoîtront plus chez les hommes. Il naît ſeulement de tems en tems quelque ame privilegiée pour perpétuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature dans ſa pureté. Ha ! qu'il vous ſeroit glo-

rieux d'avoir une ame telle, qu'on pût dire de vous que vous êtes comme chargé d'en haut du soin de justifier les intentions du Créateur quand il fit le monde, en montrant par votre vertu quelle étoit celle des premiers tems.

C'est donc dans la pratique de la vertu que je fais consister les plaisirs de l'ame. Toutes les qualitez qui sont necessaires au galant homme ne sont que la moindre partie du mérite personnel, & ne produisent que de legers plaisirs ; ce sont de gracieux accidens qui ne doivent entrer que comme par addition dans le caractere de l'honnête homme: mais l'honnête homme & le galant homme ne sçauroit être parfaitement vertueux qu'autant qu'il remplira tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté : dans ce point seul consiste la vraye vertu & la source des vrais plaisirs : ce doit donc être le principe de toutes nos vûes & la matiere de toutes nos actions. Ce seroit un beau champ pour plusieurs volumes, mais j'ai dû resserrer un projet si vaste & donner seulement en petit l'idée des devoirs essentiels. Attachons-nous surtout à la justice, à la reconnoissance, à la générosité : de-là dépend tout l'arrangement d'un parfait caractere, & toute l'œconomie de la fine volupté.

La Justice nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, & la générosité nous fait faire pour les autres ce que nous serions bien aises qu'ils fissent pour nous ; par conséquent, l'une & l'autre nous rendent reconnoissans.

La Justice est moins une vertu que l'ame & le motif de toutes les vertus ; on ne sçauroit, sans la blesser, manquer à la reconnoissance, l'une & l'autre conduisent à la générosité ; mais helas ! la justice, la reconnoissance, & la générosité ne sont presque plus que de beaux noms.

Il est peu d'hommes reconnoissans, mais enfin il en est ; on en voit peu de généreux, mais enfin on en voit : & ou manque la générosité, on est dispensé de reconnoissance. Mais en quoi l'homme me paroît plus bizare dans sa corruption, c'est que tel est reconnoissant ou généreux, & peut-être l'un & l'autre tour à tour qui ne sçait point être juste.

Etre généreux ou le paroître, ce sont deux choses. Celui qui passe pour tel, joue un rolle bien plus flatteur pour l'amour propre que l'homme reconnoissant. Souvent il envisage plus d'honneur qu'il ne sent de plaisir à faire de bonnes actions. S'il n'est pas assez fat pour les publier lui-même, est-il assez pur pour n'ai-

mer pas qu'on les ſçache ? En ce cas j'adore ſa vertu, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il eſt des hipocrites en généroſité comme en pieté & en bravoure. La reconnoiſſance n'eſt pas ſuſceptible de la même fauſſeté, c'eſt ce qui fait qu'on voit tant d'ingrats, & par la même raiſon encore plus d'hommes injuſtes.

La reconnoiſſance eſt un devoir eſſentiel, on ſe couvre d'une ſorte d'ignominie quand on y manque ; mais n'en étalons pas l'accompliſſement avec trop d'éclat, l'apparat gâteroit une vertu qui doit être ſimple & naturelle, & il y a un faſte orgueilleux à vouloir être vertueux aux yeux de tous.

Ne cherchons point dans l'ingratitude des hommes une excuſe à notre dureté. Les bienfaits ne changent point de nature ; & quoique les ingrats en perdent le ſouvenir, ils ne ſçauroient en effacer la gloire. Plus on eſt en pouvoir de s'acquitter, plus l'ingratitude eſt odieuſe. Il n'y a point de loi pour la punir, mais l'horreur qui l'accompagne fait ſon ſupplice. Ariſtote interrogé quelle choſe vieilliſſoit le plûtôt dans l'homme, répondit que c'étoit le bienfait reçû. Il eſt pourtant vrai que la reconnoiſſance eſt la vertu des gens ſages & habiles ; & que m'importe après tout, ſi je ne fais que des

ingrats ; ne ſuis-je pas aſſez flatté quand j'oblige ? Obligeons donc toujours , & après le ſervice rendu ne fourniſſons jamais par nos mauvais procedés une diſpenſe legitime de la reconnoiſſance qui nous eſt dûë.

La généroſité me paroît ſuperieure à la reconnoiſſance , en ce qu'elle eſt plus vertu que devoir , & la reconnoiſſance plus devoir que vertu ; mais auſſi elle m'eſt plus ſuſpecte , en ce quelle eſt plus brillante. On ſe livre avec trop d'attention à l'eſpoir ſéduiſant de s'attirer l'approbation publique , & dés-là on ne la mérite plus. Cette approbation doit être la récompenſe du bien , & non le motif qui le faſſe faire ; il faut même ſçavoir ſe paſſer de cette récompenſe , il ſuffit de la mériter.

La Juſtice eſt bien moins équivoque & bien plus étenduë que la reconnoiſſance & la généroſité. Plus étenduë ; on eſt en devoir & dans l'occaſion de la mettre en œuvre tous les momens du jour, dans tous les états de la vie , dans tous les dégrés de fortune : moins équivoque , parce que de cette foule innombrable de devoirs de toute eſpece que la Juſtice impoſe , la plûpart , ſi j'oſe ainſi parler , ſont remplis *incognito*. Dans preſque tous les détails de la vie on ne ſçauroit être flatté

ni soutenu par les louanges, ni par l'espoir de se faire de la réputation, on est réduit à se contenter d'avoir l'ame sans reproche ; mais aussi ce témoignage intérieur fait la plus exquise volupté des cœurs vraiment droits. O Justice ! à qui seule il appartient de faire goûter à l'homme les plus parfaits plaisirs, pourquoi vous communiquez-vous si peu ? J'ose en deviner la raison, on aimeroit trop la vie si l'injustice n'en dégoûtoit.

On ne peut être heureux sans être juste, & on ne peut ignorer ce qui est juste, parce que le droit naturel est à l'esprit ce que la lumiere est aux yeux. La Justice & la Religion sont deux sœurs qui s'aiment uniquement, elles sont nées au même instant, & ne peuvent vivre & mourir qu'ensemble ; nous vivons à l'avanture & sans principes, si nous cherchons ailleurs les principes de notre volupté.

Celui qui craint d'être généreux est bien près d'être injuste ; mais celui-là est déja injuste qui n'est pas reconnoissant, il refuse ce qu'il doit à son bienfaiteur. Il est vrai qu'on n'a contre lui ni parole d'honneur, ni contrat pour le contraindre ; mais les services reçûs ne seroient-ils pas des titres plus que suffisans si l'on étoit honnête homme ? Je ne pousserai

pas

pas plus loin cette espece de parallele entre les trois vertus que je traite. Si je suis assez heureux pour inspirer du goût pour la Justice, je n'aurai pas grand peine à faire aimer la reconnoissance, & par une gradation de vertus presque necessaire, on sentira du penchant à devenir généreux.

La Justice consiste uniquement à accomplir ce que nous devons à Dieu, & ce que nous nous devons les uns aux autres. L'Evangile, les livres de Pieté, la Chaire, tout cela nous apprend ce que nous devons à Dieu. C'est-là qu'il faut étudier le plus important des devoirs; c'est par ce devoir qu'il faut commencer. Je ne m'étendrai point sur ce que nous nous devons à nous-mêmes; c'est de nous aimer, mais de nous aimer comme il faut. Abadie vous apprendra la bonne maniere de vous aimer, avec l'art de vous connoître. J'en parlerai dans le dernier Chapitre après vous avoir expliqué ce que nous devons à nos proches, à notre prochain, & à nos amis.

La justice que nous nous devons les uns aux autres peut être divisée par l'observance de deux sortes de devoirs auxquels tout aboutit. Devoirs généraux & communs de l'équité naturelle, devoirs de l'état qu'on a choisi. Il n'est personne

qui ne connoiſſe les devoirs de l'équité naturelle, ils ſont imprimés dans tous les cœurs, & il n'eſt point de Juge plus incorruptible & moins flatteur que la conſcience. Ces devoirs ne ſont pas moins une loi pour les Payens que pour nous : il eſt vrai que nous avons des devoirs de Religion qu'ils n'ont pas ; mais auſſi c'eſt à l'obſervance de ces mêmes devoirs que nous devons les lumieres, les ſentimens & les ſecours qui rendent la condition du Chrétien ſi heureuſe, en fortifiant le goût qu'il avoit déja pour l'équité naturelle. Le joug du Seigneur eſt ſaint, il eſt raiſonnable, il eſt doux.

J'ai déja poſé ce premier principe : Ne faiſons aux autres que ce que nous voudrions bien qu'on nous fît à nous-mêmes, c'eſt le principe de l'équité naturelle, il s'étend loin. Je paſſe aux devoirs de l'état qu'on a choiſi, & je perds de vûë pour un moment l'injuſtice des hommes en general, pour examiner avec un peu plus d'attention quels ſont les devoirs des Juges de la Terre ; car quoique la juſtice en ſoi ſoit une regle, ou ſi l'on veut une loi univerſelle, à laquelle on eſt aſſujetti dans toutes les conditions de la vie, il eſt pourtant vrai que cette loi qui ſemble impoſer également à tous les hommes, exige encore plus de ceux

qui ſont chargés d'adminiſtrer la Juſtice ; non-ſeulement par rapport à ce que chacun doit à ſon état particulier, mais encore parce que ce titre reſpectable de Miniſtre de la Juſtice demande à celui qui en eſt honoré un plus grand fond de vertu.

Les Juges doivent être l'ame & l'eſprit de la Juſtice, au lieu que les Loix n'en ſont que le corps ; ils ſont comme les dépoſitaires du bon ordre, du repos public & de toute l'œconomie de la ſocieté ; ils ſont tout-à-la fois diſpenſateurs & interprétes de la Loi, placés à la tête des Peuples pour éclairer la verité, couronner la vertu & perſécuter le vice ; mais ſouvent l'homme chargé de rendre juſtice & l'homme juſte ſont deux hommes.

On ſent aſſez la difference qui ſe trouve entre l'eſprit de juſtice qui doit être l'ame de nos actions, & le ſoin qu'on prend de pourſuivre une action en Juſtice. Palais, Tribunal, Chambre, Juſtice, termes dans un ſens ſinonimes, qui ſuppoſent moins le ſanctuaire de la Juſtice que le rendez-vous de la diſcorde & de la cupidité ; rendez-vous, où ſouvent la prévention, la corruption & l'ignorance illuſtrent le vice aux dépens de la vertu, & où le mauvais riche accré-

dité groſſit ſes tréſors des dépoüilles de l'honnête homme.

Qu'il ſeroit grand & juſte de ne confier l'adminiſtration de la Juſtice qu'à ces perſonnages reſpectables par le ſçavoir, par la probité, par le travail, qui ſacrifient au bien public leurs dons, leurs talens, leurs plaiſirs, & preſque tous les momens de leur vie ; Magiſtrats vénerables dont la porte eſt ouverte à chaque inſtant du jour à la veuve & à l'orphelin, & dont l'exemple cent fois plus perſuaſif que l'Ordonnance & la Coutume conduit les hommes à la vertu, tandis que l'autorité contient le vice.

Qu'on ne s'imagine pas que la vénalité des Charges ſoit un titre juſtifiant pour ceux qui n'en auroient jamais été pourvûs ſans la quittance de Finance. La volonté des Rois ſouvent forcée par les beſoins de l'état, n'eſt pas une diſpenſe de merite ; & celui qui remplit indignement une dignité n'en eſt pas moins un compoſé monſtrueux d'ignominie perſonnelle & d'honneur accidentel. Croit-on pouvoir remplir une Charge importante comme on joüit d'une Terre ou d'une maiſon? ne faut-il pas un plus grand fond d'eſprit, de ſçavoir, d'integrité ? Mais un homme de rien veut ſe faire honorer, un pere veut que ſon aîné tien-

ne ſa place, & fait un Magiſtrat d'un ignorant, d'un ſtupide, d'un débauché: de-là le Public eſt injuſtement jugé, & celui qui croïoit cacher ſa turpitude ſous les replis d'une longue Robe, ne fait que la mettre dans un plus grand jour.

David crioit aux Juges de la Terre, inſtruiſez-vous. Depuis ſon ſiecle juſqu'au nôtre, combien de jugemens iniques, combien de familles remiſes en honneur après coup, combien de reſtitutions faites au lit de la mort par gens qui ne penſent à la juſtice qu'ils ont venduë que dans le moment critique où ils ſe flattent de deſarmer celle de Dieu!

J'entends les enfans ſe juſtifier de leur manque de vocation à la Magiſtrature ſur l'orgüeil ou ſur le mauvais diſcernement de leurs peres; mais je ne reçois cette excuſe que comme un ſophiſme en fait de conduite, ou plûtôt comme un aveu ſincere, mais honteux, qu'on ſe ſent incapable de tout bien. Il eſt encore plus aiſé de juſtifier la conduite d'un pere qui croïoit en plaçant ſon fils au milieu de gens diſtingués, lui inſpirer par émulation le goût de l'étude & de la vertu.

Un vraiement honnête-homme qui n'a pas aſſez connu le monde commence par ſe révolter contre l'iniquité publique;

il a peine à digerer les premiers procedés indignes qu'il essuie ; il se croiroit complice du tort public s'il ne cherchoit les moïens de se garantir de celui qu'on lui veut faire ; & il attache une sorte de vertu au soin qu'il prend de demander justice, presque sûr que la justice triomphera ; mais à la premiere épreuve d'un petit procès, dès qu'il voit les écrits se multiplier, l'accessoire engloutit le principal, & l'Avocat fait prendre le change aux Juges ; quand il réflechit à la corruption de celui-ci, à la stupidité de celui-là, à l'humeur sombre & féroce de cet autre, aux menées soûteraines, aux sollicitations nocturnes, au pouvoir des femmes & de l'argent ; alors il rougit de s'être embarqué. En verité, l'on est bien sot & bien neuf quand on croit que les hommes sont justes.

Vous êtes Juge, vous êtes né d'honnêtes gens, vous n'avez gâté ni vos affaires ni votre nom, & le Plaideur ne vous prend pas pour un Concussionnaire. Cela supposé, il ne vous offrira pas un sac plein d'or ou un brillant de mille écus ; mais s'il est adroit, il vous prendra par vos plaisirs, par votre humeur, par vos amis, par vos parens, par quelque puissance ; en ce cas, redoublez de vigilance, défiez-vous de vous-même, crai-

gnez jusqu'aux flatteurs, examinez l'affaire de plus près, suivez la procédure dans tous ses détours jusqu'au fond du labirinthe. Parmi tant de pieges plus ou moins délicats & tous également à éviter, craignez sur-tout l'interêt & les plaisirs.

La sollicitation rafinée qui s'insinuë le verre à la main est bien séduisante, les parties de jeu ne le sont pas moins. Dans plus d'une grande ville on trouve une societé de faiseurs d'affaires & de solliciteuses qui vivent aux dépens du Plaideur nouvellement débarqué. Il perd son argent au quadrille, il paye la Comedie & le soupé, au moyen de quoi on l'introduit avec une lanterne sourde dans le cabinet des graces.

O vous Juge incorruptible & toujours en garde contre les préjugés, démêlez toutes les ruses du Plaideur: sur-tout gardez-vous bien de croire que ce seroit une vertu trop hérissée, ou manquer à la bonté du cœur que de refuser après le procès jugé, une bagatelle qui n'est offerte que comme une legere marque de reconnoissance, & comme un hommage qu'on rend à la justice que vous professez. J'ose avancer pour principe inconteſtable que tout Juge qui avant ou après le Jugement reçoit un present quel qu'il

ſoit, & ſous quelque couleur que ce puiſſe être ; je ſoûtiens, dis-je, qu'avec toutes ces exceptions, un tel Juge fait les premiers pas d'un fripon. Il n'eſt encore qu'apprentif, il eſt vrai, mais il ſera bien-tôt maître. Cette verité trouvera bien des frondeurs, & je m'en conſole par avance, ils ſeront diſcrets.

Un intime ami, un proche parent, un patron vous ſollicite ; diſons tout, une femme qui n'avoit déja les yeux que trop beaux, prend des yeux plus vifs pour vous ſolliciter ? Oubliez juſqu'au nom de ceux qui vous ont parlé ; ne vous contentez pas même d'opiner pour la juſtice, empêchez encore s'il ſe peut, que l'injuſtice ne l'emporte.

Ce dernier conſeil eſt délicat. Si vous le prenez mal, il vous conduira à deux défauts que vous ne ſçauriez trop éviter dans vos jugemens, l'entêtement & la prévention. Quand vous avez décidé juſte, à la rigueur, vous êtes quitte ; & ſi pour faire plus d'honneur à la Juſtice, vous tâchez d'amener vos Confreres à votre opinion qui vous a paru la plus ſaine, vous avez beſoin de toute votre politeſſe, de toute votre douceur. Joignez-les à la juſteſſe de vos remarques & à la force de vos raiſonnemens, & qu'on reconnoiſſe en vous l'eſprit de Juſtice : au

contraire, l'esprit de cabale, l'entêtement & la prévention se font sentir dans le Juge partial par un commentaire diffus & étranger, par une paraphrase captieuse & bruyante, par des manieres dures ; par le haut ton ; petits secours dont un raisonnement juste & précis n'a pas besoin, mais par lesquels le Cabaliste croit faire valoir une conséquence fausse.

Je ne prétens pas qu'une grande politesse dans les manieres & dans le discours, ni que beaucoup de douceur soient les qualités les plus essentielles d'un bon Juge ; mais aussi je dis que dans un Juge la douceur & la politesse sont moins des ornemens, que des parties principales de caractere : en effet, dans les procès criminels dont les preuves doivent être plus claires que le soleil en plein midi, s'il y a partage d'opinions, c'est une loi de décider pour le parti le plus doux ; donc en ce cas la douceur est une loi.

Un Juge doit au Plaideur en toute affaire de la politesse & de la douceur. S'il gémit sous le poids du crédit & de la vexation, n'est-il pas assez malheureux ? Voulez-vous ajoûter à l'amertume de sa vie vos dédains, vos hauteurs, vos brusqueries, & peut-être vos refus de l'entendre & de le voir ? Pouvez-vous sup-

porter de sang froid qu'il pleure intérieurement dans votre antichambre, tandis qu'il vous entend rire dans votre cabinet ? Un peu d'affabilité, & vous lui ferez passer une nuit tranquille. Si au contraire il est la premiere cause de ses disgraces, s'il est dévoüé à la frenesie diabolique du procès, ne lui devez-vous pas un redoublement de pitié ? Qui pourra lui remettre l'esprit & calmer l'agitation de son ame si ce n'est la douceur ? C'est bien assez que sa fureur lui coûte le repos & les aises de la vie. Que deviendra-t'il, si vous livrant à votre impatience vous êtes toujours inaccessible pour lui ? Songez que c'est un possedé ; & que vous auriez peut-être chassé le démon de la chicanne, si vous l'aviez exorcisé par un accüeil gracieux & par de bons conseils.

Il est vrai que de tous les fâcheux, il n'en est point de plus accablant que le Plaideur. Pour l'ordinaire c'est un importun qui vous assiége de toutes parts : il se multiplie pour vous retrouver partout & pour vous interrompre à tout propos. Plein de sa furie il voudroit que vous n'eussiez des oreilles que pour l'entendre, que vous ne vécussiez que pour lui. Et que vient-il vous dire ? A-t'il fait quelque découverte judicieuse ? a-t'il re-

couvré quelque piece déciſive ? Non. Il vient vous dépoſer ſes frayeurs & ſes défiances, il vient calomnier ſa partie, ou il vient vous répeter les mêmes impertinences que vous avez entenduës cent fois. Juge, voilà la peine de votre état, elle eſt grande, j'en conviens ; mais vous avez le bien, il faut payer les Charges. Et dans quel état eſt-on diſpenſé d'écouter des ſottiſes ?

Enfin vous voulez décider ſi vous êtes propre pour la Robe ? Méditez avec attention ſur toutes les qualitez qui entrent dans le caractere de l'honnête homme : ajoûtez-y tout ce qui compoſe l'homme de mérite ; & ſi vous pouvez vous flatter de réunir le tout en vous dans un degré ſuperieur, il ne vous reſtera plus qu'à appliquer aux devoirs de votre état cette probité, ce mérite. Connoiſſez donc ces devoirs, rempliſſez-les ſans reſtriction, ſans relâche. Cela ſuppoſé dans toutes ſes parties, faites-vous Juge, j'y conſens, à condition pourtant que vous n'oublirez jamais la reflexion que fait M. Rouſſeau ſur la chicanne & ſur les Juges.

C'eſt la Chicanne. Autour d'elle aſſemblez
De ſa fureur cent Miniſtres zelez
Viennent tous d'elle apprendre la ſcience
De devenir fourbes en conſcience,
Doux ſans douceur, juſtes ſans équité,
Et ſcelerats avec integrité.

Quoi, un assassin robuste échappe au supplice parce qu'il a resisté à la question : & un innocent, homme foible & simple, périt, parce qu'il n'a pas prévû les pieges qu'un concussionnaire lui tendoit ? Ha Dieu quelle horreur ! en vérité un Magistrat integre, affable & éclairé est un homme bien respectable.

Un Plaideur tente auprès de son Juge la voye de la corruption ? je ne sçai qui dans le fond est le plus condamnable, de celui qui hazarde la proposition, ou de celui qui l'écoute. Un homme qui marchande la justice, ne la vendroit-il point, s'il étoit dans le cas ? Mais finissons ce trop long épisode sur la robe par cette derniere réflexion. Vous menace-t'on de vous faire Juge ? Tremblez. Vous menace-t'on d'un procès ? fremissez.

Chaque profession a ses devoirs, & demande les qualitez particulieres qui lui sont propres, mais l'homme ne s'étudie pas : & de-là viennent tant d'embarquemens inconsiderez, qui joints à la corruption générale dont on ne travaille pas à se garantir, sont la premiere cause des injustices que chacun fait dans son état.

Il seroit inutile d'allonger une dissertation sur tous les états differens qui partagent les hommes, c'est à chacun de

nous à rendre compte du talent qui lui a été confié. Par ce moïen on verroit toujours dans toute sa beauté le grand Ouvrage de la nature ; mais, ou l'on abuse du talent qu'on a, ou l'on croit en avoir qu'on n'a pas, voilà ce qui gâte toute l'œconomie. Que chacun soit placé comme il doit l'être, & que chacun tienne bien sa place, le bon ordre sera rétabli.

Vous décidez sur votre état dans un quart d'heure, & vous vous chargez du poids du Sacerdoce, de la Magistrature, du maniement des affaires ? J'admire votre sécurité. Pour moi, je tremble du parti que vous prenez si rapidement ; je tremble pour l'Autel, je tremble pour le Peuple, je tremble pour l'Etat ; & si vous êtes mon parent, je tremble encore plus pour vous : mais enfin, il est de l'ordre que toutes les conditions soient remplies ? j'en conviens, mais au moins commençons par nous défier de nous mêmes, & connoissons-nous.

Je vous entends : vous voulez absolument qu'on soit content de vous ; vous vous rendrez toujours de plus en plus digne de votre emploi, vous en connoissez tous les devoirs, & vous en avez toujours le formulaire devant les yeux ? à la bonne heure. Je sens comme je le dois le merite de cette disposition ; pratiquez,

& j'admire : mais vous voulez bien que je vous ramene de la vie tumultueuse à la vie privée ; ce n'est pas assez qu'au dehors vous rendiez à la justice le brillant que vous en recevez : soyez juste dans votre maison, en tout tems, avec toute personne ; c'est l'essentiel de notre mission, & le point le plus interessant pour nous.

Après la mort de feu M. le Premier Président de Lamoignon, on a dit de lui qu'il n'étoit pas moins grand dans sa maison de Baville sur un tribunal de gazon, que quand à la tête du Parlement il prononçoit les Oracles de la Justice. Un des plus polis Ecrivains du monde n'a pas crû pouvoir mieux faire l'éloge des vertus, que j'ose appeller domestiques, sur lesquelles la Justice est censée présider toujours.

La plûpart de nos engagemens nous font un devoir d'équité de ce qui n'est souvent en soi qu'un devoir de bienséance ou de politesse. Les marques d'amitié, les bonnes actions sont toujours méritoires ; mais telles ne sont pas de nature à demander de nous une observance indispensable dont néanmoins l'obmission devient criminelle par rapport à nos engagemens & aux circonstances particulieres.

Juſtifions la Loi ſur quelques chefs dont les hommes tirent le motif de leurs prévarications. On ne trouve écrit en nul endroit juſqu'à quel point un pere de famille doit porter ſon amitié pour ſes enfans ; on ne lui fait point une loi de les élever de telle ou de telle façon, de les établir à un âge déterminé, ni à de certaines conditions. Dans ce défaut d'explication, dans ce ſilence de la loi, l'homme ne doit-il pas venir au ſecours de la loi même, s'en rendre l'interprête, ſe dire tout ce qu'il devroit ſentir, & créer, pour ainſi dire, au fond de ſon cœur un tribunal de juſtice duquel il tire tous les principes de ſa conduite, non pour flatter ſa dureté, ſon aveuglement ou ſon orgueil, mais pour remplir à la lettre l'eſprit de la Loi & l'intention du Legiſlateur ?

On demande pourquoi il n'y a point un genre de ſupplice déſigné pour les parricides ? On répond que les Legiſlateurs n'avoient pas prévû qu'un parricide pût être commis. De même, ſi l'on me demande pourquoi l'on ne trouve point de loi qui explique tous les détails de ce qu'un pere doit à ſes enfans ? Je répons, qu'on a crû que la Religion, l'honneur & la nature les expliqueroient aſſez, & ſuffiroient pour ſervir de regle. Sur ce

principe, je crois qu'un pere qui sacrifie à ses plaisirs ou à sa dureté ce qu'il doit à l'éducation & à l'établissement de ses enfans d'une façon convenable à sa condition & à sa fortune, se rend personnellement responsable de tous les desordres dont il est la premiere cause.

Il est d'autres cas où la Loi parle de façon, que le texte même, si on le prend mal, sert d'autorité à la prévarication: & le même principe toujours régulier en soi conduit par une fausse interprétation à l'injustice. Nous avons une Coutume qui permet aux débiteurs de ne payer que cinq années d'interêt d'une rente constituée, quand même ils en devroient beaucoup plus, & qui rend de nulle valeur un contrat de rente qu'on n'aura point fait valoir pendant quarante ans, ou qui anéantit toute obligation sous seing si l'on a passé trente ans sans en former la demande. Il est certain que rien n'est plus sage que cette Loi. Il n'est pas à présumer qu'un créancier légitime passe trente & quarante ans sans demander la valeur de cette obligation & de ce contrat. Il n'est pas plus naturel de croire qu'un homme qui doit vivre de ses revenus, en laisse écouler plus de cinq années sans presser un peu le débiteur trop morosif. L'esprit de la Loi

a donc été d'empêcher la fraude, d'empêcher qu'on ne fît valoir une piece vicieuſe ; & dans le cas des interêts, qu'un nouvel héritier ne ſe trouvât abîmé de dettes par l'inattention d'un créancier moroſif & d'un pere mauvais ménager. L'héritier nouveau, s'il a les intentions droites, ſi vraiement il n'a nulle connoiſſance de ce contrat & de cette obligation, s'il ne trouve point de pieces qui l'acquittent de tous ces interêts demandés ; je le crois d'autant mieux fondé à réclamer l'autorité de la Loi, & à oppoſer aux demandes qu'on lui fait ce qu'on appelle en termes de Palais preſcription, que le créancier prétendu a été négligent à contre-tems : peut-être même n'a-t'il pas de connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre les peres. Et combien eſt-il de créanciers apparents qui intentent des demandes dont ils connoiſſent la défectuoſité ?

Mais au contraire, ſi le débiteur ſe reconnoît pour tel, s'il ſçait que par des pieces égarées ou par quelqu'autre preuve ſouſtraite il annulle un contrat ou une obligation bonne en ſoi, ſi lui-même dérangé dans ſes affaires, & ayant obtenu d'un créancier indulgent quelques délais, il abuſe enſuite de ſa grace ſous le prétexte de la Loi qui permet

quelquefois d'oppoſer la preſcription ; ne ſuis-je pas en droit de conclure que cette même preſcription trouve dans le premier cas un fort honnête-homme, & dans le ſecond un franc fripon.

L'injuſtice a ſes dégrès de corruption, comme la vraie probité a ſes délicateſſes. Je crois qu'une grande injuſtice procede toujours d'une grande dureté. Quel malheur pour ceux en qui l'on n'a pas corrigé ce fond de dureté dès leur enfance ! Vous êtes porteur de deux faits obligatoires ſous ſignature privée ? L'un eſt une Lettre de Change qui de main en main a paſſé juſqu'à vous : l'autre eſt le bail d'une Terre. Vous êtes obligé de vous faire payer de la Lettre au temps de ſon échéance ; ſi vous ne faites pas de diligence dans les dix jours, vous ne ſçauriez en cas de non payement exercer de recours ſur celui qui vous l'a donnée. Donc vous ne bleſſez ni votre probité ni votre bonté d'ame ſi vous agiſſez ; & vous manquez abſolument de prudence ſi vous n'agiſſez pas.

J'oſe avancer qu'il n'en eſt pas de même des termes de payement exprimés dans le bail d'une Terre. Le Propriétaire qui fait ſaiſir ſon Fermier le lendemain du terme, & qui le fait vendre argent content pour parvenir à un nouveau

bail plus considérable par le résiliement du premier, se croira-t'il justifié aux yeux de Dieu & des hommes sur ce qu'il étoit fondé en titre ? Il est vrai qu'à la lettre on ne peut pas qualifier cette action de friponnerie, mais elle en approche très-fort. Une telle dureté ne peut partir que d'un homme injuste ; & des procedés aussi indignes sont fort incompatibles avec la vraie probité.

On a ramassé dans un Livre des reflexions fort judicieuses sur la fausseté des vertus humaines. Gardez-vous bien de ces bontés apparentes, que dans le fond de votre cœur vous devez reconnoître pour des injustices indirectes, puisqu'elles sont le fruit d'une cupidité condamnable. Votre voisin, celui même qui vous regarde comme son ami, a une Terre, une charge, une maison, qui flatteroient votre insatiabilité ; il tombe dans le besoin, il vous reclame, vous le secourez ; mais par des prêts redoublés, par des interêts accrus vous faites plus qu'il ne conviendroit aux siens ; vous laissez grossir la dette assez pour le mettre hors d'état de s'acquitter, & dans la vûë de pouvoir bien-tôt vous emparer *prudemment* de ses fonds ? prompt secours, marques d'amitié, générosité apparente, dont un motif pernicieux fait un vice effectif.

Rien de plus libre que la plûpart des Contrats, mais cette prétendue liberté de contracter ne juſtifie pas toujours toutes les clauſes du Contrat. Il en eſt qu'on appelle inciviles, il en eſt de captieuſes; les deux éſpeces ſont injuſtes. Vous traitez avec un homme preſſé, vous profitez de ſa ſituation, & vous achetez ſon bien à un prix trop modique; vous contractez avec un homme droit qui n'eſt pas grand connoiſſeur en affaires, & qui incapable de tendre des piéges, ne ſe garantit pas de ceux qu'on lui tend. Vous gliſſez adroitement une condition captieuſe qui vous prépare ſur lui un avantage qu'il ne prévoyoit pas, & vous croyez pouvoir juſtifier une ſubtilité ſi odieuſe, parce qu'elle eſt qualifiée par vos pareils de prudence & d'habileté. Je crois que c'eſt la prudence du ſerpent, qui ne ſe cache que pour piquer. De telles actions ſont diamétralement oppoſées à l'eſprit de juſtice.

Dans les premiers ſiecles, la défiance étoit un vice, ou tout au moins une injure faite à autrui. Quelque tems après ce ne fut plus qu'une petiteſſe d'ame, aujourd'hui c'eſt une vertu. Du moins uſons de cette vertu bien ſobrement, n'en uſons qu'en commerçant; & jamais en obligeant. Un homme vraiement

bienfaisant n'est jamais la duppe d'un ingrat ; un honnête homme, quoique prudent, est presque toujours la duppe d'un fourbe.

S'il est permis de se défier de quelqu'un, c'est sur-tout de ces *Dévots* si bien peints par la Bruyere. On voit des hommes bâtir des Eglises, fonder des Hôpitaux, se ruiner en œuvres pieuses, & qui n'en sont pas moins durs envers leurs Débiteurs, moins artificieux dans leurs procedures, moins dangereux dans leur façon de contracter, moins avides du champ voisin pour arrondir leur parc, ou pour allonger une avenuë : ils sont *dévots*, sont-ils justes ?

Supposons pour un moment qu'il y ait un petit coin du monde où regne la justice ; si là quelqu'un s'avisoit d'avancer qu'il est ailleurs une sorte d'hommes magnifiques en tout : table somptueuse, grands équipages, bâtimens superbes, gros jeu, & qui avec tout cet étalage laissent mourir de faim le Creancier & le Marchand ; dans le monde juste ne prendroit-on pas pour un fou celui qui hazarderoit une telle proposition ? Cependant, quoi de plus commun parmi nous ? Souffrons donc qu'on se récrie hautement, & qu'on nous reproche en face notre injustice, ou faisons notre premier

devoir de payer nos dettes ; il faut opter.

Depuis combien de tems voit-on languir à votre porte ce pauvre Ouvrier ? Vous lui devez vingt piſtoles qui ſauveroient la vie à ſa femme malade, ou qui lui aideroient à marier ſa fille ; mais c'eſt un importun pour vous, votre dignité vous met à l'abri de ſes pourſuites : Et comment les craindriez-vous ? Ses Memoires ne ſont pas arrêtez ; cependant quelqu'un de même trempe que vous, vous demande cinquante piſtoles, vous les lui prêtez ; vous êtes charmé de votre grand cœur, cette derniere action affichée par vos ſoins aux quatre coins de la Ville vous tient lieu de Lettres patentes de généroſité ? Mais vous reſſemblez à celui qui fait dorer les lambris d'une mauvaiſe chaumiere, encore n'eſt-il qu'un fou, & vous êtes tout enſemble un fou, & un malhonnête homme. Votre généroſité n'eſt qu'apparente, elle eſt fauſſe & mal placée, voilà la folie ; & quand vous contrefaites le généreux, vous refuſez de payer vos dettes, voilà l'injuſtice réelle. Que ne commenciez-vous par être juſte, peut-être vous aurois-je crû vraiement généreux ?

Un homme vous parle de grandes choſes, il étale de grands ſentimens, la voye publique vous a prévenu en ſa fa-

teur, vous l'admirez ? Il conte un fait apocriphe, mais il jure en homme d'honneur, & c'eſt pour vous un article de foi. Si vous voulez garder la bonne opinion que vous avez de lui, tenez-vous-en à ce qu'il montre d'impoſant, n'entrez pas dans les détails. Il eſt la terreur de ſes voiſins, le tiran de ſes vaſſaux, & ne paye ſes valets qu'à coups de bâton.

Sur quelques-uns le reſpect humain fait ce que la vraie probité ne ſçauroit faire. La parfaite droiture de cœur eſt bien rare ; mais auſſi ceux qui ont quelques ménagemens à garder avec le monde, n'arborent pas toujours l'étendart de la friponnerie, de l'indignité, de la vexation : de là vient que tel dont le fond eſt gâté, ne laiſſe pas de mériter en apparence une ſorte d'eſtime ; ſemblable à la fauſſe monnoye bien ſurdorée. Si l'on ſondoit, & ſi l'on peſoit les cœurs comme une piece d'or, combien s'en trouveroit-il de faux, & combien d'honneurs entre deux fers ? La vie privée eſt le creuſet.

Je ne ſuis pas étonné qu'on trouve tant d'alliage dans les vertus de l'homme. La force du tempéramment, les foibleſſes de l'âge, la bizarrerie de l'humeur, la prévention, la miſere, ſur tout celle qui eſt l'effet de la diſſipation ; tout cela

compoſe cette étrange bigarure qu'on voit dans les caracteres. Prenons le bon des hommes, comme l'Abeille prend ſon miel ſur les fleurs ; laiſſons-en le mauvais, tendons ſans ceſſe à la perfection ; & ſi nous ne ſçaurions y atteindre; ſi nous reſtons toujours un compoſé de bien & de mal, du moins ſoïons irréprochables du côté de l'honneur. Si l'alliage s'étend juſqu'à la droiture, tout le bon s'évapore, & l'iniquité corrompt toute la maſſe. Mille vertus ne ſçauroient compenſer le défaut de probité.

Si l'homme étoit auſſi attentif à ſe corriger qu'ingenieux à s'excuſer, il ne ſongeroit pas à juſtifier ſa conduite par des diſtinctions captieuſes qui ſont évidemment fauſſes dans les cas mêmes, où ce qu'on appelle les plus grandes foibleſſes, ſont vraiement les plus grandes injuſtices. Je dis injuſtices, non-ſeulement par rapport à Dieu, mais encore par rapport aux hommes. Un libertin par exemple, ſéduit la femme, la fille, la ſervante de ſon ami : n'eſt-il coupable que de foibleſſe ? & ſe ſervir du prétexte de l'amitié pour corrompre la vertu, n'eſt-ce pas un trait qui tient ſa place parmi les plus grands crimes ? Qu'on ſçache notre iniquité, ou qu'on ne la ſçache pas, elle eſt toujours la même ; il n'y

que le ſcandale de plus ou du moins.

Vous mentez ? vous êtes deshonoré. Vous volez ? vous êtes puni. Pourquoi ? C'eſt que cela ne s'appelle point des foibleſſes. Mais vous vous emparez du bien de votre voiſin par des iniquitez colorées, par ſurpriſe, par ſubornation, par des conſeils empoiſonnez ; & vous paſſerez pour un habile homme? Détrompez-vous, vous êtes un fripon, plus adroit & plus lâche qu'un voleur de grand chemin. Quoi ! vous enlevez à votre ami le cœur de ſa femme, l'honneur de ſa fille ; vous lui corrompez une domeſtique ſage, à qui il tient lieu de pere : & vous ne paſſerez que pour un homme galant ? Détrompez-vous ; vous n'êtes pas ſeulement un pécheur, vous êtes encore un malhonnête homme. Comment les hommes peuvent-ils ajuſter leur façon de penſer là-deſſus avec la fureur où nous les voyons tous les jours quand on leur enleve un laquais ?

Le mauvais état de vos affaires vous détermine à épouſer ſans inclination ? c'eſt une vieille peu ragoutante, ou une jeune trop crédule ; & vous êtes bien sûr de la mépriſer & de la négliger dès que vous aurez vuidé le coffre fort. La fureur de votre paſſion vous allie pour toujours avec celle dont le nom & la fortune ne

vous convenoient pas ; mais l'engagement vous dégoute dès qu'il eſt devenu indiſſoluble ; & cette pauvre perſonne eſt la duppe de votre legereté, peut-être même de vos reproches & de votre abandon, après avoir été la duppe de vos ſermens ? Ne vous abuſez pas, vous êtes pire qu'un homme foible.

Je ne crois pas qu'on ne ſoit injuſte, qu'en faiſant ce qu'on ne doit pas faire : je ſuis perſuadé qu'on ne l'eſt guéres moins en ne faiſant pas ce qu'on doit. Je trouve également condamnables les actions criantes & les obmiſſions eſſentielles dont le crime ſaute aux yeux, comme de ne pas payer ſes dettes ou de manquer à ſa famille, à ſon maître, à ſon Roi.

Si nous comptons ſur l'avenir, ſoyons juſtes. Si par impoſſible tout finiſſoit avec le tems, nous devrions encore être juſtes : c'eſt le moyen le plus infaillible de nous procurer l'eſtime & l'amitié des hommes ; enfin ſi nous avons les premiers principes de la vraie volupté, ſoyons juſtes : le moindre tort que nous ferions aux autres empoiſonneroit tous nos jours ; & ce germe de vertu que nous portons, que nous ſentons au-dedans de nous-mêmes, qui nous fait trouver par avance un Paradis ou un Enfer, ne démontre pas mal une Divinité.

Je ne vous dirai rien sur ce qu'un honnête homme doit à sa patrie & à son Roi ; tout le monde le sçait, tout le monde le sent. Nous n'aimons pas nos Rois, nous les adorons ; & il n'est point de François qui ne s'expose à périr de tout son cœur pour l'honneur de la patrie. Si quelquefois un scelérat ou un fou s'échappe, sa révolte ou sa désertion le couvre par tout d'infamie, & les lieux les plus reculés ne lui procurent que le mépris & l'indignation de ceux-là même dont il va mandier le secours.

Soyez reconnoissant par devoir & par amour propre, si vous ne l'êtes pas par goût. Quel plaisir de baiser la main qui vous a secouru ! Il n'en est qu'un plus flatteur ; c'est de trouver une occasion plus essentielle d'effectuer votre reconnoissance ; mais ne profitez pas de cette occasion seulement pour vous débarrasser du fardeau que la reconnoissance impose aux cœurs mediocres ; jouissez de cette occasion dans toute la plénitude de la volupté, & tous les momens de votre vie.

La corruption des tems a donné à la générosité tant de supériorité sur la reconnoissance, que mille actes de reconnoissance n'en valent pas un de générosité. Soyez éternellement reconnoissant, & ne

croyez jamais vous être suffisamment acquité du bienfait reçu : songez au contraire que si la fortune vous interdit le plaisir d'être effectivement généreux, votre reconnoissance multipliée peut vous tenir lieu de générosité.

Vous avez d'essentielles obligations à un petit nombre de vrais amis, qui n'ont pas rougi de s'opposer pour vous au torrent de l'iniquité ? Que de soins, que de mouvemens en votre faveur ! ils vous ont ouvert leur maison & leur bourse ; en un mot, tous vos interêts, tous vos besoins sont devenus les leurs. Ha ! si vous avez le cœur droit, quelle doit être la durée & la vivacité de votre reconnoissance ! mais la fortune toujours contraire ne vous laisse que des sentimens, & avec les plus loüables desirs & l'attention la plus délicate, votre reconnoissance est toujours stérile ; on est même en droit de douter si vous en avez, parce que vous êtes dans l'impossibilité de la marquer par des faits ; belle matiere à résignation,

Vos affaires viennent de changer de face : peut-être devez-vous cette révolution de fortune à votre patience dans les disgraces, & à l'esprit d'équité qui vous domina toujours ? Vîte, profitez des momens, ils sont bien chers & bien précieux pour vous ; devinez & prévenez

tout ce qui peut faire plaisir à ceux qui vous ont obligé, fournissez à ceux qui vous reclament les mêmes secours que vous avez reçûs de ceux que vous avez reclamez. Bien loin de faire dire de vous que les honneurs changent les mœurs, épuisez à l'égard de vos bienfaiteurs tout ce qu'ils doivent attendre de l'homme le plus reconnoissant, & soyez à l'égard des autres, généreux; mais, si j'ose le dire, genereux jusqu'à la prodigalité. Quand on a été plus malheureux qu'on ne devoit l'être, on ne sçauroit devenir trop généreux. Souvenez-vous toujours que la reconnoissance & la générosité sont les articles secrets, & les conditions tacites de votre racommodement avec la fortune. Tels sont les droits de la vertu, que tôt ou tard elle est recompensée, fût-ce par miracle: ils ne sont pas nouveaux en faveur des ames d'un ordre supérieur. Je n'ai rien lû qui m'ait plus touché, ni qui m'ait tant fait sentir le mérite de la générosité & de la reconnoissance, qu'un évenement presque miraculeux dans l'Histoire de François premier par Varillas: Je doute qu'on le lise, sans adorer la Providence, sans espérer en elle, & sans respecter autant qu'on le doit les hommes vraiment vertueux.

Guillaume du Belley Marquis de

Langey mérite bien par les ſervices importans qu'il a rendus à l'Etat d'être placé parmi les hommes illuſtres. Intrepide dans la guerre, faiſant honneur aux plus grands poſtes, conſommé dans les négociations les plus délicates, vertueux pour la ſeule vertu, auſſi magnifique dans les actions ſourdes que ſuperbe dans celles qui demandoient de l'éclat : Tel étoit M. de Langey. Reconnoiſſons le doigt de Dieu dans ce qui lui arrive, & devenons à cet exemple plus genereux & plus reconnoiſſans. Voici ce que dit Varillas.

» La ſeule commiſſion expediée à propos fut celle de Langey vers les Princes » de l'Empire, pour leur repreſenter » qu'ils étoient juges nez entre l'Empereur & ſes Feudataires, lorſqu'il » s'agiſſoit de maintenir les inveſtitures » anciennes ; & que le Roy Très-Chrétien ſoûmettoit à leur Tribunal ſes » droits & ceux de ſes enfans ſur le Duché de Milan.

» L'humeur bienfaiſante de Langey le » tira dans ce voyage du plus grand danger qu'il ait couru de ſa vie : & ſous » lequel il eût infailliblement ſuccombé, » ſi Dieu ne l'eût réſervé pour d'autres » négociations où il y auroit plus de gloire à mériter, & moins de riſque à cou-

» rir. L'Empereur étoit averti par les
» Emissaires secrets qu'il avoit en Fran-
» ce, du voyage que Langey devoit faire
» en Allemagne : & la passion de se ven-
» ger de ce Gentilhomme, qui lui avoit
» fait le plus grand mal qu'il pouvoit
» recevoir en ruinant la Ligue de Suabe,
» & l'interêt qu'il avoit d'empêcher qu'il
» n'en formât une entre la France & les
» Protestans d'Allemagne, furent deux
» motifs assez puissans pour faire résoudre
» sa perte. On eut l'adresse de le peindre
» sans qu'il s'en apperçût, & d'envoyer
» de ses portraits sur toutes les frontieres
» d'Allemagne, avec commandement de
» l'arrêter de toutes manieres. Le Rhin
» sur-tout fut bordé de gens de guerre,
» à qui l'on avoit donné de ses portraits,
» avec ordre de se défaire de la personne
» qu'ils représentoient. On n'a pas sçû
» précisément si Langey étoit bien in-
» formé du péril dans toute son étenduë,
» ou s'il le négligea par l'intrépidité qui
» lui étoit naturelle, & par son zele ar-
» dent pour le service de sa patrie ; mais
» il est certain qu'il arriva sans obstacle à
« Andernac, où il avoit résolu de passer
» le Rhin. La Providence divine qui le
» conduisoit comme par la main, avoit
» disposé ses affaires de sorte, que la pre-
» miere personne qui le reconnut dans la

» Ville, fut un Gentilhomme d'Alle-
» magne qu'il avoit obligé dans une
» conjoncture assez rare pour être ici re-
» marquée.

» Ce Gentilhomme avoit porté les ar-
» mes en France sous le Comte Guillau-
» me de Furstemberg, & s'étoit vû ré-
» duit à la derniere misere par la perte
» de son bagage, & de ce qu'il avoit
» d'argent; il s'étoit adressé dans un état
» si déplorable à Langey, qui retournoit
» alors de son premier voyage d'Allema-
» gne, & l'avoit prié d'un ton & d'un visa-
» ge où la pudeur paroissoit assez, de l'as-
» sister dans sa misere. Langey ne le con-
» noissoit point du tout; mais il ne laissa
» pas d'être touché de pitié, soit qu'il
» remarquât dans la phisionomie du
» Gentilhomme, ce je ne-sçai-quoi qui
» surprend agréablement, ou que son
» génie travaillât dès-lors à lui procurer
» un ami, dont la reconnoissance hé-
» roïque lui devoit être si nécessaire. Il
» tira de sa poche six pieces d'or, & les
» donna au Gentilhomme avec une joïe
» qui rendoit sa charité encore plus con-
» sidérable qu'elle ne l'étoit d'elle-même.
» Le Gentilhhomme prit les pieces d'or,
» en ajoûtant à son remerciement un sou-
» hait très-ardent, de ne pas mourir in-
» grat; & l'occasion s'en offrit plûtôt
» qu'il ne pensoit.

» Il avoit obtenu de l'Empereur la » principale commission d'observer la » marche de Langey vers le Rhin, & » toutes les autres qui avoient été expe- » diées de ce côté-là, étoient subordon- » nées à la sienne. Il l'avoit acceptée sans » sçavoir que celui dont il s'agissoit, » étoit son bienfaiteur, parce que Lan- » gey en obligeant de si bonne grace, » s'étoit obstiné à lui cacher son nom. Il » crut bien d'abord en recevant le por- » trait de Langey, qu'il avoit de la res- » semblance avec l'homme à qui il étoit » redevable; mais outre que la ressem- » blance n'étoit pas exacte, le portrait » n'étant qu'une copie assez imparfaite, » & le Gentilhomme ne s'étant donné » ni le tems ni la peine de faire sur sa » pensée toute la réflexion qu'elle méri- » toit; ce ne fut qu'au moment qu'il » apperçût Langey dans la ruë, qu'il » reconnut dans la même personne son » bienfaiteur, & celui dont on lui avoit » commandé de se saisir mort ou vif. La » générosité dont il se piquoit, ne lui » permit pas de déliberer s'il lui sauveroit » la vie; il eut seulement peur d'en être » empêché par ceux qui avoient le même » ordre que lui, s'ils venoient à passer » par-là; & cette seule consideration le » retint d'embrasser Langey. Il se con-

» tenta de le saluer en François, & de le
» prier qu'il lui pût dire deux mots dans
» une maison qu'il lui montra. Langey
» qui ne connoissoit point le Gentilhom-
» me, & se défioit de tout, douta d'abord
» s'il devoit avoir cette complaisance
» pour un inconnu ; mais sa bonne fortu-
» ne lui inspira un moment après,
» d'écouter ce qu'on avoit à lui proposer.
» Il suivit le Gentilhomme dans la mai-
» son, & se laissa enfermer avec lui dans
» une Chambre. Alors le Gentilhomme
» après avoir sondé en vain, s'il étoit
» connu, se découvrit, & dit à Langey,
» qu'il lui vouloit montrer qu'il n'avoit
» pas obligé un ingrat. Il lui découvrit
» ensuite le dessein formé de le perdre,
» & lui en montra l'ordre ; il lui fit com-
» prendre l'impossibilité où il étoit de
» poursuivre sa route sans être pris ou
» tué, ce qui ne seroit qu'une même
» chose ; dont il conclut, & tâcha de
» lui persuader qu'il devoit retourner
» en France, sur l'offre qu'il lui fit de
» faciliter sa retraite par des adresses sû-
» res & secretes.

» Langey, après avoir remercié son
» ami, lui repartit en sa maniere courte
» & coupée, qu'il devoit sa vie à son
» pays, que le Roi son maître lui avoit
» commandé d'aller encore desabuser les

» Allemans des impostures dont ils étoient
» prévenus ; qu'en acceptant cet emploi
» il avoit bien prévû qu'il ne pouvoit
» éviter la mort sans une assistance de
» Dieu toute particuliere ; mais qu'il
» s'y étoit résolu, & qu'il n'y avoit que
» la mort ou la prison capables de
» l'arrêter.

» Ce Gentilhomme ravi d'une intré-
» pidité si héroïque, repliqua en même
» stile, qu'il ne tiendroit pas non plus à
» lui qu'il ne servît sa patrie, en contri-
» buant à désabuser les Allemands ; que
» l'exemple de vertu que Langey lui
» montroit, étoit trop beau pour n'être
» pas suivi, quand même il en devroit
» couter la vie, & qu'il prétendoit au
» moins participer à la gloire que Lan-
» gey alloit acquerir, en facilitant son
» voyage. Il lui remontra ensuite, qu'en
» quelque endroit qu'il allât, il ne pour-
» roit éviter d'être découvert, s'il n'ap-
» portoit les précautions qu'il alloit lui
» marquer. Elles consistoient à renvoyer
» le seul Domestique qui le suivoit, & à
» recevoir en sa place de la main du Gen-
» tilhomme un Valet de confiance qui le
» viendroit prendre à l'entrée de la nuit,
» le feroit marcher tant qu'elle dureroit,
» & le meneroit reposer le jour suivant
» dans une maison champêtre de connois-

» ſance, où il ſeroit en ſûreté. Que le
» même Valet auroit ſoin de le conduire
» ainſi toutes les nuits, & de lui trouver
» de ſemblables gîtes juſqu'à ce qu'il fût
» arrivé ſur les terres du Duc de Saxe,
» où il n'auroit plus rien à craindre. Lan-
» gey connoiſſant par l'expedient que ſon
» ami lui propoſoit, le deſir ſincere dont
» il brûloit de le ſervir, s'abandonna à ſa
» conduite, & l'éprouva auſſi heureuſe
» que fidele, non-ſeulement pour le
» voyage de Saxe, mais encore pour le
» retour.

Cet évenement ne me laiſſe plus rien à dire de la reconnoiſſance & de la généroſité : il en fait l'éloge, il en donne l'exemple, il en impoſe la loy. On y reconnoît même l'abregé de toutes les vertus ; grandeur d'ame, juſteſſe d'eſprit, ſage confiance, ſage précaution, zele ardent pour ſa patrie, fidelité inviolable pour ſon Roi ; tout cela ſe trouve dans un même trait.

Je vais approfondir par le portrait d'un grand Homme l'impreſſion que je crois avoir commencé de faire ſur vous par le détail d'une grande action.

Je ne ſçai rien de mieux pour former le caractere d'un jeune hommme que de lui mettre ſouvent de grands modeles devant les yeux. Les exemples touchent

plus que les maximes. Il eſt vrai que rien ne ſeroit plus propre à porter à la vertu que les maximes de Marc-Antonin, ſi l'on ne trouvoit encore un plus puiſſant motif dans ſes exemples. Liſons ſans ceſſe les reflexions morales de ce grand Empereur ; mais liſons & reliſons en même tems tous les traits de ſa vie : en voici quelques-uns qu'on me permettra de rapporter ici ; j'aime à ramaſſer tout ce qui peut inſpirer du goût pour les vertus dont je demande la pratique. Malheur à nous, ſi après avoir médité Marc-Antonin, nous ne ſommes ni plus juſtes ni plus reconnoiſſans, ni plus généreux.

Marc-Antonin étoit conſtant & modeſte, grave & complaiſant, clement & juſte, auſſi indulgent pour les autres que ſevere pour lui-même, inſenſible à la vaine gloire, inébranlable dans les deſſeins qu'il formoit toujours après y avoir bien penſé, & jamais par paſſion ni par caprice, ennemi des flatteurs, pieux ſans affectation, moderé en toutes choſes, toujours égal, toujours le maître de lui-même, toujours ſoumis à la raiſon, incapable de déguiſement, toujours en garde contre l'amour propre, jamais ni impatient ni inquiet, très-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardoient que lui ſeul, & inexorable

quand la derniere néceſſité, c'eſt-à-dire, l'interêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit toujours en vûe le bien de l'Etat en tout ce qu'il faiſoit, & jamais ni ſon plaiſir ni ſon interêt, ni ſa gloire particuliere : enfin, il ſuivoit en tout la juſtice & ne diſoit jamais que la verité.

On ne ſçauroit lire le diſcours que Marc-Antonin fit à ſes principaux Officiers aux approches de la mort, ſans être tendrement touché, ſans être même édifié. On y découvre toute la force de ſon eſprit, toute la grandeur de ſon ame, tout ſon goût pour la juſtice, & le deſir dévorant qu'il avoit d'inſpirer ce goût à ſon fils, qui trop jeune encore pour profiter des leçons d'un ſi digne pere, négligea même d'imiter ſes exemples, & devint un compoſé monſtrueux de tous les vices.

Enfin, celui qui nous a fait le beau préſent de la vie de Marc-Antonin, ajoûte, qu'il mourut, laiſſant un regret infini à ceux de ſon ſiécle, & un ſouvenir éternel de ſa vertu à la poſtérité ... Il ſembloit que la gloire, que la félicité de l'Empire, que tout fût mort avec Antonin. Les uns l'appelloient leur pere, les autres leur frere ; ceux-ci leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur prince prudent, ſage, & le

modele de toutes les vertus ; & ce qui eſt très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des loüanges differentes, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne dît la verité. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ſes funerailles fuſſent achevées, & comme ſi c'eût été peu de choſe que de lui élever une ſtatuë d'or dans la chambre Julienne, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara ſacrileges ceux qui n'auroient pas dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou un portrait, ou une ſtatuë d'Antonin.

CHAPITRE VI.

S'attendre à l'iniquité des hommes & aux caprice du sort. Du trop d'attache aux richesses. De la modération dans le desir de faire fortune. Du choix d'un état de vie. De la dissipation; du bon usage du credit, de l'autorité & du bien. Conserver de la fermeté dans les disgraces.

IL est bien peu d'Antonins dans le monde. Préparons-nous de bonne heure à l'iniquité des hommes, & attendons-nous aux caprices du sort, si nous ne voulons pas être les duppes des évenemens. La fortune est une folle, passons-lui ses extravagances. Il est un peu plus difficile de s'accoutumer à l'injustice; mais plus nous souffrons de l'iniquité, plus il est doux de ne la pas commettre.

Si nous sommes bien nez, nous restons persuadez jusqu'à vingt ans qu'il n'y a pas un malhonnête homme sur la terre, & parce que nous avons été mieux élevés que le commun des hommes, nous nous figurons que notre bonheur croîtra toûjours. Ces deux préjugez sont bien flat-

teurs : Pourquoi faut-il qu'ils ſoient faux ? De ſi douces erreurs ne nous ſéduiſent pas long-tems. A peine notre âge avance que nous nous embarquons imperceptiblement dans un genre de vie dont les détails nous expoſent à devenir preſque toujours la victime de la dureté, de la cruauté, de la trahiſon, des faux jugemens, en un mot, de toute l'iniquité, ou du moins de la bizarerie des hommes, & de tous les caprices de la Fortune.

Amaſſez en chemin faiſant & par précaution aſſez de bon eſprit, aſſez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariſer avec la patience ; le tems viendra que vous en aurez beſoin. Cette prophétie n'eſt pas réjoüiſſante, mais elle eſt vraie. Je ſouhaite pourtant que l'experience ne vous en convainque pas, & que la patience qu'il eſt toujours néceſſaire d'acquerir, ſoit pour vous une vertu de ſurabondance.

Si jamais l'injuſtice renverſe vos projets, empoiſonne votre mérite, vous préfere d'indignes concurrens ; ſi elle entame votre patrimoine, ſi elle attente à votre réputation, à votre honneur, vous vous ſçaurez bon gré d'avoir médité par avance ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune. Il n'y a que les malheurs auſquels on pouvoit natu-

rellement ne ſe pas attendre, qui puiſſent déconcerter l'homme fort & prudent; prévenez cette ſurpriſe, faites par prévoïance proviſion de fermeté; que la réflexion ſupplée à l'experience. Les coups prévûs bleſſent moins.

Comment concilier deux maximes également ſages qui paroiſſent contradictoires? Se préparer à ne trouver preſque point de juſtice dans le monde, & penſer bien d'autrui: rien de plus facile. Penſons mal des hommes en général, penſons bien de chaque homme en particulier.

En effet nous ferions de la prudence une vertu monſtrueuſe, ou plûtôt un vice affreux, ſi elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craigniſſions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon; nous ne ſçaurions nous former une telle idée ſans détruire les principes & du Chriſtianiſme, & de notre propre bonheur. Nous ſommes donc intereſſez pour le tems & pour l'avenir à penſer bien de ceux avec leſquels nous avons à vivre; & ſi les jugemens que nous en portons ſont faux, que ce ne ſoit que pour leur être trop avantageux; mais en même tems atendons-nous à trouver dans le monde peu de

bonne foi, peu de probité, peu de desintereſſement, peu de verité, peu de juſtice.

Ce ſentiment que nous devons avoir du monde en général, porte un grand fruit quand nous ſouffrons une iniquité; mais il demande un tempéramment, c'eſt de ne nous pas faire ſouffrir par avance de l'idée d'une injuſtice que nous n'eſſuyerons peut-être pas. Vous ne ſçauriez montrer plus de petiteſſe d'ame qu'en vous défiant de tout le genre humain, vous ne ſçauriez montrer moins d'eſprit qu'en vous fiant à tout le monde.

Si vous êtes bien convaincu que la probité & la bonne foi ne ſont plus les vertus favorites des hommes, vous ne ſerez point deſolé quand on vous joüera un mauvais tour. Mais je croïois cet homme-là le plus honnête homme du monde? Mais je le croïois mon ami, mais il étoit mon parent, & mon proche parent? Tout cela peut ſervir à juſtifier votre confiance; mais enfin, penſez une bonne fois pour toujours, que chez la plûpart des hommes l'interêt eſt au-deſſus de tout ſentiment d'amitié, de parenté, de probité.

Je vous trouve dans la conſternation; qu'avez-vous? On vous a manqué de parole, on vous a juré le faux, on vous

a supplanté dans vos vûes, au moment même qu'on vous promettoit de les seconder ? Souffrez patiemment, & ne vous plaignez que de vous-même d'avoir crû que les hommes étoient vrais.

Un Créancier vous presse ; cependant il regorge de bien, & il vous sçait dans une crise affreuse : si vous ne le païez promptement, vous allez périr. Déja les diligences se multiplient, meubles, immeubles, tout lui convient ? Vîte, empruntez, vendez, s'il le faut, & le satisfaites sans murmurer. Il est riche & dur, c'est l'usage.

Quoi, vous soûpirez pour un procès perdu ! je conviens que vous ne deviez pas le perdre : on vous a fait une injustice criante de deshonorer votre terre à propos de rien quand vous aviez fourni des titres inconteſtables. Il sautoit aux yeux que vous ne deviez rien de la somme à laquelle vous êtes condamné : on vous devoit des éloges, & l'on vous blâme d'avoir protegé votre parent, votre ami, votre voisin, votre domestique. Vos Juges vous promettoient merveilles ; mais enfin, une belle femme a séduit votre Rapporteur. Et dequoi soûpirez-vous ? Que n'appreniez-vous à perdre à propos, c'est un gain sûr ; que n'évitiez-vous de plaider à quelque prix

que ce pût être ; & si le mal étoit inévitable, que ne vous attendiez-vous à l'iniquité, vous ne soûpireriez pas.

De toutes les injustices auſquelles nous sommes en butte, il n'en est point qui coute plus à digerer que celle que nous souffrons de la part des hommes sur qui nous avions le plus de droit de compter. Plus la main qui frappe est chere, plus le coup est sensible ; & tel est le malheur de la condition humaine, que ce qui devroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, est souvent la source de nos chagrins les plus cuisans. La femme la plus vertueuse ne trouve pas toujours un mari raisonnable, l'époux complaisant & attentif n'est pas toujours le plus aimé, le pere le plus tendre travaille souvent pour de mauvais sujets, & l'ami le plus fidéle trouve quelquefois qu'il ne s'étoit attaché qu'à un inconstant ou à un ingrat. Dans tous ces cas, recourez à la réſignation, armez-vous d'une patience mâle, voilà l'antidote : mais faut-il souffrir par précaution d'un mal qui peut ne pas arriver ? Non, je viens de le dire. Que faut-il donc ? s'attendre à tout, & ne rien craindre.

Il n'est pas décidé ce qui mettra votre patience à de plus rudes épreuves, ou l'iniquité des hommes, ou l'infléxibilité du

ſort. Pour réſoudre la queſtion, il faudroit ſçavoir la qualité de l'injuſtice, le dégré de malheur, & quelle eſt votre diſpoſition : d'ailleurs, il eſt une infinité d'événemens où l'injuſtice des hommes produit les diſgraces de la fortune ; Que celui-là eſt à plaindre ſur qui le malheur & l'injuſtice s'acharnent comme de concert ! Quand l'un & l'autre ſemblent ſe réünir pour travailler à votre déſolation, il ne vous importe guéres de ſçavoir qui des deux y a le plus ou le moins de part. N'uſez pas la force qui vous reſte en vaines conſidérations, en méditations ſéches, ſtériles & accablantes. En des cas moins preſſans, & quand vous n'aviez qu'un ennemi à combattre, je vous ai conſeillé la réſignation & la patience ; ici vous en avez deux, & j'ai deux remédes à vous propoſer : tandis que la criſe dure, méditez la belle maxime d'Horace, *levius fit patientia ;* & ſi l'on met votre patience à trop d'épreuves, fortifiez-la par cette réfléxion ſi conſolante du même Auteur, *non ſi malè nunc, & ſic olim erit.*

Si la fortune ne s'eſt point encore attachée à vous perſécuter, ſi vous n'en avez eſſuïé que quelque bizarerie qui ne ſuffiſe pas pour vous faire conclure que vous êtes né vraiement malheureux ; vous

regarderez comme le plus grand malheur de votre vie la premiere injuſtice que vous aurez à ſoûtenir ; c'eſt une erreur, & c'eſt l'erreur de votre probité, qui croïoit la probité commune. Détrompez-vous par la réfléxion, avant que d'être obligé de vous détromper par l'expérience ; ne croïez pas être ſouverainement malheureux, parce que vous ſouffrirez plus d'une injuſtice, ſongez que c'eſt une condition preſque néceſſaire de l'humanité. Ne croïez pas non plus être l'homme du monde le plus à plaindre, parce qu'il arrivera quelque dérangement dans vos biens. Un incendie, un débordement, des années ſtériles, la perte d'un procès, la ſuppreſſion d'une charge, la mort d'un patron, de grandes maladies, voilà des revers & des malheurs : mais avez-vous dû vous attendre en cette vie à une félicité fixe & complette, détrompez-vous ; le monde n'eſt le Paradis terreſtre que pour une très-petite poignée de gens qui payeront peut-être bien cher un jour les délices de leur pélerinage : & d'ailleurs, dans ce monde, combien de millions d'hommes cent & cent fois plus malheureux que vous !

Il eſt des revers de fortune de tant d'eſpéces, que vous ne ſçauriez les éviter tous ; & il n'eſt point d'homme qui ne

soit la dupe de l'idée qu'il se forme du monde en y entrant. D'abord on ne marche que sur des fleurs, tout rit, tout est beau; on attend d'une charge, d'un emploi, d'une alliance l'agrément de mener une vie qui pour devenir plus rangée n'en sera pas moins réjoüissante. Un état plus indépendant, plus brillant, une fortune plus arrondie, des plaisirs plus sûrs, plus reglés, plus innocens, tout cela vous tente & vous séduit. Mais en vous affranchissant d'une espece de dépendance, vous n'avez pas pensé à celle dont vous alliez vous charger; vous ne regardiez que dans un point de vûë fort éloigné les soins de votre ménage, les amertumes de cet emploi, les peines de cette charge; vous n'avez point compté sur la diminution que pourroit souffrir votre fortune par vos propres folies, par une augmentation nécessaire de dépense, par la révolution des choses, par les élémens, par vos malheurs, par l'iniquité des hommes: enfin, des chagrins réels prennent la place de vos espérances chimériques, & vous souffrez d'autant plus vivement, que vous vous êtes plus lourdement trompé dans votre calcul. Vous souffririez moins, si l'on vous avoit accoûtumé à compter juste.

Ce Ministre vous ouvre son cabinet, &

& il vous promet mille bons offices ? La mort vous l'enleve dans le tems qu'il alloit effectuer ſes promeſſes, peut-être même le voyez-vous ne vous aimer plus: vos défauts ou vos ennemis vous ôtent ſa bienveillance. Ce pere qui fut peut-être le meilleur pere de ſon ſiécle, & par un juſte retour le pere le plus tendrement aimé; pere ſur la vieilleſſe duquel vous aviez fait de ſi loüables projets de reſpect & de reconnoiſſance ? La fortune lui devient contraire, ou un mal contagieux va vous l'arracher. Ce fils unique eſt le premier motif de vos ſoins, & le ſeul objet de votre eſperance ? il ſe tourne au mal, ou vous le perdez quand vous en aviez beſoin pour vous ſoûtenir. Ce proche parent étoit devenu votre ami intime? Heureux & rare évenement dont j'ai pourtant vû plus d'un exemple ! Vous n'aviez enſemble qu'un cœur, qu'un eſprit; la conformité de vos ſentimens & de vos manieres étoit un garant infaillible que vous vous aimeriez juſqu'au tombeau; & ce terme paroiſſoit fort éloigné pour vous qui étiez jeunes l'un & l'autre; la fiévre vous le ravit, & il ne laiſſe qu'un fils qui craint de vous connoître, ou une veuve qui vous perſecute. Que d'amertumes au lieu des douceurs que vous attendiez !

La perte de nos proches eſt une perte irréparable : dès-là elle peut nous cauſer une douleur bien ſenſible ; mais quand vous ſerez dans le cas, ſouvenez-vous de ce beau mot : Il n'y a qu'une premiere mort, non plus qu'une premiere nuit, qui ait mérité de l'étonnement & de la triſteſſe.

Je ſçai que le chagrin de perdre notre parent ou notre ami, peut devenir plus vif par les circonſtances particulieres. L'âge peu avancé qui ne nous faiſoit pas prévoir un accident ſi funeſte, ces ſecours de toute eſpece ſur leſquels nous comptions, ce commerce de ſentimens délicats qui nous eſt interdit pour toujours ; que de malheurs dans un même malheur ! Mais n'ai-je point tort de propoſer aux hommes, comme un des plus grands malheurs de leur vie, la mort de leurs proches, de leurs amis ? Ce ſentiment eſt-il donc le ſentiment général ? Non, la plus legere perte que nous ſouffrons dans nos biens, nous jette dans une plus grande conſternation que la mort de notre ami. Pourquoi cela ? Chez la plûpart des hommes la bonté du cœur eſt une foibleſſe, l'eſprit d'interêt eſt une vertu.

Laiſſons vivre les hommes à leur fantaiſie, plaignons-les, & corrigeons-nous;

pesons tout, non au poids de la cupidité, mais dans la balance de la justice, mais selon les regles de la raison. Consultons en tout la prudence, non cette prudence fausse qui s'empare du bandeau de la fortune pour nous fermer les yeux, mais la prudence chrétienne & raisonnable qui nous apprend à nous procurer & à nous conserver les besoins de la vie, sans nous rendre insensibles à ceux d'autrui; qui nous apprend à prévoir les disgraces, à connoître nos vrais avantages, & à moderer nos desirs.

Vous souffrirez bien moins de l'iniquité des hommes & des révolutions de la fortune, si vous n'avez qu'un attachement raisonnable aux richesses. Que l'avare en fasse son Dieu, cela est juste; mais que le goût outré pour le bien infecte presque tous les hommes, c'est ce que j'ai peine à concevoir. Garantissez-vous de cette erreur que j'ose nommer une véritable hérésie en fait de morale & de raison; prévenez cet abus par des réfléxions judicieuses. Un peu plus d'argent n'est pas un moyen aussi sûr, à beaucoup près, pour devenir heureux, que de sçavoir modérer ses desirs. Vous parviendrez à sauver votre cœur, si vous sçavez désabuser votre esprit. N'oubliez point ces trois maximes : Ce qui est de-

Universitas

ſiré eſt toujours plus agréable que ce qui eſt poſſedé : un homme qui ne deſire point une choſe n'eſt pas moins heureux que celui qui la poſſede : Rien de mortel pour un cœur immortel.

Ajoutez à cette reflexion celle d'un Auteur très-délicat. Il dit au ſujet du mauvais raiſonnement.

A l'avare il peint l'opulence
Comme le ſeul ſuprême bien,
Et dans le ſein de l'abondance
Par la frayeur de l'indigence
Il le réduit à n'avoir rien.

L'attachement trop vif aux richeſſes eſt de toutes les paſſions la plus honteuſe, la plus tyranique & la plus nuiſible à celui qui en eſt poſſedé ; c'eſt le vice le plus deshonorant, & celui qui conduit à plus d'injuſtices. Il marque tout-à-la-fois un caractere de baſſeſſe & d'inhumanité ; il nous fait ſouffrir nous-mêmes, & nous porte à faire ſouffrir les autres ; il nous prive du plaiſir de joüir, il nous livre au trouble, à l'agitation, à l'inquiétude ; en un mot, il a preſque tous les traits de l'infâme avarice. Sur tout ſouvenez-vous que toute action qui n'eſt qu'équivoque pour un prêteur uſuraire, eſt un crime effectif pour un honnête homme ?

Comparez un moment le tréſor d'un

homme ſage au tréſor d'un *harpagon*. L'un avec peu eſt toujours riche, l'autre, eſt toujours pauvre au milieu de l'abondance ; l'un eſt toujours égal, toujours tranquille, toujours noble & liberal ; l'autre eſt toujours agité, toujours allarmé, toujours conſumé de frayeurs & de craintes, deſirant toujours, ne joüiſſant jamais, toujours empriſonné dans ſa turpitude comme dans un cachot noir, où il ſe refuſe l'aumône à lui-même ; l'un eſt toujours heureux, l'autre toujours malheureux. C'eſt donc le jugement ſain, le bon eſprit, le bon cœur ; en un mot, c'eſt la ſageſſe, & non le plus de bien, qui nous procure par la tranquilité de l'ame la véritable abondance, le vrai bonheur, & les vrais plaiſirs.

J'oſe appeller la Bruyere l'Evangeliſte de la probité & de la raiſon, je ne citerai qu'un ſeul de ſes traits ſur les faiſeurs de fortune. Il y a, dit-il, des ames ſales, paitries de boüe & d'ordure, épriſes du gain & de l'interêt comme les belles ames le ſont de la gloire & de la vertu, capables d'une ſeule volupté, qui eſt celle d'acquerir ou de ne point perdre, curieuſes & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquietes ſur le rabais ou ſur le décri des monnoyes, enfoncées & com-

me abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne ſont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

Au contraire, voyez cet homme cité par tout pour un homme fort, pour un homme ſage : il n'eſt pourtant que raiſonnable, & vous pouvez l'imiter. Le tonnerre a foudroyé un pavillon de ſon château, la mortalité a dépeuplé ſa bergerie, la grêle a moiſſonné ſes guerêts ; il ſe conſole de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reſte ; & loin de faire un procès aux élemens, aux accidens, il moraliſe avec ſes amis, & ſe réjoüit en moraliſant. Il s'étoit accoutumé à méditer ſur l'inconſtance de la fortune, il s'étoit préparé aux évenemens, fruit merveilleux de la réflexion.

Entrez dans la maiſon de ce vieux Citadin. De la cave au grenier, tout eſt coffre fort chez lui ; il n'a jamais ſçû offrir un verre d'eau à perſonne ; mais s'il eſt incapable de faire du bien, il eſt en place à pouvoir nuire. Il eſt ſans enfans, il a trente mille livres de rente : tout vieux qu'il eſt, il a de la ſanté ; cependant il eſt abîmé dans la douleur, toute la ville le complimente. Quel eſt donc le grand malheur qui fait trembler pour ſa

vie ! Il lui eſt mort un cheval de carroſſe de vingt-cinq écus. Image naturelle de l'avarice, mieux peinte encore dans ces Vers de la Motte.

Montre-nous l'avarice à l'œil ſombre, au teint blême,
Ardente à ſe tiraniſer,
Et qui craint follement de perdre le bien même,
Dont elle ne veut point uſer.

Quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais ſortir de ſes fers ; c'eſt un contrepoids au mérite qui fait pancher la balance. Ce vice ſeul ſuffit pour faire tomber dans le ridicule des gens qui ſe feroient diſtinguer par de bonnes qualités.

L'homme moins vicieux que l'avare, mais toujours né petit, murmure pour un verre caſſé. L'homme né grand ſupporte avec tranquilité une perte conſidérable. Le premier ne demande point aux hommes de la délicateſſe dans les procedés, pourvû qu'ils le laiſſent dans ſa petiteſſe, & qu'il ne ſoit point en butte à leur injuſtice ; il a moins de plaiſirs, mais il ſouffre moins. Le ſecond, qui a vû brûler ſa maiſon de ſang froid, eſt inconſolable de ce que ſon ami ne lui a pas tenu parole. Que n'étudioient-ils le monde ? L'ame manque à l'un, l'uſage

à l'autre ; ni l'un ni l'autre ne ſont ou tout-à-fait heureux, ou tout-à-fait malheureux.

Celui-là eſt preſque toujours tout-à-fait heureux, qui pénétré de bonne heure des ſages conſeils d'Horace, ſçait s'éloigner du tracas des affaires, & cultiver tranquilement le champ de ſes ayeux, qui ſçait ſe croire aſſez richement meublé en revoïant ſur ſa table la ſaliere à l'antique que ſon pere lui a laiſſée comme un monument précieux de la modération des premiers tems ; qui ſçait mépriſer l'inutile & joüir du néceſſaire, & qui content avec un bien médiocre, voit à l'abri de la tranquilité & du deſintereſſement tous les naufrages qui ſe font ſur la mer orageuſe de la fortune. Grands poſtes, biens immenſes, les hommes vous ſouhaiteroient-ils avec tant d'empreſſement, s'ils étoient capables de cette diſpoſition intérieure, qui procure tout enſemble la ſatisfaction, le repos & la ſûreté.

Le Chêne ambitieux malgré ſa fermeté
Tient peu contre Eole irrité,
L'humble roſeau craint moins l'orage.
L'heureuſe médiocrité
Qui plaît ſi fort à l'homme ſage,
Aſſure ſa felicité.

Dans la médiocrité on ſe regle, on ſe

meſure, on ſe contient : mais les grandes richeſſes conduiſent ordinairement à la pauvreté par le mauvais uſage qu'on en fait. Cette médiocrité eſt d'un grand prix pour ceux qui connoiſſent la valeur & l'uſage des choſes. Je ne ſçais qu'un plus grand bien, c'eſt la moderation des deſirs.

Sçavoir joüir de ce qu'on a,
Ne rien ſouhaiter au-delà,
Ne craindre en ſes procès l'argent ni la cabale,
Un bon livre, un ami, voilà le vrai bonheur ;
La moderation du cœur
Eſt la pierre philoſophale.

Ce grand Roi, le modele de tous les Rois, ce ſouverainement honnête homme, autant le pere que le maître de ſes peuples, Henry IV. avoit le cœur droit & l'eſprit juſte. Du faîte des grandeurs, qui l'embaraſſoient pourtant moins qu'un autre, il faiſoit l'éloge de cette heureuſe médiocrité : il trouvoit heureux le Gentilhomme, qui avec dix mille livres de rente ſçavoit vivre loin de la Cour. Que cette réflexion eſt judicieuſe ! Prenez-en l'eſprit. Henry IV. plus ſoldat & plus vainqueur qu'Alexandre, n'en étoit pas moins le plus pacifique & le plus débonnaire de tous les Princes. Il avoit auſſi tout l'eſprit du monde, & on ne ſçait le-

quel l'emporte de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il a fait. Qu'il penſoit bien ! mais il parloit en grand Roi.

Heureux, diſoit Quinault, qui peut être
aſſuré
De diſpoſer de ſon cœur à ſon gré !
Mais plus heureux celui qui dans ſa ſolitude,
Sans deſirs, ſans inquiétude,
Se conſole d'être ignoré.

Je ne prétends pas pourtant nuire à l'émulation ; mais enfin quand on eſt guéri des grandes paſſions, & revenu de l'étourderie ; quand le cœur eſt libre, & que la raiſon eſt dans tout ſon plein, quand on réfléchit ſolidement, & qu'on connoit toute la valeur de l'indépendance, ha que l'ame eſt tranquile, que les jours ſont beaux, que les nuits ſont douces, que la vie coule legerement ! Je ſuis perſuadé que c'eſt à cette tranquilité interieure que l'Abbé Regnier a dû le plaiſir de joüir de toute ſa ſanté & de tout ſon eſprit, même au-delà de quatre-vingt ans.

Soumis aux loix, libre du reſte,
Je me ſuis propoſé toujours
De ſuivre le tranquile cours
D'une vie égale & modeſte,
Où m'accommodant à mon ſort
Ne comptant pour rien de paroître,

Et de mes desirs rendu maître
Je vécusse à moi-même en attendant la mort.
Maintenant graces à mon âge,
Graces à la droite raison
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arriere saison,
Exempt de crainte, exempt d'envie,
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aspire à rien.
Je ne fais la cour à personne,
De la paix de l'esprit je goute les plaisirs;
Et je joüis dans mon automne
De l'indépendance que donne
Le retranchement des desirs.

Ces maximes sont excellentes ; elles ne dispensent pas pourtant les peres de famille, moins libres que l'Abbé Regnier, de tout ce qu'ils doivent à leurs enfans. Je suppose ces devoirs sagement remplis : mais l'homme devenu tout-à-fait maître de lui-même, doit devenir peu à peu maître de ses mouvemens. Il doit commencer par en émousser le *corrosif*, & s'élever par degrez jusqu'à des objets dignes de ses reflexions. Parvenu à cet état heureux & paisible, combien trouve-t'il à plaindre ces cœurs tumultueux, toujours inquiets, toujours agités, à qui la religion, la raison, la paix intérieure & le bon esprit paroissent des chimeres?

Celui qui n'est que malheureux peut

ne l'être qu'en partie, & ne l'être pas toujours ; mais les évenemens n'ajoûtent gueres aux malheurs de l'avare. Il ne laisse rien à faire à l'injustice des autres, ni aux revers de la fortune ; il porte au fond de son cœur les premiers principes de toute disgrace, de toute iniquité ; iniquité, dont il se punit lui-même, puisqu'il est tout-à-la-fois l'auteur & l'executeur de son supplice. Son ame de boue lui fournit cent fois par jour de nouvelles causes & de nouveaux moyens de souffrir.

Je n'ai point d'assez vives couleurs pour bien peindre l'avarice. Heureux si je vous ai fait sentir que par ce vice vous seriez toujours malheureux, toujours deshonoré. Dès que vous n'aimerez le bien que pour en faire un honnête usage, vous n'en souhaiterez l'accroissement qu'avec modération. Si l'injustice, si les revers, si des malheurs domestiques ont dérangé vos affaires, si vous n'avez pas trouvé dans vos successions le bien que vous en attendiez, mettez vos talens en œuvre ; profitez du crédit de vos patrons, je le veux bien & je vous le conseille ; mais souvenez-vous toujours que la fortune n'est qu'une capricieuse. tout ce qui porte ce caractere, ne merite pas un grand attachement. La fortune même dans sa

bonne humeur n'eſt auprès de la modération des deſirs que ce que les coquettes & les folles ſont auprès des femmes raiſonnables.

L'honneur & la ſageſſe impoſent de grandes reſtrictions au deſir de faire fortune. Les conditions paroiſſent dures ; mais dans le vrai rien ne doit être pénible quand il s'agit de reprimer la vivacité d'un deſir auſſi dangereux. Tout bien qui vous expoſe au murmure interieur de votre ame, à la critique des cenſeurs, & à ſentir l'amertume des revers, n'eſt qu'un bien apparent. Tâchez de faire fortune : mais ſoyez toujours conſolé ſi vous ne la faites pas ; toujours gracieux, toujours bienfaiſant ſi vous la faites ; toujours infiniment délicat ſur les moïens, infiniment circonſpect dans l'action. Quoi de plus propre à vous conſoler de ne pas obtenir ce qui vous eſt dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas. Mais auſſi c'eſt un plaiſir bien flatteur pour un Miniſtre, que de réprimer l'avidité d'un inſatiable pour rendre un honnête homme heureux.

Si toutes reflexions faites, & faites judicieuſement, vous prenez le parti de vous embarquer, choiſiſſez le meilleur vaiſſeau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez ; mais en route

ne perdez jamais de vûe la carte du vrai honneur. Il vaudroit mille fois mieux perir dans le port, que d'aller briſer contre les écueils de l'avidité & du gain ſordide. Souvenez-vous ici de ce que j'ai dit dans le Chapitre précedent ſur le parti de la Robe.

La fortune de la guerre eſt ſans contredit la plus belle de toutes. Si les perils ſont plus grands & plus fréquens, la gloire qui en réſulte les ſurmonte ; & tout eſt poſſible à l'homme d'honneur, qui aime autant qu'il le doit ſa patrie & ſon Roi. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir expoſer ſa vie, & d'allier la prudence à la valeur. Si vous parvenez aux grands honneurs & aux grands biens, ſçachez jouir des uns avec modeſtie, des autres avec bonté.

Mais que cette fortune eſt difficile a faire, qu'elle exige de vertus ! Il faut de la ſoupleſſe avec des ſentimens nobles, de l'œconomie & de la generoſité, de la fierté ſans arrogance, de la valeur ſans emportement : il faut de la ſageſſe, de la vigilance, de la patience & de l'exactitude : il faut ſe ſouvenir toujours de ſa naiſſance pour éviter la baſſeſſe & la crapule, & ſans s'en prévaloir jamais avec ſes ſuperieurs ni avec ſes égaux : il faut ſi bien régler ſa dépenſe qu'on ne paſſe pas pour un emprunteur, encore moins

pour un escroc. J'aime fort qu'un garde-marine se rappelle souvent la fortune d'un Duquesne & d'un Jean Bart parmi nous, d'un Trump & d'un Ruiter chez les Hollandois, & d'un Drac chez les Anglois. Mais qu'il y pense toujours par émulation, jamais par envie. Qu'il apprenne d'eux à vivre souvent de biscuit : tous les commencemens sont pénibles.

Un pere chargé d'enfans fait des efforts pour les placer : si quelques-uns paroissent nés pour la guerre, il met tout en œuvre pour leur procurer de l'emploi. Qu'un de ses fils bien penetré des bontés de son pere n'en abuse pas, qu'il ait toujours devant les yeux l'état de sa fortune & de sa famille, qu'avec une dépense sagement mesurée il se fasse estimer de tout son corps : en ce cas le pere charmé sent redoubler sa tendresse paternelle : de nouveaux efforts ne lui coutent rien, il s'épuise avec plaisir, il achepte : & c'est la porte de l'avancement. Au contraire qu'un étourdi mange avec une actrice ou perde au lansquenet l'argent destiné pour sa campagne : qu'un fanfaron se fasse purger quand il faut monter à l'assaut : qu'un efféminé s'adonize quand il faut marcher à l'ennemi : qu'un débauché ne recrute pas sa troupe : qu'un orgueilleux ou un brutal ne fasse jamais sa

cour à ſes ſuperieurs : qu'un mutin inſulte ſes camarades : tous ſe font chaſſer. La guerre eſt l'Ecole du vrai Merite : quand on a bien fait cet apprentiſſage, à la fin, pour peu qu'on ait de bonheur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

Tout perſuadé que je ſuis que le métier de la guerre eſt de tous les moyens celui qui ſupplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je ne vous conſeille d'embraſſer ce parti qu'autant que vous vous ſentez l'inclination & les diſpoſitions neceſſaires pour le ſuccès. Tous les hommes ont une vocation. Si on ſe ſent le talent qui lui eſt propre, & qu'en ſoi la vocation ſoit louable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des reſſources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des reſſources au merite.

Mais prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites, & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous ſuppoſez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'eſt pas un motif qui doive vous déterminer à un choix ſi important. Ne prenez pas non plus pour des diſpoſitions naturelles, ce que l'amour propre

vous dit en votre faveur. Il eſt bien plus sûr de vous en rapporter à vos amis qu'à vous même ; ils vous connoiſſent mieux que vous ne vous connoiſſez ; ils vous doivent toute leur attention, toutes leurs lumieres. La Religion & le vrai honneur préſideront toujours à un conſeil auſſi décifif. Conſultez encore votre nom, la ſituation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre cœur ; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'eſprit par quelle eſpece de merite vous pouvez aller plus loin. Après toutes ces précautions ſagement priſes, dès que votre choix eſt fait, rapportez-y tous les moyens d'avancement que vous avez au dehors, & que la perfection dans votre état attire vos premiers ſoins, & faſſe toujours votre principale étude. On eſtime un bon Ouvrier, on abhorte un mechant Juge.

Les ſervices qu'on rend à ſa patrie, de quelque eſpece qu'ils ſoient, ſont toujours glorieux, & il eſt bien flatteur de devoir ſa fortune à ſes ſervices. Connoiſſez-vous l'Europe & les reſſorts qui font mouvoir chaque Puiſſance ? avez-vous le génie aſſez délié pour manier des affaires délicates ? ſçaurez-vous perſuader l'homme épais & défiant, penetrer les vûes d'un autre plus adroit, & l'amener lui-

même à vos fins, démêler & flatter les interêts cachez du Miniſtre qu'on vous mettra en tête ? ſerez-vous ferme avec l'un, condeſcendant avec l'autre, poli, doux, inſinuant, liberal avec tous, aſſez maître de vos humeurs & de vos goûts pour ſçavoir également & vous réjouir & vous ennuyer pour le plus grand bien de votre miſſion, & pour pouvoir s'il le faut donner des Fêtes brillantes, même en apprenant la mort de votre frere ? A toutes ces conditions allez négocier chez les Nations voiſines, ſoûtenez-y la gloire de la vôtre ; montrez-vous digne Miniſtre d'un grand Roi, & que l'interêt de votre patrie ſoit le premier de vos interêts. On fait toujours une fortune aſſez grande, quand on ſe fait une grande réputation.

L'éloquence vous offre une réputation & une fortune moins dépendante des accidens. Ce n'eſt pas un gain sûr que de cultiver la bienveillance d'un protecteur, & c'eſt un profit clair que de cultiver ſes propres talens. Allez au Bareau faire trembler le menſonge, l'artifice & l'iniquité ; portez-y tant de force & de juſteſſe, que le Juge encore capable d'émulation, rougiſſe de ne pouvoir vous imiter, & que l'Auditeur judicieux, charmé de vous entendre, connoiſſe tou-

te l'excellence du grand don de la parole toujours consacré à la justice & au triomphe de la verité. Ciceron quoi qu'issu d'une Maison illustre doit son plus grand nom au Bareau, & Annibal ne fut pas plus estimé à Carthage que Demosthene chez les Grecs.

Mais pourquoi faire le tort à la valeur de ne compter entre deux Orateurs qu'un Capitaine ? pourquoi faire le tort aux Romains, d'aller chercher Annibal pour comparer l'éloquence & la valeur ? & pourquoi m'embarquer dans des comparaisons si délicates ? Corneille, qui dans son beau, surprend, saisit, ravit, enleve; le grand Corneille, à qui tout est permis, n'ose pourtant essayer le parallelle de Cesar & de Pompée; & parce que dans Corneille cette timidité est divine, il croit devoir la prêter aux Dieux indécis eux-mêmes sur le merite de ces deux Rivaux, du sort desquels dépendoit le sort du monde.

Le Destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.

Ne pourroit-on pas, à l'exemple de Corneille, supposer que ces mêmes

Dieux si long-tems indécis entre Cesar & Pompée, furent toujours & sont encore partagés sur le merite de la valeur & de l'éloquence ? En effet, quelle attention n'ont-ils pas à former dans le même tems les grands Orateurs & les Heros ? Demosthene vient avec Alexandre : Ciceron vient avec Cesar : les Godeaux, les Flechiers, les Bourdaloues, les Bossuets, les Fenelons, & vingt autres sont venus avec Louis XIV. Mais que l'éloquence ne tire pas avantage de cette multitude, elle avoit besoin du grand nombre pour atteindre jusqu'à la gloire du Heros ?

Outre cette indécision des Dieux dont Corneille enrichit son poëme, je trouve encore les mêmes traits de difference entre l'éloquence de Demosthene & celle de Ciceron, qu'entre la valeur d'Alexandre & celle de César ; comme si le Ciel pour tenir en tout point la balance égale avoit pris soin d'opposer une éloquence foudroyante à une valeur téméraire, & de n'opposer par le même esprit de justice qu'une éloquence forte, mais gracieuse, à une valeur qui osoit tout, mais qui n'étoit que hardie.

Ce paralelle sur le prix de la valeur & de l'éloquence peut être justifié par un beau mot qui a été dit pour honorer la mémoire de feu M. de Nîmes, à l'occa-

ſion de l'Oraiſon funebre de M. de Turenne : *Les grands noms de Turenne & de Flechier s'éterniſeront l'un & l'autre dans un diſcours, où la poſterité la plus éloignée verra la gloire du Conquerant confondue avec celle de l'Orateur.*

Vous contenterez-vous d'exemples qui ne conviennent qu'au Barreau ? Le Montholon Avocat ne fut pas moins reſpecté, ne parut pas moins grand que le Montholon Garde des Sceaux. Patru n'eſt pas mort riche, mais il a vêcu content, ſans deſirs, honoré, & ſon nom vivra toujours.

L'épée, les négociations & le Bareau ſont les ſeuls moyens de fortune, auſquels je crois qu'on doit ſe réduire, parce qu'ils ſont plus compatibles avec la nobleſſe des ſentimens dont on ne doit jamais s'écarter, & parce que nous ſommes moins en danger de nous ſoüiller l'ame & l'imagination du deſir infâme d'accumuler de l'argent : D'ailleurs, quels autres moyens aurions-nous ? l'Egliſe : mais on eſt indigne de vivre, ſi l'on ne prend le parti de l'Egliſe que dans l'eſpoir d'y faire fortune, ou d'y trouver le néceſſaire. A la bonne heure, ſi une grande pieté ſoutenuë d'un grand merite y procure des dignités utiles : mais les merite-t'on ces dignités, ſi elles ſont le fruit

de la ſollicitation & de la prévoyance? L'orgueil ou l'avarice doivent-ils être les motifs qui conduiſent à l'Autel ? Confondra-t'on le Sanctuaire & le Bureau ? Aura-t'on indifféremment pour l'un & pour l'autre mêmes vûës, mêmes deſirs : & portera-t'on dans le miniſtere le plus auguſte & le plus ſaint des idées de corruption & de baſſeſſe qu'on a peine à ſouffrir dans les conditions les plus mépriſables ?

Les Anglois ont dans leur politique un trait de ſageſſe qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer. Comme on y peut dans les familles les plus diſtinguées retourner des plus grands emplois au commerce, on monte ſans orgüeil du commerce aux premiers emplois. Je ne ſçai pas pourquoi le commerce eſt moins en honneur parmi nous ? Trouve-t'on moins de probité, moins de ſincerité, moins de franchiſe, & moins d'eſprit chez un bon Marchand que chez la plûpart des gens de qualité ? La fortune qu'on doit au commerce n'eſt-elle pas reconnuë pour juſte, pour innocente, pour la moins équivoque ? Celui qui la fait, ne doit-il pas raſſembler en lui une droiture infinie, une grande intelligence, beaucoup d'habileté & de bonheur ? Quelle eſt donc la raiſon qui interdit à un homme de qualité une ref-

ſource d'un ſi grand prix, & pourquoi rougit-on d'être fils d'un Marchand ? N'eſt-ce point-là un des plus grands torts de notre Nation ?

Je crois que le commerce & la guerre concourent également à la gloire d'un Etat, & qu'il eſt auſſi convenable aux interêts d'un grand Roi d'enrichir ſes ſujets que de reculer ſes frontieres. La France n'eſt pas d'une fort grande étenduë, cependant le Roi eſt peut-être le plus puiſſant de tous les Potentats. L'Europe en eſt plus convaincuë que jamais : Un long repos n'amollit point nos guerriers, & le commerce entretient toujours l'abondance. M. Colbert a mieux connu que perſonne toutes les reſſources d'un commerce floriſſant. Quoi de plus beau que de pouvoir nous paſſer de l'Etranger par l'établiſſement de nos Manufactures, & de voir partir de nos Provinces maritimes mille & mille vaiſſeaux qui vont commercer juſqu'au bout de l'univers. L'art militaire toujours en vigueur, la culture des autres arts & du meilleur terrain du monde, la ſage police au dedans, & au dehors l'étenduë du commerce : voilà, ce me ſemble, les parties principales d'un grand gouvernement, & nous en joüiſſons.

Peut-on regarder comme un petit ſu-

jet dans un Royaume celui qui par une probité infinie se fait estimer de toutes les Nations ? J'ai connu un homme qui né peut-être avec cinquante mille francs de patrimoine, a laissé plusieurs millions à ses enfans. Ses enfans ont fait passer dans l'épée & dans la robe les profits d'un commerce utile & respecté : des filles d'une conduite admirable mariées avec distinction : des fils alliés à de grandes Maisons, & montés par la valeur à des postes superbes : peut-on souhaiter rien de mieux ? Combien de riches Négocians ont fourni à des Souverains de très-grands secours dans des situations embarrassantes ? Sommes considérables, cavalerie remontée, vaisseaux de transport, tout sert à raffermir un Trône ébranlé, ou à réprimer l'orgüeil d'un ennemi téméraire.

Si vous avez l'esprit & l'humeur assez souples pour pouvoir vous former à un genre de vie un peu plus assujettissant, vous pouvez vous approcher des Princes. Mais si vous vous attachez à la personne d'un Prince, que ce soit à celui en qui vous connoîtrez le plus de vertu. Ce parti demande plus de qualités qu'on ne pense. Il fait honneur, il fournit des ressources, & peut conduire plus loin qu'on ne s'en étoit flatté. Mais enfin consultez-

vous

vous bien, ne vous trompez pas en vous consultant, & souvenez-vous toujours que si tous les biens de la vie ont une apparence qui attire, ils ont quelque défaut réel qui rebute. On ne sçauroit éviter ce mêlange dans tous les genres de bonheur qu'on ne doit pas à la paix intérieure & à la modération des desirs. On demandoit à un homme de la Cour comment il s'y étoit tant avancé : il répondit : *injurias ferendo, & gratias agendo.*

Le malheur de votre naissance & la fatalité de votre étoile vous ont réduit précisément à rien, & vous êtes d'un tempéramment si foible, que vous ne sçauriez porter le mousquet ? Je vous entends ; vous voudriez bien vous jetter dans les affaires : mais avez-vous bien compté ? Ne vous reste-t'il point quelque petit coin de terre où vous puissiez vous-même conduire le soc de votre charuë ? N'avez-vous pas le plus petit talent ? N'avez-vous point un ami ? Ne connoissez-vous point sur la terre un seul homme qui soit bienfaisant ? Cherchez bien, vous trouverez quelque ressource ; & la moindre des ressources vaut mille & mille fois mieux que des tonnes d'or qu'on amasse en grapillant. On peut dire de la fortune comme de l'amour, qu'on

ne passe jamais de l'imagination à la réalité sans y perdre.

Le Cordonnier siffle sa linotte, le Manœuvre chante en servant les Maçons, vous ne verrez point l'homme d'Affaires chanter en amassant.

Quelque voye qui se presente à vous de faire fortune, quelques moyens que vous choisissiez, à quelque point que vous soyez parvenu, souvenez-vous toujours de l'état où vous étiez en commençant, & tenez-vous prêt à toute heure d'y retourner sans chagrin. Cette disposition ne sera pas difficile à acquerir, si vous sçavez vous garantir de trop d'attachement aux richesses; & si vous faites tout le cas que vous devez des dons de l'ame, vous ne tomberez point dans l'esclavage de l'avidité. Pour vous en garantir plus sûrement, ajoûtez à tout ce que je dis de l'avarice ce beau trait de M. Rousseau.

Oui c'est toi monstre insatiable,
Superbe tiran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour appaiser sa soif ardente,
La terre en tréſor abondante
Feroit germer l'or sous ses pas;
Il brûle d'un feu sans remede,
Moins riche de ce qu'il possede
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

On peut dire de l'avarice comme de l'ambition, qu'elle s'augmente à mesure qu'elle se remplit : aussi les souhaits des avares comme ceux des ambitieux ne peuvent être comblés que par la terre de leurs tombeaux. Ces réflexions firent dire à Auguste, que l'une des plus importantes regles de la prudence étoit de se prescrire des bornes.

L'homme est un être composé, moitié Ange & moitié animal. L'ame & le corps ont chacun leurs besoins, & le Créateur a soin de sa créature à tous égards. Ici je fais une hypothese ; si les dons de l'ame & de l'esprit étoient des biens successifs, comme les terres, les maisons & les meubles ; si ces deux sortes de biens de nature toute differente, mais non incompatibles, étoient ainsi confonduës & rapportées à la masse ; & si votre cadet à qui il appartiendroit de faire les partages mettoit d'un côté un jugement sain, une grande droiture, une noble simplicité, de la franchise, de la sincerité, de l'affabilité, la modération des desirs & une ame bienfaisante, & qu'à tant d'abondance pour ce qui regarde l'Ange, il n'ajoûtât que ce qui seroit nécessaire à la vie animale : Si de l'autre côté il mettoit tout le superflu qu'on peut imaginer pour flater les sens, & que d'ailleurs il ne laissât

de lumiere, de goût & de raiſon que ce qu'il en faut préciſément pour n'être pas réduit à la nature des bêtes ; quelle part choiſiriez-vous ? O ! aveuglement des hommes ; tous pourroient être aînés, & choiſir le meilleur, & preſque tous vendroient leur droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles. Je relis toujours avec un plaiſir nouveau ce ſouhait de M. de la Motte :

Heureux, cent fois heureux, ſi de votre bonté
J'obtiens les biens que je deſire ;
Un cœur pur, un ſens droit, une ferme ſanté,
Du vin, des amis, & ma lire.

Si le trop d'attache aux richeſſes détermine quelques-uns à prendre d'indignes moyens de faire fortune, il en eſt d'autres qui par leur diſſipation s'impoſent une eſpece de neceſſité de recourir à ces mêmes moyens ; en ce cas, la neceſſité n'eſt plus une excuſe, puiſqu'on ſe l'eſt volontairement préparée. Gardez-vous donc de l'avarice, mais ne vous gardez pas moins de la prodigalité.

Il eſt vrai que la diſſipation n'eſt pas auſſi univerſellement mépriſée que l'avarice, parce qu'elle eſt au moins de quelque utilité aux excrocs, aux flateurs & aux paraſites. L'avare eſt un riche hon-

teux, qui ne s'occupe qu'à faire sentinelle nuit & jour auprès de sa cassette. Il se cache, & cache son argent, comme le pauvre honteux cache sa misere; il vit seul; c'est un homme détaché de la societé civile, c'est un criminel isolé: au contraire, le Prodigue fait parade de son déreglement, il est entouré de faux amis & de fourbes qui feignent de l'adorer en le mépriſant; il reçoit l'encens d'une foule de libertins, d'adulateurs, & de mandians galonnés; & le sot qu'il est, ne s'apperçoit pas qu'il troque son bien contre des loüanges meurtrieres, parce qu'il se nourrit dans sa débauche du suffrage empoisonné de ces miserables prôneurs qui se nourrissent eux-mêmes de son patrimoine.

Mais si la dissipation a le petit avantage sur l'avarice, d'oser plus effrontément se montrer; avantage pourtant qui n'est qu'apparent, & qui ne dure qu'un quart d'heure: aussi est-il vrai que l'avare se fait des plaisirs de la privation même qu'il s'impose; au lieu que le dissipateur par sa folle joüissance se prépare des remords éternels. La prodigalité conduit nécessairement à une mandicité imprévûë celui qui s'y laisse emporter, il est bien-tôt obligé d'avaler la honte d'être à charge aux autres. Mais toute ressource lui man-

que, ceux qu'il a défrayez ne le connoiſſent plus. Des amis plus nobles qui l'auroient ſecouru s'il n'avoit été que malheureux, l'abandonnent. Il ne ſçauroit ſe ſouffrir lui-même ; le ſouvenir de ſa premiere ſituation le déchire à tous momens ; chaque beſoin de la vie lui fait ſentir avec plus de vivacité l'amertume de ſa ſituation preſente ; & ſes beſoins qui ſe renouvellent tous les jours ſont autant de reproches muets, mais bien convaincans, de l'horreur de ſa conduite ; mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il ſent tout ſon malheur, parce que ſa retraite eſt forcée, parce qu'il ſouffre d'autant plus d'être dénué de tout, qu'il a trop inconſidérément joüi. Le diſſipateur n'uſe pas de ſon bien, il en abuſe : & ce qui fait ſentir toute l'énormité de ſon déreglement, c'eſt qu'après s'être rendu indigne de l'eſtime des honnêtes gens, il n'excite pas même la compaſſion de l'homme le plus génereux. Si la charité parle encore en ſa faveur, du moins elle ne diminuë pas le mépris qu'il inſpire.

Qu'on ne s'y trompe pas, le prodigue n'eſt point un homme bienfaiſant. Un jeune fou qui diſſipe ſon bien ne connoît point les bonnes actions. On en voit qui ſont des dépenſes prodigieuſes en ſotti-

ſes de toute eſpece, qui laiſſeroient périr un malheureux pour un écu. Au contraire, l'homme qui aime vraiement les bonnes actions conſerve ſon bien pour être toujours en état d'en faire, pour ne ſe point manquer à lui-même, pour n'être point à charge aux autres. Non! la diſſipation n'eſt rien moins que l'effet de la liberalité, c'eſt un deſordre de l'eſprit qui nous ôte le jugement & le goût, & qui nous porte ſans diſcernement & ſans choix à mille dépenſes extravagantes; c'eſt un dérangement de conduite qui ſaiſit indiſtinctement tous les moïens de nous rendre miſerables. La prodigalité deshonore l'eſprit, comme l'avarice deshonore le cœur. Celle-ci nous fait ignorer juſqu'au nom de toutes les vertus; celle-là nous en interdit l'uſage. Par l'une nous nous refuſons le néceſſaire; par l'autre nous parvenons à l'impoſſibilité de nous donner nos beſoins; toutes deux également ennemies de la vraie vertu.

Tel eſt le progrès de la corruption ſur le cœur de l'homme, que ce qui n'eſt que défaut ne tarde guéres à dégénerer en vice: cependant nous ne nous tenons point en garde contre ce funeſte progrès; notre défaut dominant nous flatte, comment nous en défier? Nous ne craignons

rien tant que de nous bien connoître. Le prodigue ne se croit que liberal, l'avare ne se croit que ménager. C'est ainsi que l'amour propre toujours adroit réunit dans le même point d'aveuglement deux caracteres diamétralement opposés. Défiez-vous de toute épargne qu'on peut blâmer ; défiez-vous de toute liberalité qui est hors de place ; tirez de l'avare & du prodigue de quoi former votre caractere. Soyez vraiement, soyez toujours & tout ensemble ce que tous deux se flattent d'être, & ce qu'ils ne sont pas ; ne soyez jamais ce qu'ils sont.

Si l'on supposoit de l'impossibilité à réunir les deux qualités de ménager & de liberal, mais en même tems si l'on vous donnoit la liberté d'opter entre l'une & l'autre, je vous conseillerois de faire pancher la balance du côté de la liberalité. Je sçai que l'excessive liberalité se ruine comme le feu en consumant la matiere qui la doit entretenir ; mais enfin défaut pour défaut, je souffrirois moins de vous voir trop peu que trop d'œconomie, persuadé que sur le chapitre de la dépense l'étourdi jusqu'à un certain point peut retourner à la raison par des réflexions que la necessité impose, & qu'au contraire l'avare s'enfonce toujours de plus en plus dans le bourbier. Mais pour-

quoi imaginer des incompatibilités chimériques entre les dons de l'ame & ceux de l'esprit? Le bon ordre est le don de l'esprit, le don d'être bienfaisant est le don de l'ame. Réunissez-les ces dons. Si la prodigalité & l'avarice sont des contraires qui s'excluent & qui se détruisent, il n'en est pas de même des vertus; pas une, s'il m'est permis de parler d'une vertu comme d'une proposition, n'est la contradictoire de l'autre: est-ce que la valeur exclut le pardon d'une offense? est-ce que l'homme sage ne sçauroit être ensemble homme d'ordre & bienfaisant.

Entre l'avarice & la dissipation, qui de toutes les extrémités sont les plus vicieuses, il est un milieu judicieux qu'on peut attraper: mais prenez garde que de ce milieu jusqu'aux extrémités il se trouve deux grands intervales; l'intervale de la liberalité à la dissipation est rempli de projets vains & vagues, de folles esperances, de confiances mal fondées, d'entrepriſes extravagantes, de confusion & de désordre dans ses affaires, d'affectations ridicules à faire plus qu'on ne peut, de générosités mal placées, de marchés inconsiderés, de partis pris sans délibération, de l'assemblage de tous les mauvais goûts, de fureur pour les nouvautés, de fantaisies trop tôt satisfaites;

en un mot de dépenſes hazardées dont la fortune ſouffre, & dont l'ame ne profite pas.

L'intervale de l'œconomie bien entendue à l'avarice eſt rempli de ſoucis, d'inquiétudes, de défiances & de frayeurs inutiles qui ferment l'entrée à toute autre réfléxion; de lamentations ennuyeuſes ſur le malheur des tems, & ſur les non-valeurs; de petites attentions & de vûës baſſes; de régularité ſervile à ſe rendre compte de preſque rien; de détails deshonorans; de fauſſe prudence qui fait faire moins qu'on ne doit; d'une mauvaiſe politique qui ſçait promettre toujours & ne donner jamais; de timides indéciſions ſur des bagatelles; d'éloignement pour tout ce qui peut faire plaiſir aux autres; d'attachement exceſſif à tous ſes droits, & de ſéverité outrée à les pourſuivre; de dureté envers tout le genre humain; d'épargnes honteuſes & de petiteſſes qui font pitié, qui ne groſſiſſent guéres la fortune, & dont l'honneur un peu délicat ſouffre beaucoup.

Evitez comme la peſte ces deux extrémités qui font horreur; mais ce n'eſt pas aſſez, évitez encore les deux intervales; la ſottiſe eſt à droite, la honte eſt à gauche; ne tombez pas, ayez toujours le contrepoids en main, ne perdez pas vo-

tre milieu de vûë. Quel eſt donc ce milieu ? Eſt-ce un point, eſt-ce un trait de ligne ? Je ne ſçaurois le définir ; c'eſt ce je-ne-ſçai-quoi dont ſont faits les excellens caractéres, & les je-ne-ſçai-quoi ne s'expliquent point. C'eſt un compoſé de bon eſprit & de bon cœur : ſi c'eſt une ligne, c'eſt la ligne de la vertu : ſi c'eſt un point, c'eſt le point de perfection.

Le bon uſage du crédit & des richeſſes ne ſeroit-il point le milieu dont je parle ? En effet, les richeſſes & le crédit ſont les moyens les plus infaillibles, & de la volupté que je déteſte, & de la volupté dont je fais l'éloge. Corrompez-vous l'innocence, vendez-vous la juſtice, trafiquez-vous indifferemment la tirannie & les graces ? Le pouvoir & le bien ſont de grands maux. Conſolez-vous l'affligé, ſecourez-vous le malheureux, aimez-vous à prôner ou à placer le mérite, obligez-vous pour le ſeul plaiſir d'obliger, êtes-vous toujours en garde contre les préjugez, contre les préventions, contre la ſollicitation ? alors la fortune & l'autorité ſont de grands biens : le ſeul uſage en fait donc le prix ; donc la perfection conſiſte principalement dans le bon uſage.

Il eſt ſi naturel à l'homme de ſe livrer à tout ce qui le flate, qu'une proſperité

toujours égale, l'abondance, les honneurs & le crédit lui paroiſſent le ſouverain bien ; & voilà l'erreur. Ce ſont des biens, il eſt vrai, mais des biens que ſouvent l'uſage rend plus nuiſibles à l'homme que ce qu'il appelle des maux. On abuſe de ces biens ; l'ame s'engourdit & devient peſante ; tout ſert d'occaſion au vice : l'oiſiveté en imagine les moyens, la dureté, l'orgueil ou la moleſſe cherchent à les ſatisfaire, & le préſent tient lieu de tous les tems. A tant d'ennemis, à tant de dangers, nous ne ſçaurions oppoſer que notre vertu. Mais que peut cette vertu, déja trop impuiſſante ſur nous quand tous nos ſens flatez ſe liguent contre elle, quand il faut lutter ſans ceſſe contre les charmes ſéduiſans d'une conſtante proſperité ? plier l'humeur, dompter la volonté, amortir le feu du temperamment, moderer ſes deſirs, Vertu, ce ſont-là vos miracles ordinaires ; mais rendre juſte & bienfaiſant un riche accredité, c'eſt votre chef-d'œuvre.

On parvient à tout par les richeſſes & par la liberalité ; mais le bon ménage eſt la ſource la plus pure des richeſſes. Ce n'eſt pas la poſſeſſion, mais le ſentiment des biens qu'on poſſede qui fait notre bonheur ; il eſt encore vrai que poſſeder

beaucoup de biens ne procure pas le repos qu'on trouve à n'en point desirer : donc la moderation des desirs est le plus grand de tous les biens ; il est aussi le plus durable. Enfin si nous sommes riches, soyons liberaux & bien-faisans ; que sert l'abondance sans la liberalité, qu'à faire changer le bien de nature, & à resserrer ce qu'on doit répandre ?

A Dieu ne plaise que j'empoisonne les dons du Prince & les presens de la fortune ; ce sont des biens réels pour celui qui les a méritez. Mais s'ils ne fournissent point de nouvelle matiere aux bonnes actions, s'ils sont inutiles à la vertu, s'ils n'aident pas à la cultiver & à la mettre en œuvre, s'ils la laissent sterile, & qui pis est, s'ils la corrompent ; ils deshonnorent tout à la fois le gratifié & le bienfaicteur ; ils perdent tout leur merite, ils dégenerent & ne me paroissent plus ce que je les croyois : je crains le fleuve qui se déborde, je mépriſe la riviere qu'on voit sourdre & s'abîmer au même endroit. Je préfere le fumier qui engraisse la terre, à de prétendus avantages qui soüillent la vertu.

Les heureux du siecle sont placez entre l'abus & le bon usage, comme les miserables entre la patience & le desespoir : je ne sçai pas s'il est aussi facile de

jouir ſans abus, que de ſouffrir ſans murmure : je n'ai pas fait uſage de la premiere vertu ; je crois cependant que celui qui ſçait ſouffrir, ſçauroit joüir ; & que celui qui ſçait bien joüir, pourroit ſouffrir. L'élevation des ſentimens, & la ſuperiorité de l'ame ptocurent ces deux dons dans un même degré. Cela ſuppoſé, la patience dans les peines, & le bon uſage des richeſſes, ſeront moins deux vertus differentes, que les fruits d'une même vertu differemmnt exercée ; la fortune eſt un jeu du hazard ; les évenemens les plus oppoſez ſont à peu près de même valeur & de même mérite, quand nous ne nous laiſſons mouvoir que par la vertu.

L'homme d'affaires mange des pois verds à cent francs le litron, tandis que le batteur en grange mange du pain d'orge ; tous deux vivent, & celui-ci digere mieux, dort mieux que celui-là. De même la bonne & la mauvaiſe fortune fourniſſent divers alimens à la vertu.

L'homme vertueux garde dans les diſgraces ſa fermeté, ſon égalité, ſa douceur, il attend ſans impatience la révolution ; ſi elle n'arrive pas, tout le monde y perd, & ſa vertu n'y perd rien ; ſi elle arrive, ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, ſes domeſtiques, les pauvres, tout

le monde y gagne : que d'avantage pour la vertu ! Etes-vous riche ? donnez, répandez même, s'il le faut. Etes-vous le triſte jouet des diſgraces ? oppoſez-leur le *bene præparatum pectus*. Surtout ne faites pas ſentir aux autres l'amertume de vos peines par l'inégalité de vos humeurs. *Rebus in arduis æquam memento ſervare mentem.*

Si l'homme puiſſant & riche ſavoure le plaiſir de faire des heureux, s'il ſaiſit avec une avidité voluptueuſe les occaſions de faire du bien, s'il les cherche, s'il les imagine, ſi la plus petite injuſtice & la dureté lui font horreur ; mon Dieu, que ſes jours ſont beaux, que ſes nuits ſont douces ! Sa deſtinée devient la deſtinée publique : il eſt enſemble le maître, le pere & l'ami de tous. On ne l'aime pas, on l'adore : c'eſt un Antonin. Mais il vaut mille & mille fois mieux n'être jamais riche, que d'être un ſeul jour mauvais riche : cependant combien en eſt-il ! Que dois-je donc penſer des richeſſes & du crédit ? S'ils ſont ſi dangereux, puis-je les ſouhaiter avec tant d'empreſſement ? Si tant de gens en abuſent, puis-je ne les pas craindre ?

Les Romains avant leur corruption ſçavoient jouir modérément : le plaiſir de ſe croire les maîtres du monde leur

tenoit lieu de ragoûts, d'équipage & de drap d'or ; ils n'avoient rien de toutes nos folies, & nous avons quelque chose de la leur ; mais si les Romains haïssoient le luxe, s'ils aimoient la frugalité, ils ne sçavoient pas souffrir : la vanité suppléoit à leur foiblesse, & ils mettoient de l'héroïsme à se donner la mort. De cette époque jusqu'à nous on a mieux connu la vraie vertu. Le vertueux utile en tout état à la République, donne des exemples de bonté dans l'abondance, de patience dans l'adversité. Mais le nombre des élûs de la fortune est bien petit ! il est donc de la prudence de se former plûtôt à la vertu en bute aux disgraces, qu'à la vertu brillante par de beaux accidens.

Il pourroit arriver que le don d'user bien de la prosperité seroit toujours pour vous un don inutile : & qu'importe ? si vous sçavez soutenir les disgraces, la vie vous fournira assez d'occasions de pratiquer la vertu.

Quand on a bien refléchi sur l'iniquité des hommes & sur l'inconstance de la fortune, on convient que la fermeté dans les disgraces est une partie de la perfection plus necessaire que le bon usage des richesses & du crédit : mais je suis persuadé que la plûpart des hommes ne sont moins heureux que parce qu'ils ne

connoiſſent pas le vrai bonheur, & plus malheureux que parce qu'ils ſont trop ingénieux à groſſir leurs peines. Si le ſoin d'éviter l'avarice & la diſſipation, ſi la modération des deſirs, ſi un dégoût judicieux des choſes éblouiſſantes, ſi la médiocrité de la fortune ; en un mot ſi la juſteſſe de l'eſprit & la bonté du cœur étoient les principes de notre félicité, nous nous croirions plus heureux, & nous le ſerions en effet.

Du bien? J'en aurois moins que j'en aurois aſſez;
A qui vit ſans deſirs en faut-il davantage?
(*l'Abbé Regnier.*)

De même, ſi nous avions appris à ne compter ſur rien, ſi nous ſçavions nous attendre à tout évenement & nous y accommoder, ſi nous nous préparions par avance aux revers de la fortune & aux amertumes de la vie, ſi nous avions la précaution de nous roidir contre les diſgraces les plus rudes avant qu'elles nous arrivent ; nous ne ſerions pas abbatus au moindre évenement ; nous ne nous croirions pas ſi malheureux, & des-là nous le ſerions moins.

Le bonheur ou le malheur ſont le partage de la vie de l'homme. Dans le bonheur joüiſſez plus ſouvent, plus longtems, plus innocemment ; dans le malheur, ſouffrez plus tarement, moins

amerement, & moins de tems: en un mot, ſoyez plus heureux dans la proſperité, moins malheureux dans la diſgrace.

Pour être plus heureux, joüiſſez à tous momens des miracles de la nature, ſentez le prix des biens qui vous ſont les plus propres, ne vous repaiſſez point de chimeres, ne laiſſez point empoiſonner le bonheur de vos jours par des deſirs vains & vagues, renfermez-vous dans votre état, reſſerrez-vous dans la joüiſſance de ce qui vous appartient; contentez-vous du neceſſaire, mais du neceſſaire peſé au poids de la ſageſſe & de la moderation. Si la fortune vous fait part de ſon caſuel, profitez-en; mais ne le prenez pas pour un fond inalienable; & ſi après un ſourire d'un quart d'heure, ſi même après des faveurs plus conſtantes la folle vient à vous tourner le dos, ſachez vous retrouver où vous êtiez. Voilà tout le fin de ma morale, & tout le ſortilege de ma volupté.

Je crois vous avoir déja découvert la moitié de la pierre philoſophale, en vous rendant plus heureux par la jouiſſance mieux entendue de ce qui vous appartient. Achevons d'en déterrer le reſte en vous rendant moins malheureux dans vos malheurs. Ce ſecret que j'appelle le grand œuvre, dépend de l'efficacité de

trois reflexions : Ne nous faiſons point de peines d'imagination : Prévoyons les vrayes diſgraces avant qu'elles nous arrivent : quand elles arrivent ſentons-en l'utilité.

Rien de plus conſtant qu'il eſt des diſgraces chimeriques comme des maladies imaginaires. On voit des gens toujours chagrins qui n'ont pas le plus petit ſujet de l'être ; les uns s'affligent pour une bagatelle, & ſont toujours tout prêts à s'affliger de tout, ce ſont les faux délicats : les autres qu'on ſeroit en droit de féliciter paroiſſent à leurs manieres & à leur ton de voix toujours vraiment affligez, ce ſont les grondeurs, les hommes bruſques, les humeurs atrabilaires ; & il en eſt qu'on voit paſſer dans un inſtant d'une joye outrée à une ſombre triſteſſe ſans avoir eu lieu de rire ni de pleurer ; on leur voit des bizareries, des mouvemens convulſifs de joye impétueuſe ou de violent chagrin qui ne ſont fondez ſur rien, & qui montrent à la fois la petiteſſe de l'eſprit & de l'ame ; ce ſont les humeurs inégales dont je vous ai parlé. Examinez bien la prétenduë cauſe de votre chagrin, & vous verrez qu'elle ne reſide pas dans l'évenement qui vous attriſte, mais dans votre fauſſe délicateſſe, mais dans la dureté,

& peut-être dans la ferocité de votre caractere, mais dans l'inégalité de votre humeur. Une femme n'a jamais rien vû de si laid que sa rivale, fut-elle belle comme un Ange, & nous ne connoissons rien de si beau qu'un beau songe; donc l'illusion & la prévention sont presque toujours nos peines & nos plaisirs. C'est ce qui a fait dire à Madame Deshoulieres en stile marotique,

Opinion chez les hommes fait tout.

Il est une espece de frenetiques qui auroient toutes les raisons du monde de se croire heureux : santé, fortune, honneurs, ils regorgent de tous les biens : rien enfin de tout ce qui les compose ne dérange leur félicité. Cependant vous croiriez que tout leur manque : ce ne sont que murmures, que reflexions inquiettes, que fraïeurs extravagantes. Ils ne sçavent point être heureux dans le bonheur; une prudence meurtriere empoisonne toute leur vie, & la crainte de malheurs, qui vrai-semblablement ne leur arriveront jamais, est pour eux un malheur effectif. Cette bisarrerie a donné lieu à un bon mot du Chevalier de Cailli.

Par la grace du Ciel ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines;

Mais, qu'ils vous ont couté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus !

Cette fauſſe prudence a été blâmée dans tous les tems par gens de bon eſprit. Si le ſtile eſt different, la vérité eſt toujours la même. Il y a cent cinquante ans que Montagne diſoit à ſes contemporains. *Nous ne ſommes jamais chez nous, nous ſommes toujours au de-là. La crainte, le deſir, l'eſperance nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment & la conſideration de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera, voire quand nous ne ſerons plus. Calamitoſus eſt animus futuri anxius.* Et c'eſt encore une penſée d'Horace *Carpe diem &c.*

Dès que notre raiſon commence à poindre, apprenons à réfléchir, à connoître les hommes, & à prévenir les évenemens. Soyez aſſez ſages pour juger ſainement de tout ce qui nous arrive; aimons-nous aſſez pour ne nous point chagriner à propos de rien; ſoyons ſi ſociables & ſi doux, que notre commerce ne paroiſſe pas aux autres une peine effective; ſoyons meſurez dans nos mouvemens, & gardons-nous d'être d'un moment à l'autre ſi differens de nous-mêmes, que nos amis ſoient toujours dans l'embarras de décider en nous abordant, s'ils doivent ſe réjoüir avec

nous, ou s'ils doivent nous plaindre.

Il est vrai que les hommes les plus égaux, les plus sages, même les plus gais ont quelquefois & sans sçavoir pourquoi des sentimens de chagrin involontaire. L'esprit est comme enveloppé de nuages, l'ame est dans l'inquiétude & dans l'agitation; mais cette espece de maladie, ce dérangement de l'interieur n'est qu'une fiévre éphemére : Si vous êtes jamais dans la crise, courez vîte à quelque amusement qui vous flatte; au lieu de vous plonger dans le sombre, cherchez à vous distraire : ces sortes d'orages ne durent pas long-tems; un peu de plaisir & beaucoup de raison ramenent bientôt la bonace.

Je viens aux disgraces réelles, & je soûtiens que les chagrins les plus amers étant prévûs perdent bien de leur amertume. Il est vrai que toute la prudence humaine ne sçauroit nous garantir de certains malheurs. Alors faisons comme Horace, esperons que l'orage dont nous sommes surpris passera vîte : & pendant qu'il dure, enveloppons-nous de notre vertu.

Quelque triste que puisse être votre situation, ne fatiguez jamais le public du détail de vos peines. Il y a du discernement à connoître ses fautes, de la fran-

chiſe à les avoüer, de la juſtice à les réparer, & il n'y a que de la puerilité à ſe plaindre de ſes malheurs. Vouloit s'en diſculper c'eſt orgueïl : en murmurer, c'eſt inſulter à la Providence.

Si vous penſez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de conſequence, qui a fait ſi long-tems votre eſpoir le plus doux ; ſi vous penſez combien vous y aurez de chagrins de toute eſpece à dévorer ; ſi vous prévoyez tous les déſagrémens qui pourront ſuivre ce mariage que vous ſouhaitez avec trop de vivacité : ſi au lieu de vous faire un plan de dépenſe fixe, mais ridicule, vous avez ſçu prévoir que cette terre pourroit diminuer d'un quart, que cette charge ſeroit taxée, que vos revenus pourroient ſouffrir la réduction d'un cinquiéme : n'eſt-il pas vrai que toutes ces reflexions produiront en vous des effets merveilleux : de la juſteſſe dans vos vûës, de la modération dans vos deſirs & dans votre dépenſe, & de la fermeté dans les diſgraces. Il n'eſt permis qu'à un fou de ſe flatter de ne ſouffrir jamais : Socrate dit qu'un homme d'une longue vie ſans infortune eſt une fable. Enfin, vous aimez la vie innocente mais commode ; vous êtes chrétien, vous êtes raiſonnable. Je vais vous démontrer que les diſ-

graces ſont utiles à la Religion, à la raiſon, à la fine volupté.

Je vous ai ſuppoſé tantôt au milieu de ces traits affreux, où l'iniquité des hommes & l'inflexibilité de la fortune paroiſſoient liguées contre vous; je ne ſçaurois imaginer de ſituation plus triſte : auſſi, rien ne ſeroit plus propre à terraſſer la Philoſophie, ſi la Religion ne la ſoutenoit. Retracez-vous & réüniſſez toutes les eſpeces de malheur dont je vous ai menacé; ajoûtez-y, ſi vous le voulez, le déchaînement d'un monde entier contre vous, n'avez-vous pas une reſſource infaillible dans le témoignage de votre innocence & de votre honneur ? Vous vous êtes accoutumé à réfléchir, vous vous êtes armé par précaution de réſignation & de patience; que pourront donc l'injuſtice & le malheur conjurez contre le Philoſophe Chrétien ?

J'aime à croire avec vous que vous n'aurez point à ſoutenir d'affreux malheurs; peut-être même les ſoutiendriez-vous par vanité, ſi ce n'étoit par la force de votre eſprit & par votre réſignation : mais vous ne ſçauriez réſiſter à la bizarerie, à la mauvaiſe humeur, aux manieres fantaſques ou petites de ceux avec qui vous êtes forcé de vivre. Ne voyez-vous pas que vous donnez dans la chimere ?

Si

Si vraiement vous avez de la vertu, opposez le désintéressement à l'avarice, l'égalité d'humeur à la bizarerie, la douceur à la brutalité, de grands sentimens aux petites manieres, & la patience aux mauvais traitemens; vous en souffrirez moins: & si vous avez le fond de vertu que je vous souhaite, vous ne souffrirez point.

L'homme toujours heureux ne prend guéres le goût des bonnes actions, & charmé du present il perd aisément l'avenir de vûë. Mais Dieu misericordieux lui suscite un malheur qui le reveille, & la disgrace fait sur lui ce que la seule raison n'auroit pas fait. Tandis que nous sommes séduits par une abondance universelle, par une réputation florissante, par une santé parfaite, par une constante prosperité, nous marchandons toujours à nous tourner au bien, & le marché ne se conclut jamais; mais de tems en tems une petite touche d'adversité nous ramene à nos devoirs, un revers nous détermine. Convenons donc qu'il est d'heureux malheurs, sans lesquels l'honnête homme content d'être homme d'honneur ne penseroit guéres à devenir homme de bien. Non, mon Dieu, s'écrie le Pere Cheminais dans son Sermon sur la Patience Chrétienne, tant que vous

ne ferez que des heureux, vous ne ferez que des ingrats.

Dans ces criſes qui ébranlent notre ame, diſons-nous : Si je ſuis affligé, Dieu a ſes raiſons. En effet, Dieu tire tous les jours nos avantages de nos pertes, & ſouvent une legere affliction produit une félicité éternelle : D'ailleurs ſi les afflictions ſont des châtimens du Ciel, doit-on s'étonner qu'elles ſoient ſans nombre, puiſque celui des coupables eſt infini ? Et ne doit-on pas ſouffrir patiemment ce que l'on a mérité avec juſtice ? Avons-nous la moindre incommodité ? nous avalons ſans peine tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, nous n'écoutons plus la répugnance naturelle ; les remedes les plus amers deviennent faciles à prendre pour le recouvrement de la ſanté. Comparons une félicité trop conſtante à un eſtomach trop chargé. A l'homme toujours plongé dans la bonne fortune, au ſenſuel toujours heureux, les diſgraces deviennent un remede neceſſaire pour préſerver ſon ame de la létargie que cauſe preſque toujours le bonheur continuel. Les diſgraces ſervent à l'ame, comme les remedes au temperamment.

Le plus malheureux des hommes ne laiſſe pas de trouver quelques beaux jours, Chaque évenement nous prouve la

viciſſitude des choſes, & il n'eſt point de maux que la religion ne puiſſe adoucir.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joye & d'ennuys.
Le ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable;
Et dans ces inégalités
Souvent la Sageſſe ſuprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamités. (*M. Rouſſeau.*)

Je vous ferois tort ſi je m'amuſois longtems à vous prouver ce que les plus imbéciles ou les plus endurcis n'oſeroient ne pas croire. Il n'eſt perſonne qui ne convienne que les diſgraces nous ſont très-utiles par rapport à la Religion: Mais ſi votre réſignation avoit encore beſoin d'être fortifiée, ſongez combien ſont grandes les bontés de Dieu pour nous de nous rendre méritoire l'acceptation de peines qu'il n'eſt pas en nous d'éviter: Ce n'eſt pas aſſez: je ſoûtiens auſſi que les diſgraces ne ſont pas moins utiles à la raiſon.

On avoit beau dire à ce jeune Homme: Devenez homme. Vous verra-t-on toujours des airs effeminés? ne vous occuperez-vous que de vos cheveux ou d'un bout de ruban qui aſſortiſſe? Quoi! une

toilette & des mouches ! cela fait horreur. Rien ne pouvoit le guérir : il ne craignoit rien tant que bonne compagnie ; un bon livre lui faisoit peur ; il ne vivoit que pour quelques folles qui lui applaudissoient ; en un mot, c'étoit un homme sans caractere, & qui rassembloit toutes les parties de la fatuité : enfin, une petite verole infecte toute la Ville, & vient saisir le blondin : les traits, le teint, rien n'est épargné : Quel ravage, quel affreux changement ! A cet homme qui n'avoit appris qu'à faire le beau, il faut un hiver tout entier pour devenir supportable : Les coquettes n'en veulent plus ; il est forcé de recourir à des femmes sages, & de reclamer le commerce des honnêtes gens. Il a perdu ses cheveux, mais il a gagné de la raison ; il est devenu laid, mais il est devenu homme. Le troc est-il mauvais ? C'est le prodige de la petite verole.

Rapprochez les contraires, ils en brilleront plus ; c'est un axiome. En effet, les fatigues donnent un plus grand mérite au repos : les orages, les écüeils, tous les risques d'un long & pénible voyage font un lieu délicieux du moindre port. Quand surpris en chemin d'un vent impétueux & d'une grêle affreuse, vous ne vous connoissez dans une nuit obscure

qu'à la lueur des éclairs, & qu'enfin vous arrivez au gîte (gîte qui à toute autre heure vous paroîtroit plûtôt une tanniere qu'une maiſon) vous vous trouvez logé fort à votre aiſe, & vous ſoupez délicieuſement avec du beuf froid. Quand vous êtes débaraſſé du Procureur, de l'Avocat, du Juge & de tout l'attiral de la chicane, la tranquilité vous devient bien chere. Quoi qu'il en coute, c'eſt un grand bien d'avoir franchi ce torrent d'iniquité. Tout ce qui afflige, a ſon contraſte qui conſole; les peines de la vie en relevent les agrémens, comme les ombres dans un tableau font ſortir les couleurs.

Ce qui nous flatte le plus c'eſt de paſſer de la privation à la jouiſſance, & de la peine au plaiſir: ce qui ne nous paroiſſoit qu'un plaiſir médiocre quand nous en jouiſſions ſans obſtacle & ſans interruption, ne devient-il pas très-piquant après la diſgrace qui nous en avoit privé, ou qui nous en avoit ôté le goût? Convenons-en à la honte de notre raiſon: quand nous ſommes toujours également heureux, nous ne croyons plus l'être. Donc la vraie volupté doit beaucoup aux diſgraces.

Une maladie douloureuſe ou qui menace nos jours eſt un accident des plus triſtes; cent & cent cauſes differentes

nous y exposent à tous momens : cependant nous n'en sommes point effrayez tandis que nous jouissons d'une santé parfaite. Telle est notre inattention sur notre état, que nous ne sentons point le prix de cette santé, & que nous ne craignons point le mal qui est si proche : nous ne sentons point le plaisir d'être exempts d'une grande peine, & nous jouissons sans goût du plus précieux de tous les biens : enfin, il vient une fiévre qui nous allarme, & bientôt la convalescence ramene le plaisir, & le rend plus piquant : voilà l'utilité de la disgrace.

Voulez-vous voir un homme que trop de sensualité rend fort incommode ; c'est ce teint fleuri qui rafine sur les mets les plus délicats, & qui trouve insipide tout ce qui n'est pas du goût le plus exquis ; les plus fins coteaux ne sont pas si voluptueux. Il est pris d'une indigestion violente, & le mal devient sérieux. Quel nouveau régime observera-t'il ? enfin le temperamment resiste, & après une abstinence d'un mois, il commence à succer un jaret de veau ; on lui permet de rougir sa tisanne, & il convient qu'il n'a jamais vécu avec tant de volupté.

Qu'un homme riche & inquiet de-

vienne goûteux, il ne souhaitera d'autre satisfaction que la liberté de faire un tour dans son jardin ; avant qu'il eût connu les douleurs, il desiroit tout, il avoit tout & ne joüissoit de rien. La goûte le résigne, le détrompe, lui apprend à joüir ; trois especes d'utilité dans la même disgrace.

Il est donc vrai que par les disgraces la Religion nous réveille, nous éclaire, nous soûmet & nous soûtient ; que la raison détrompée juge plus sainement des objets, & en sent mieux la valeur ; & que l'ingénieuse volupté perfectionne notre résignation & notre consolation, en ce qu'elle nous promet le retour de la santé ou de la bonne fortune : notre goût éguisé par la privation reprend une sensibilité nouvelle pour les plaisirs innocens. Ces principes étant bien constans, appliquons-nous le précepte d'Horace, ne nous déconcertons pas dans l'adversité.

S'il est vrai, comme je crois l'avoir démontré, que les peines & les disgraces de quelque espece qu'elles soient, ont leur utilité, je ne sçaurois pardonner aux hommes de s'en laisser abattre. Je n'exige pas qu'on soit insensible à ce qu'elles ont d'affligeant & de rebutant, ce seroit demander trop à la nature, & je

me défie un peu d'une fermeté ſtoïque. Soûtenir qu'on ne ſouffre jamais, ce n'eſt pas guérir le mal ; ce n'eſt pas adoucir la douleur, c'eſt l'envelopper du menſonge. A une peine réelle, n'oppoſez point une fauſſe vertu.

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zenon,
Et ſur les Sages du portique
Qui furent d'un ſi grand renom ;
L'inſenſibilité ſtoïque
N'eſt qu'une vertu chimerique
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la ſociété publique,
Il faut des vertus de pratique
Et non des eſtres de raiſon. *(L'Ab. Regnier.)*

Songez encore une fois que vous ne ſouffrez que pour n'avoir pas prévû le mal, ou que l'ayant prévû, vous n'avez pas pris les meſures convenables pour vous en garantir. Songez que ſi vous ne ſouffrez que par le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre ; & que ſi vous vous êtes attiré votre diſgrace, le châtiment vous étoit néceſſaire pour vous rendre plus attentif. Si vos peines partent d'une imagination mal ordonnée ou d'une fauſſe délicateſſe, vous devez promptement vous guérir, ſinon par vertu, du moins par amour propre, & dérober au public la connoiſ-

ſance de la chimere qui vous tourmentoit. Si vos peines ſont réelles, êtes-vous raiſonnable de rappeller ſans ceſſe à votre eſprit l'idée qui vous afflige ? N'y a-t-il pas plus de ſageſſe à vous ſouſtraire à la douleur qu'à vous y livrer ? pouvez-vous réſiſter à Dieu ; deviez-vous compter que les hommes ſeroient juſtes, ou que la proſperité ſeroit conſtante ? Je vous paſſe quelques jours de douleur dans vos afflictions les mieux fondées ; après ces premiers jours quittez la ſolitude, courez à vos amis, aux ſpectacles, à la muſique, & fixez-vous aux amuſemens que vous ſçavez les plus propres à étourdir votre douleur ; défaites-vous de cette amere ſenſibilité que vous croyez follement une vertu, & ſongez que la démonſtration d'une douleur trop vive & trop longue eſt hypocriſie ou foibleſſe.

On comprend bien qu'en propoſant comme un ſecours efficace l'uſage des plaiſirs, je ne prétends pas que dans les grands évenemens on en ſauve moins les droits de la bienſéance ; mais enfin je vous le répete, ſoyez meſuré dans vos peines comme dans vos plaiſirs, n'abuſez point des uns, n'aggravez pas les autres ; c'eſt le moyen de vous réjoüir mieux & de ſouffrir moins.

Vous m'arrêtez ; & vous me demandez si l'homme est assez maître de ses mouvemens pour se réjoüir plus ou moins ; cette question influë sur les points les plus importans, & ce n'est point à moi de la traiter. Je répondrai seulement que le plus funeste de tous les préjugez, c'est de croire que l'impulsion trop vive du premier mouvement serve à justifier les fautes que ce mouvement fait commettre. L'excuse que les libertins croyent tirer du premier mouvement n'est qu'une solution sophistique, par laquelle ils se flattent en vain de ruiner l'autorité du libre arbitre, & d'en éluder les conséquences. Si vous voulez toujours éviter l'égarement dans vos sentimens & dans votre conduite, gardez-vous bien de l'esprit erroné qui cherche à philosopher faussement contre les maximes les plus saines. La malignité & l'erreur n'ont pas manqué dans tous les tems d'orner d'une fausse sublimité ce qu'elles ont de dangereux & de ridicule ; & à force de mauvais esprit, on donne un air captieux à ce qui n'est pas soutenable. Laissez cette miserable ressource aux Novateurs, tenez-vous-en à ce qui est simple & juste ; tout principe qui méne au meilleur & au plus sûr est le plus vrai ; & j'admets comme un

principe certain qu'il dépend de nous, non pas de changer la nature des évenemens, mais de les prévoir, d'en mieux juger & de les mieux prendre. Je ne laisse pas de convenir qu'il en est de si bisares & de si extraordinaires, que l'homme le plus sage & le plus fort se trouve déconcerté.

Apprenez à tirer du fruit de tout; connoissez los vrais plaisirs, vous verrez qu'ils ne consistent que dans la tranquillité interieure: joüissez de ce que vous avez, que la sagesse & la liberalité en soient les œconomes; ne comptez ni sur les hommes ni sur la fortune; pesez & moderez vos desirs; évitez sur toutes choses de vous faire des monstres pour les combattre, & de vous livrer à des peines qui ne partent que d'une imagination tristement égarée; ne faites point la guerre au destin, ni à la nature humaine; ne vous plaignez que de votre disposition, & rectifiez-la. Par ce moyen vous vous rendrez heureux avec peu, vous menerez une vie douce, unie & tranquille. Loin d'être accablé par des disgraces de votre façon, vous acquererez assez de fermeté pour n'être point ébranlé par les accidens qui méritent vraiment le nom de disgraces.

CHAPITRE VII.

Du mariage ; de ce qu'on doit à ſes proches ; à ſon prochain, & à ſes amis.

SI les hommes y penſoient bien & s'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient que preſque toutes leurs diſgraces ne viennent que de leur inattention à remplir leurs devoirs à l'égard de leurs proches, de leur prochain & de leurs amis ; cependant nos devoirs à l'égard de nos proches ſont bien plus de précepte que de conſeil. La Nature de concert avec la Religion exige de nous tout le reſpect, toute la tendreſſe & toute la reconnoiſſance dont nous ſommes capables envers nos peres & nos meres ; nous devons toute notre attention à l'éducation & à l'établiſſement de nos enfans ; la juſtice, la prudence & le ſang nous doivent rendre officieux envers tous ceux à qui la parenté nous attache dans quelque degré que ce puiſſe être. Si nos obligations à leur égard ſont un peu moins étroites, ils ne laiſſent pas d'avoir des droits ſur nous, & nous nous

faisons tort à nous-mêmes quand nous cherchons dans un degré de moins une excuse à notre dureté.

Tous ces devoirs sont fort essentiels, mais ceux du mari & de la femme sont les premiers de tous & les plus importans. De la maniere de vivre entre le mari & la femme dépend le bonheur de leurs jours ; leur bonheur ou leur malheur influë nécessairement sur leur famille. Pourquoi donc néglige-t-on des devoirs si inviolables ? pourquoi ne les remplit-on qu'avec contrainte, ou tout au plus par bienséance ? pourquoi de tant de mariages en trouve-t-on si peu dont les contractans soient long-tems satisfaits ? c'est que nous ne travaillons point à nous rendre heureux.

L'union intime qui devroit regner toujours entre le mari & la femme est l'image de celle qui regne depuis dix-huit cens ans, & qui regnera jusqu'à la consommation des siecles entre Jesus-Christ & son Eglise ; cependant, ni la sainteté du Sacrement, ni l'importance de ses suites, ni le goût de la vraye volupté, ni tant d'experiences sur les desordres d'un mariage mal assorti ; rien de tout cela ne nous réveille sur nos vrais interêts : on ne peut donc assez déplorer l'aveuglement des hommes de ce qu'ils font avec

tant d'étourderie un marché auſſi important, & de ce que quand ce marché eſt fait, ils ſe donnent ſi peu de ſoins pour s'épargner le chagrin de s'en repentir.

Je ſçai que l'homme du monde le plus ſage & le plus prévoyant peut-être trompé, & que la femme qui mérite le plus peut être la plus malheureuſe : mais du moins ayons la conſolation de ne pouvoir imputer notre malheur qu'à la corruption generale, & de penſer que nous ne nous le ſommes attiré ni faute de reflexion, ni par le déreglement de notre conduite. Il faut donc, & bien reflechir avant le marché, & ſe bien conduire après, pour n'avoir rien à ſe reprocher. Je ne prétends pas épuiſer la matiere ſur toutes les reflexions qui doivent préceder l'engagement, ni ſur les ménagemens qui doivent le ſuivre ; mais puiſque cet article eſt des plus importans de la ſocieté civile, je dois le traiter au moins legerement.

On n'a jamais tant vû de mauvais mariages que depuis qu'on eſt devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur & à la vertu. Il faut que la figure plaiſe, mais il faut s'attacher par préference au caractere & à l'éducation. Surtout alliez-vous avec de parfaitement honnêtes gens, chez qui la probité fut dans tous les tems hereditaire & ſans tache.

Après cette premiere consideration la plus importante de toutes, j'en exige une seconde. Elevez-vous, mais ne vous élevez pas dans vos desseins jusqu'à perte de vûe. De trop grandes idées ne marquent pas un esprit juste : mais des idées basses ou trop communes montrent un génie borné, & sentent la petitesse. Les Allemands ont proscrit les mesalliances : on se trouve quelquefois dans un tel degré d'élevation ou dans une situation si embarassante, qu'on peut bien ne se pas déterminer toujours sur la même regle ; mais quelques exemples justifiés par des circonstances particulieres n'influent pas sur le commerce general. Il est décidé que de grandes alliances sont d'un grand prix : l'homme entendu les met à profit dans la bonne & dans la mauvaise fortune ; le merite seul ne nous éleve point aux grands emplois, la probité seule ne nous garantit pas toujours de l'iniquité des hommes : & combien est-on flatté par la protection d'un homme puissant en qui la voix du sang parle pour nous ?

Je conviens qu'avec de baux titres & des parens illustres on peut se trouver réduit à trop peu de fortune ; aussi je n'exclus pas la dot ; je veux seulement qu'on ne préfere pas les diamans du Temple aux pierres précieuses. Avec une fem-

me qui a de grandes qualitez, l'esprit noble & juste, beaucoup de raison & d'attention, la dot grossit tous les jours : au contraire, avec une folle qui ne doute de rien, & dont le pere est prodigieusement, mais nouvellement riche, toutes les successions sont mangées avant qu'elles arrivent, & le vieux patrimoine est bientôt entamé.

Ce que j'ai dit des familles vertueuses & de la préference que merite la distinction du sang, ne peut être regardé que comme des reflexions generales. Ce n'est pas assez, je veux qu'on en fasse de particulieres, & qui soient, pour parler ainsi, plus personnellement interessantes.

La vertu d'une fille de qualité, née des plus honnêtes gens du monde, n'est peut-être pas la vertu qui m'est propre. Un homme d'esprit ne peut pas s'accommoder long-tems d'une belle & bonne stupide, il faut qu'elle ait au moins un peu de raison. Un homme d'une moindre élevation de génie, simple & franc, se dégoûtera bientôt des petits détours d'une spirituelle artificieuse. A l'homme rangé, ni joueuse, ni femme dissipée ; à l'homme doux, point d'emportée ; au ménager, point de prodigue & encore moins d'avare ; à l'homme égal, point de capricieuse ; en un mot, je veux absolu-

ment qu'on examine, qu'on connoiſſe & qu'on trouve dans le caractere un peu de ſimpatie, ou ſi on l'aime mieux, une eſpece d'aſſortiment qui produiſe enfin la convenance des humeurs.

Il eſt vrai, que quand on veut épouſer, on ne ſe montre pas tel qu'on eſt, & que l'envie de plaire & de s'établir ſert quelquefois de verni à des défauts cachez; mais l'objection même me ſert d'un nouveau principe. Que des amans devenus époux conſervent bien ce verni précieux, qu'ils ne développent jamais leurs foibleſſes; tant que vous prendrez ſoin de cacher vos défauts, vous aurez envie de plaire, & vous plairez toujours.

La Bruyere que je ne crois pas avoir été fort partiſan du beau ſexe, ni très-curieux d'engagement, demande ſi l'on ne pourroit pas découvrir l'art de ſe faire aimer de ſa femme. Mais en homme poli il n'a hazardé cette propoſition qu'après s'être étonné de ce qu'un mari qui raſſemble tous les vices du cœur & de l'eſprit, tous les défauts de l'humeur & des manieres, & toutes ſortes d'inattentions & de négligences, oſe ſe flatter de défendre le cœur de ſa femme contre tout ce qu'un galant adroit peut mettre en œuvre pour plaire.

Je réponds à la queſtion par l'objection

même, & le secret que la Bruyere cherche est tout trouvé. Il n'y a qu'à supposer un mari diametralement opposé au hibou dont il a fait la peinture, trouver à ce mari une femme qui apporte à la communauté même goût, même raison, même attention, même politesse, même droiture & même vertu, & l'assemblage sera parfait.

Dans la vûe de me tenir toujours en garde contre mes propres foiblesses, & sur tout contre mon inconstance, je commencerai par choisir un sujet dont la vertu superieure à la mienne puisse me soûtenir: je me garderai bien de contracter par une passion trop vive: ce qui est trop vif ne dure pas. Ce n'est pas que j'exclue l'amour du mariage; au contraire, je crois qu'il en faut un peu en épousant, & beaucoup après avoir épousé. Ce n'est que pour les libertins & les hommes déraisonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour: Je veux donc que l'amour soit plûtôt la suite que le motif du mariage; je veux un amour produit par la raison, un amour où nous fassions entrer la connoissance & le goût de nos devoirs, & non pas un amour extravagant qui ne fait faire que des folies. Il n'appartient qu'aux hommes corrompus de croire qu'un amour raisonnable soit un paradoxe.

On voit des gens se marier par des vûes de protection ou de fortune, mais sans estime mutuelle, sans consideration, sans goût. La corruption du siecle appelle ces sortes d'engagemens, des mariages de raison ; cependant on voit peu de ces mariages réussir. D'autres s'engagent sans autre motif que le desir de satisfaire une passion violente qu'ils n'ont pas pris la peine de maîtriser; mais souvent avant que l'année soit finie la passion est usée, il ne reste que des regrets. Dans le premier cas, ce n'est point raison, c'est orgueil, c'est avarice ; dans le second cas, ce n'est point amour raisonnable, c'est une sorte d'amourette sur laquelle on tâche de justifier la foiblesse de son cœur par une plus grande foiblesse d'esprit : mais par quel endroit peut-on être justifié, quand le cœur & l'esprit sont complices ?

Prenons donc bien garde à ne pas confondre le fol amour qui fait faire un sot mariage, avec l'amour raisonnable qui maintient le bon ordre, & ranime les douceurs d'un mariage bien concerté. Je ne sçaurois m'empêcher de dire ici que les hommes font un usage bizare de leur raison, d'apporter tant de prudence dans le marché d'un tableau, tant de précautions dans l'achat d'un arpent de vigne, tant d'adresse & d'esprit dans l'é-

clairciſſement d'une queſtion, & tant d'extravagance dans la concluſion d'un mariage : on ſçait pourtant bien que le contrat de mariage eſt le principe de tous les contrats ; par conſéquent le plus important de tous.

Commençons donc par reflechir ſur la neceſſité de connoître & de ſentir l'importance de ce contrat ; enſuite, faiſons-nous honneur & plaiſir d'en executer les conditions ; accoutumons-nous à penſer que tous les hommes ſont obligez de ſe paſſer quelque choſe les uns aux autres, & que nous ne ſommes tous que plus ou moins imparfaits : par-là nous nous épargnerons la peine que pourroit nous cauſer la découverte de quelques défauts que nous n'aurions pas apperçus. Dans le vrai, c'eſt exiger beaucoup que de vouloir une femme accomplie par l'eſprit, par le cœur, par l'humeur & par les manieres. La raiſon dans une femme peut ſuppléer à bien d'autres qualitez, c'eſt ce qui décide le ſuccès de l'engagement. D'un tel lien naîtra infailliblement l'amour entre le mari & la femme, & de leur bonheur celui de leur poſterité.

Un homme depuis ſeize ans juſqu'à vingt-cinq veut une belle femme, depuis vingt-cinq juſqu'à trente, une jolie

femme ; après trente ans une femme raisonnable. Ce changement de goût est juste, il est le fruit de la raison & de l'experience, qui apprennent à connoître la valeur des choses. Une femme ragoûtante & raisonnable rassemble le merite des deux sexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir, sur-tout ne manquons pas la raison ; la beauté est de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut se servir du jugement & non pas des oreilles ou des yeux pour choisir une femme.

Pour entretenir cette sorte d'amour que je souhaite dans le mariage, ne vous attachez jamais qu'à une femme qui mérite toute votre estime ; & pour tous les biens du monde n'épousez pas celle que vous n'estimez pas : l'estime seule doit suffire, & suffit entre un fort honnête homme & une aimable femme qui ne sont qu'amis ; & s'ils le sont au point de vouloir bien s'épouser, ils s'aimeront assez, j'en suis bien sûr.

Passez-vous de la beauté, vous n'en aurez que moins de matiere à l'inquietude, votre femme cherchera à vous dédommager d'ailleurs, mais aussi que rien ne vous dégoûte dans l'exterieur : une folle doit être parfaitement belle, la nature lui doit cette compensation ; mais

pour une femme de mérite, c'eſt aſſez que le neceſſaire de la beauté ; une grande propreté, un air noble, voilà tous les agrémens qu'on doit raiſonnablement ſouhaiter dans une femme eſtimable.

Je ne crois pas qu'il ſoit plus difficile de continuer à être heureux dans le mariage, que de le devenir par le ſecours des précautions qui doivent le préceder : il eſt vrai, que rien n'eſt plus ſaint ni plus rare que d'aimer ſa femme. Je n'ai pas beſoin de traiter ces deux points, ils ne ſont que trop reconnus ; mais ſi le plaiſir eſt conforme à la Loi, il en eſt plus pur ; & s'il eſt rare, il en eſt plus exquis. J'ajoûte même ; ſans craindre la raillerie des mauvais plaiſans, que le plaiſir d'aimer ſa femme eſt ſans contredit le plus flateur de tous les plaiſirs. Cette propoſition ne ſouffriroit pas de difficulté, ſi les folles paſſions avoient moins de pouvoir ſur les hommes.

Si votre femme eſt née de parens vertueux, ſi ſa condition eſt au moins égale à la vôtre, ſi elle ſoutient un bon caractere par d'agréables dehors vous n'avez qu'à être raiſonnable, vous ſerez parfaitement heureux, & vous le ſerez toujours ; mais ſi vous vous livrez à l'inconſtance, vous empoiſonnez cette felicité ; vous n'êtes plus un voluptueux,

vous êtes un fou & un homme injuſte. Ici l'homme dérangé me traite tout bas de ridicule, & il a raiſon; ſon aveuglement ne lui permet pas de trouver mon raiſonnement juſte. Mais qu'il retourne à ſa femme de bonne foi, & il trouvera ma reflexion judicieuſe.

Nous jurons à notre maîtreſſe comme à notre femme de les aimer toujours. A l'égard de la maîtreſſe, c'eſt un jargon du fol amour; à l'égard de la femme, c'eſt une promeſſe ſérieuſe. Quand cette parole couteroit un peu à tenir, l'honneur ne nous permet pas de manquer de parole, notre propre felicité dépend de l'execution; & du côté de la Religion, nous ne ſçaurions diſconvenir que c'eſt un grand crime de manquer à une promeſſe ratifiée par un vœu ſolemnel.

Quelle honte pour l'homme! ſa parole, ſes ſermens en face des Autels, ſon bonheur pour le tems & la certitude d'un avenir, ſont des motifs impuiſſans contre ſa turpitude & ſes extravagances. C'eſt préciſément l'impuiſſance de ces grands motifs ſur l'inflexibilité de l'homme qui m'a déterminé à faire ſur ſon cœur l'eſſai d'une morale nouvelle; je veux le ramener à ſes devoirs par la connoiſſance & par le ſentiment de ſes plaiſirs. J'oppoſe à l'inconſtance de ſa volon-

té & à la malignité de sa dépravation mon grand remede, la fine volupté : vous m'entendez, je dis la vraie vertu.

L'homme qui devient libertin cherche dans le plaisir le ragoût de la défense : l'inconstant, la grace de la nouveauté. Je crois que ce sont là les deux grands ressorts qui font mouvoir l'homme qui se dérange : mais il perd bien plus de plaisirs qu'il n'en gagne, quand aux dépens de ce qu'il doit à sa femme, & de ce qu'il se doit à lui-même, il préfere la débauche à la pureté des mœurs & à la délicatesse des sentimens.

Démosthene composant avec une courtisane assez belle, elle mit ses graces à si haut prix qu'il n'y eut pas moyen de conclure. Ceux qui ne le sçavent pas seront bien aise d'apprendre que c'est delà que vient le Proverbe latin *Non licet omnibus adire Corinthum.* Demosthene fit la révérence & quitta la Corinthienne avec cette belle leçon si propre à faire impression sur l'ésprit des jeunes gens.

Une duppe à ce prix pourroit se divertir,
Vous en trouverez à votre âge ;
Mais un Philosophe un peu sage
N'achete pas si cher un repentir.

Corrompez-vous l'innocence ? Le crime est affreux, & vous vous rendez responsable

ponſable de tout le progrès de la corruption. N'êtes-vous pas le premier maître qui ait enſeigné le mal ? & vos plaiſirs, de quelque eſpece que ſoit la dépenſe, vous coutent-ils bien moins qu'on ne demandoit à Demoſthene ? En ce cas, quel eſt votre goût ? & ne vous expoſez-vous pas à payer mille fois plus cherement pluſieurs raiſons de vous repentir ? Si vous allez grapiller furtivement dans la vigne de votre voiſin, vous êtes un voleur. De votre ami ? vous êtes un traître. De toutes parts on ne trouve que des remords de toutes eſpeces : on perd trop à de tels marchez : Un vrai voluptueux fait mieux ſes affaires.

Revenez à votre femme, à cette femme que je vous ai ſouhaitée ; vous êtes sûr de trouver une honnête femme, une femme raiſonnable. Je conviens que votre goût ne ſera point éguiſé par la nouveauté ni par la défenſe ; mais auſſi vous n'avez à craindre, ni la glace, ni la canicule ; vous n'avez point à ménager d'indiſcrets confidens, point de mur à eſcalader, point de mari, d'oncle & de tuteur à tromper, point d'ami à trahir, point de ſurveillante à ſurprendre : enfin vous n'avez rien à vous reprocher, & c'eſt l'eſſentiel. Mais je vais plus loin, je ſoutiens que ſi nous étions ſages nous

trouverions dans nous-mêmes & dans notre maison une foule de plaisirs toujours renouvellez, plaisirs d'autant plus doux & plus exquis, qu'ils ne nous coûtent ni la peine de changer, ni les remords qu'entraînent ceux qui sont défendus.

Quel plaisir de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer.

Un plaisir si conforme à la Religion, à la raison, à la fine volupté, ne sçauroit être chimerique. Il est moins difficile qu'on ne pense de faire toujours sa maîtresse de sa femme, & son amant de son époux. Il ne faut qu'être bien né, & sçavoir retrouver ses plaisirs dans ses devoirs pour conserver jusqu'au tombeau notre bonheur dans le mariage.

Conservons notre autorité, usons-en poliment, n'en abusons jamais.

Ayons assez de politesse dans les actions, dans les manieres & dans le discours, pour ne pas craindre que la familiarité dégenere en mépris.

Réparons à force de propreté & d'attention ce qu'il y a de dégoutant dans tous les accidens inséparables de la nature humaine; prévenons toujours notre femme sur tout ce qui peut, & ce

qui doit lui plaire ſans déranger nos affaires.

Ne rendons jamais notre femme reſponſable de la mauvaiſe fortune ; conſolons-nous avec elle de nos diſgraces par le ſecours des vrais plaiſirs.

Juſtifions notre choix, nourriſſons notre tendreſſe, réveillons notre goût par cette perſuaſion, que toute autre femme que la nôtre peut avoir des défauts cachez, qui nous rendroient moins heureux que nous ne le ſommes.

Rendons-nous ingénieux à groſſir dans notre imagination les bonnes qualitez de notre femme, & à diminuer ſes défauts.

Ne déployons toute notre raiſon avec notre femme qu'à la derniere extrêmité ; ne faiſons des remontrances que quand la reflexion eſt de retour, pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice.

Soyons plus attentifs à connoître nos fautes que celles de notre femme, mérirons-en l'oubli par un redoublement de complaiſance.

Ne demandons jamais que comme une grace, & méritons par de tendres ſoins ce qu'il nous eſt permis de demander.

Sortons, prenons l'air quelquefois

pour revenir chez nous avec plus d'appetit.

Ménageons nos plaisirs de peur d'user les desirs qui les font naître.

Mais, me dira-t'on, puisqu'il faut tant de bonheur & tant de vigilance pour tirer du mariage tout l'agrément qu'un honnête homme y doit chercher, on peut conclure qu'on seroit plus heureux & plus sage si l'on ne se marioit pas. A cela je réponds que le mérite & la vertu du célibat ne conviennent pas à tous ; mais il convient à tout le monde de mettre tout en œuvre pour se rendre heureux en épousant ; cependant par un renversement de conduite qui deshonnore tout à la fois la Religion, la raison & le bon ordre, un fat rougit d'aimer sa femme, & la femme mondaine qui fait toujours l'aimable, n'ose aimer son mari. C'est un air trop bourgeois ; on s'évite, & l'on craint de profiter du moyen presque unique d'allier les plaisirs & la vertu. Cette extravagance outrée a fait dire ce beau mot à l'Auteur du Préjugé à la mode,

Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

Mais nous avons beau nous aveugler nous-mêmes, tels sont les droits de la

vertu sur nous qu'on pleure de joye au dénouëment de la belle piece que je cite, quand on voit la patience & la fidelité d'une femme estimable couronnées par le retour sincere & par le tendre repentir d'un mari bizarre qui craignoit ses devoirs & qui fuyoit son bonheur.

Rien de plus ordinaire, ni de plus naturel que les seconds mariages; mais les circonstances décident si dans l'ordre des familles, c'est vice ou vertu. Etes-vous encore jeune, avez-vous peu d'enfans, ne leur faites-vous point tort, ne vous en faites-vous pas à vous-même? Rembarquez-vous, épousez. Si votre second mariage procure quelque bien à vos enfans, une charge, de l'élevation, de la fortune, le payement de vos dettes, ne manquez pas l'occasion, dépêchez-vous.

Un grand secours qu'on espere
Est un grand trait de beauté.

Mais que sur le retour & environné d'enfans très-pressez d'être établis, vous leur vouliez faire partager avec des freres d'un second lit les débris de votre patrimoine, c'est sacrifier tous vos devoirs à votre goût. Qu'une vieille folle épouse un jeune blondin, c'est sacrifier à l'amourette son honneur, sa raison, & sa

tranquillité. Je ſçai qu'à la rigueur ces mariages ſont legitimes ; mais pour moi je les regarderai toujours comme des crimes legitimez.

Je reviens aux devoirs réciproques des peres envers leurs enfans, des enfans envers leurs peres. Les péres & les meres ſont à mon ſens plus criminels que leurs enfans, en ſuppoſant aux uns & aux autres un éloignement égal de leurs devoirs ; & voici ma raiſon. Si les enfans étoient mieux élevez, leurs parens les trouveroient plus reſpectueux & plus tendres.

Dût-on m'accuſer encore de repeter ou de déplacer ; ſi la répetition eſt utile, elle ne doit pas déplaire. Je le redis donc, l'éducation d'un fils demande un pere tout entier, une fille a beſoin de toute ſa mere ; mais ſouvent le pere eſt un homme diſſipé, qui ne craint rien tant que de ſe retrouver dans ſon domeſtique ; & plus ſouvent une mere veut toujours être jeune : cette idée mene à tout. Ainſi le tems s'uſe & ſe conſume en bagatelles, & l'on ne penſe à rien moins qu'à ſa famille.

Qu'on ne s'y trompe pas, un pere & une mere doivent compte à leurs enfans de leur adminiſtration & de leur propre conduite. S'ils les ſcandaliſent, c'eſt

un parricide ; s'ils dissipent leur fortune, c'est un larcin : mais c'est une autre espece de vol aussi punissable que de leur retenir par négligence ou par avarice la dépense & les soins qui sont dûs à leur éducation.

Pline ne connoissoit rien de plus important que le choix d'un Précepteur, d'un Gouverneur ; & vous avez lû dans la préface les précautions que prit Philippes de Macedoine pour l'éducation d'Alexandre son fils. Pere avare, une reflexion si sage, & un exemple si touchant ne peuvent rien sur vous ? peut-être même l'ancienneté de la date vous sert-elle d'excuse. C'est-à-dire, que vous opposez la prescription à l'accomplissement du plus indispensable & du plus naturel de tous vos devoirs, parce que vous preferez votre *chere cassette* au mérite de vos enfans. Et moi je vous déclare que votre innattention & votre dureté vous rendent également responsables & des vices qu'ils contractent, & des vertus qu'ils n'acquierent pas faute d'éducation. C'étoit à vous que Gomberville parloit il y a près de cent ans.

Ne te promets pas tout des soins de la nature,
Il faut que ton travail accompagne le sien,
Le champ le plus fertile a besoin de culture ;

Il dit encore :

Quiconque a des enfans au vice abandonnés,
N'a point d'excuſes legitimes,
Car ſous quelque aſcendant que ces monſtres ſoient nés,
Sa ſeule nonchalance a cauſé tous leurs crimes.

En effet, les premieres impreſſions ne s'effacent jamais.

Etes-vous bien fondé à vous croire aſſez habile pour élever vous-même vos enfans ? Donnez-vous-en le ſoin, ſans reſerve & ſans relâche ; formez-les à la politeſſe, à la douceur, à la bonté, à l'étude ; qu'ils apprennent plus par vos exemples que par vos leçons ; ſur tout ne leur épargnez ni livres, ni maîtres ; travaillez tout à la fois à la figure & au caractere, & je vous le repete, prevenez en eux toute idée de libertinage par l'uſage moderé des plaiſirs dont j'ai parlé. Je les crois un moyen aſſuré de faire goûter une morale douce & juſte. Je dis morale douce, car je ſuppoſe que le ſujet que vous élevez veut être mené par la douceur ; ſinon, devenez ferme & très-ferme. Trop de douceur eſt un poiſon pour de certains enfans. Mais comme je l'ai dit, que vos leçons ſoient meſurées ſur la portée de leur eſprit : ne remontrez qu'à propos, ne châtiez point

dans la colere, parlez raiſon à vos enfans, même dès leur enfance, & liez-les de bonne heure avec les honnnêtes gens.

Ne vous ſentez-vous point la capacité convenable, ou votre ſituation vous éloigne-t'elle des lieux propres à l'éducation de vos enfans : N'épargnez rien pour y ſuppléer & pour confier en des mains sûres un dépôt ſi précieux. Choiſiſſez la Ville la plus renommée de votre Patrie ; & les plus grands maîtres de cette Ville : étudiez le goût & les diſpoſitions de votre ſujet pour le former au genre d'étude & aux talens qui conviennent à ſon eſprit & à ſa condition ; & ſi vous avez été contraint de le perdre de vûe pour ſon propre bien, ne manquez pas à une précaution déciſive, c'eſt de ſubſtituer votre autorité paternelle à quelqu'autre vous-même, dont l'âge, la ſageſſe & la diſtinction lui puiſſent impoſer.

Redoublez de dépenſe, d'attention & de ſoins à meſure que l'âge avance ; muniſſez-vous des plus ſages conſeils pour décider judicieuſement ſur le choix d'un état de vie : défaites-vous ſur cela de toutes vûes prémeditées & de tout caprice : C'eſt un grand défaut de jugement de ne point conſulter les diſpoſi-

tions naturelles & l'inclination, c'eſt un crime énorme de violenter la vocation.

Votre fils eſt-il élevé comme il faut & de main de maître, connoît-il le monde, a-t'il vû, a-t'il lû, peut-il ſe conduire ? avez-vous enfin d'aſſez bonnes raiſons pour preſſer ſon établiſſement ? mariez-le, j'y ſouſcris, bien entendu pourtant qu'il aura vingt-cinq ans au moins : attendez juſqu'à trente, s'il ſe peut, tout en ira mieux, & pour vous & pour lui. Mais c'eſt ici que je vous demande toute votre tendreſſe & toute votre habileté. Repetez-lui ce que j'ai dit ſur le choix d'une femme, & ſur la conduite dans le mariage : ſongez enfin que ce ſeroit un ſacrilege contre la nature de ſacrifier la docilité reſpectueuſe de votre fils à l'avarice, à l'orgueil, au fol entêtement.

Malheur à ces Peres durs que le démon de l'avarice rend les bourreaux de leurs enfans, qui leur refuſent le neceſſaire, qui les forcent à recourir au Tribunal de la Juſtice pour y demander le patrimoine qui leur eſt dû, ou à contracter des mariages qui ne peuvent faire que leur ſupplice. A combien de ſortes de crimes & d'eſpeces de deshonneur cette dureté ne conduit-elle pas ? Si un

malheureux enfant échappe au deſeſpoir, ſi l'exemple ou la malignité du ſang n'entame pas ſa vertu, c'eſt un miracle ; & tel n'eût jamais été un méchant homme, s'il n'avoit pas été fils d'un méchant pere : De-là je conclus que les méchans peres ſont ordinairement les méchans enfans, & c'eſt ce qui perpetuë la malignité.

Ne prétendez pas maîtriſer deſpotiquement votre fils quand vous l'avez établi & qu'il a trente ans paſſez ; vous n'avez rien negligé, rien épargné pour ſon éducation, vous lui avez fait part de votre fortune en l'établiſſant ; ç'en eſt aſſez : vos devoirs d'honnête homme & de bon pere ſont remplis, tenez-vous-en là. Songez qu'alors du côté de l'autorité vous êtes moins le pere de votre fils que ſon ami ; s'il eſt tel qu'il doit être, il prendra toujours vos conſeils ; s'il eſt mal né, vous les lui donneriez en vain. Ce trait ſeroit ſenſible, mais votre âge eſt avancé ; prenez le goût des conſolations d'enhaut, perdez peu à peu de vûe le monde qui va vous échapper ; ſongez qu'on peut ſans amour propre & avec juſtice être content de ſoi ſur de certains chefs, ne ſouffrez pas des torts d'autrui. Cette idée & la reſignation ſont les remedes que vous propoſent la

Religion & l'amour propre bien entendu. Il eſt rare que ces deux motifs qui preſque toujours ſont deux contraires, ſe réuniſſent ici pour impoſer le même devoir.

Je ne ſçaurois m'empêcher de condamner les prédilections de quelques peres tout innocentes & bien fondées qu'elles puiſſent être, parce que chez les hommes qui ne ſont pas aſſez ſages, les effets en ſont pernicieux; ne vous livrez pas ſur cela à l'autorité que vous fourniſſent certaines Coutumes. Quand vous faites plus d'avantage à un enfant qu'à l'autre, euſſiez-vous des raiſons puiſſantes, vous laiſſez une ſemence de procès, ou du moins matiere à une éternelle jalouſie qui ruine abſolument la confiance & l'amitié. Mais je condamne encore plus ſéverement la conduite de ceux qui (conſeillés par un Moine) ruinent les eſpérances de leurs héritiers à force de legs pieux. Les Teſtateurs croïent-ils réparer par un dépouillement involontaire le mal qu'ils ont fait, & le bien qu'ils n'ont pas fait? Je ſouffre la liberté de teſter, quand elle contient les deſcendans dans le reſpect; je la blâme, quand elle prête ſon autorité à l'injuſtice de ceux qui teſtent, & qui ſe flattent de forcer le Ciel par un abandon tardif, peu mé-

ritoire pour eux & désolant pour l'héritier légitime. Faisons de bonnes actions pendant notre vie, ne nous embarassons point de ce que deviendront nos biens après nous, ne trahissons pas la destination de la sage nature. Je conseille les prieres & les aumônes, mais je veux que sans tester nos plus proches parens soient nos légataires.

Par quel endroit peut se disculper dans le monde une mere, qui devenuë veuve exerce tous ses droits à la rigueur pour se procurer du superflu, quand ses enfans ont à peine de quoi fournir aux plus pressans besoins : je n'approuve pas pourtant que les peres & les meres abandonnent tout, & se mettent en tutelle par une confiance outrée ; gardez toujours de quoi donner ; tant qu'on esperera on vous ménagera ; gardez toujours, mais donnez toujours.

Le même principe qui m'a fait dire que les méchans peres font les méchans enfans, me fait ajoûter que le bon pere fait le bon fils. Il est vrai, que dans les deux cas la regle n'est pas générale. Dans les familles dont j'ai parlé, où la vertu & le merite paroissent comme éternellement substitués, & passent sans s'alterer de génération en génération, quelle source de volupté ne produit pas l'accom-

pliſſement des devoirs du pere à l'égard du fils, du fils à l'égard du pere! Quel charme pour un bon pere de voir ſon fils tendrement aimé répondre toujours reſpectueuſement, toujours tendrement à ſes bontés, de le voir par un excellent caractere faire honneur à ſa famille & à ſa patrie! Quel torrent de délices pour ce fils dont l'ame eſt marquée au bon coin de rendre à ſon pere ſur ſes vieux jours les mêmes ſoins qu'il en a reçus dans ſa jeuneſſe!

La perte d'un pere eſt irréparable, celle d'un bon pere eſt d'une amertume que le tems adoucit moins que la réſignation; mais de tous les malheurs le plus grand, le plus terrible, & pourtant le malheur qu'on ſent le moins, c'eſt celui d'un enfant, qui trop jeune encore perd ſon pere homme de merite. Pour l'ordinaire nous ne devenons eſclaves de nos paſſions, que parce que nous nous ſommes trouvés trop tôt maîtres de notre fortune.

Ces jeunes fous, ces libertins, dont j'ai fait la peinture, ne ſont devenus l'objet de l'indignation publique, ils ne ſe ſont perdus dans l'Iſle de Calipſo, que parce qu'ils ont perdu le *Mentor* qui les conduiſoit; ils n'ont pas même la reſſource de l'enfant prodigue, parce que

la maison paternelle est devenuë trop tôt leur propre maison. Quel motif peut les tirer du bourbier affreux où ils se sont enfoncés ? la religion & l'honneur ? Ils n'en ont plus. Leur nom ? Ils le flétrissent ; le souvenir de leur éducation & de leur qualité les importune, c'est un poids pour eux : il ne leur reste plus qu'un dernier moyen de salut qu'ils doivent à la nature, puisqu'ils n'ont pas assez de goût pour le devoir à l'honneur & à la vertu. Homme inique, écoute-moi. Perfide à la Loi sainte, inutile à ton Roi, scandaleux à ta patrie, tu crois pouvoir immoler à tous les vices ton ame, ton honneur, ton nom, ton bien, la consolation de ta famille ; tu le crois, parce que tu crois ton pere mort. Non : la meilleure partie de ce pere vit encore, sa réputation vivra toujours, c'est par elle que je veux te toucher. Lâche, rougirois-tu de penser aux vertus de ton pere ? & si tu y penses, persisteras-tu à vouloir que ta vie soit l'époque de l'anéantissement & du deshonneur de ta famille ?

Si vous n'avez le cœur droit & les mains pures, vous n'irez point sur la montagne ; mais celui qui s'attire par une vie réguliere cette bénédiction prophétisée, de voir autour de sa table les enfans & les enfans de ses enfans ; celui-là est

en droit d'eſperer de monter juſqu'au ſommet. C'eſt un grand plaiſir pour le pere de famille de ſe retrouver ſouvent au milieu des ſiens, de faire la conſolation de tous, de voir par eux ſes vertus multipliées. Quel goût ne trouve-t'on pas dans les plus petits offices de cette ſainte amitié ? De toutes parts ce ne ſont que tendres ſoins, qu'empreſſemens : on voit ſucceder tour à tour le plaiſir, le travail & l'étude. Je me trompe ; tout eſt plaiſir. Tous les cœurs ne ſont qu'un cœur ; la complaiſance ne laiſſe point ſentir la difference des humeurs : le bon cœur ne regle point ſes affections ſur le plus ou le moins d'eſprit ; le plus fort prête de ſa force au plus foible ; par-là tout eſt égal, tout eſt confondu. Le tien & le mien ne ſe diſtinguent que pour s'obliger mutuellement ; & c'eſt dans ces heureuſes, mais rares ſituations, qu'on retrouve ſur tous les viſages l'image de la vraïe volupté.

Les ſoins des peres & la correſpondance des enfans, ſont la cauſe premiere de cette volupté. De-là la crainte de Dieu, l'amour & l'édification du prochain ; de-là le déſintereſſement, l'eſprit doux & la politeſſe ; de-là, en un mot, la droite raiſon, qui en nous privant de ce qui eſt défendu, nous donne une plus grande

délicateſſe de goût pour ce qui eſt permis, & pour tous les biens qui nous reſtent.

Puiſque j'écris pour tous les âges & pour tous les états, & que ce Livre n'eſt autre choſe qu'un ramas de fragments dérobés, je peux bien placer encore ici cette petite piece de l'Abbé Regnier. Le jeune homme bien né n'en prendra que plus de goût pour les bonnes choſes qu'on trouve dans les Livres choiſis : & le ſage vieillard, content dans ſa famille, en ſentira moins l'amertume de la caducité.

Après le printems gracieux
De la jeuneſſe aimable & vive,
J'ai paſſé de la vie active
Dans l'âge meur & ſerieux,
Et maintenant, devenu vieux,
J'employe une vieilleſſe oiſive
A joüir des fruits précieux
De ma raiſon que je cultive.
Plaiſirs des cœurs ambitieux,
Plaiſirs vifs & délicieux
De la belle & vaine jeuneſſe,
Vous ne vallez pas les plaiſirs
De tranquillité, de ſageſſe,
Que goûte une ſaine vieilleſſe
Qui n'a ni crainte ni deſirs !

Toutes les vertus morales impoſent à l'homme des devoirs généraux ; la parenté nous en impoſe de particuliers à l'égard de nos proches. Il n'y a point d'homme qui ne perdît beaucoup, ſi l'on réduiſoit

les devoirs de la parenté à ce qu'il eſt en droit d'attendre de ſa femme, de ſon pere, de ſon frere, & de ſon fils. Il eſt mille occaſions où nous faiſons tous nos efforts pour nous attirer une protection puiſſante à la faveur d'un huitiéme dégré, tandis qu'un quatriéme ne nous effleure pas quand il s'agit de ſecourir un parent inferieur ou malheureux, & c'eſt-là le comble de l'orgüeil, de l'aveuglement, & de l'injuſtice.

Si nous avions des principes de conduite, nous n'aurions pas l'audace de prétendre qu'on s'attendrît pour nous, quand nous faiſons profeſſion d'être durs pour les autres. Il me ſemble que c'eſt une grande injuſtice & une plus grande imprudence, de ne vouloir partager avec perſonne ſes ſervices, ſon crédit ni ſon argent. Je voudrois que l'homme entendît mieux ſes interêts. Puiſque la corruption a prévalu, & que c'eſt demander preſque l'impoſſible que d'exiger que l'homme ait le cœur bon, droit, grand; du moins je lui ſoûtiens que par avarice il doit être liberal, & que par amour propre il doit être ſecourable.

Je ſçai que rien n'eſt plus rare que la véritable bonté; je ſçai que la plûpart de ceux qui croyent en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaiſance ou de la foi-

bleſſe : mais enfin la bonté dont on croit que l'amour propre eſt la duppe, eſt au contraire le plus utile de tous les moïens dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins ; c'eſt un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche & plus abondant ; c'eſt un déſintereſſement qu'il met à uſure ; c'eſt un reſſort délicat avec lequel il réunit, il diſpoſe & tourne tous les hommes en ſa faveur.

Vous abandonnez ce neveu, qui eſt preſque votre fils ; ce couſin qui tout éloigné qu'il eſt, porte votre nom, ou du moins le nom de vos meres : par un leger ſecours il ſe ſeroit avancé à la guerre, vous le lui refuſez : qu'arrive-t'il ? Dans l'inutilité il vous deshonore ; & s'il fait ſon chemin par l'entremiſe d'une main étrangere, il entraînera des étrangers après lui ; mais il ne reconnoîtra ni vous ni les vôtres : Juſtice d'enhaut.

Nous ne ſçavons pas ce que la fortune nous garde : aujourd'hui nous regorgeons de ſanté, de biens & d'honneurs ; une réputation brillante, une intelligence qu'on a crû preſqu'infaillible pour les emplois les plus délicats ; dans cet état floriſſant nous picquons l'émulation de tel que la nature a fait honnête homme, & que la fortune a laiſſé là ; il nous réclâme, & nous craignons de lui tendre la

main ; nous ne voulons pas l'aider à faire le premier pas ; tremblons. La révolution eſt à la porte, nous tomberons, & nous ne ſerons relevez ni ſecourus par perſonne.

La fourmi plus ſage que nous pourvoit l'été aux beſoins de l'hyver ; que n'apprenons-nous à ſon exemple à amaſſer dans le tems de la proſperité des amis que nous puiſſions oppoſer à l'infortune ſi elle nous arrive, & à nous faire un fond de vertu qui nous attire des prôneurs par le ſecours deſquels nous nous trouvions à l'abri ou au-deſſus de la calomnie. Si nous voulions eſſayer du plaiſir qui nous revient quand nous trouvons ſous nos yeux des heureux de notre façon, nous voudrions toujours en faire. Tirer de l'oppreſſion un parent, un ami, un voiſin, rien de plus flatteur ; lui faire des graces, c'eſt le préciput des Rois. Oüi, c'eſt leur premier privilege de pouvoir ſe livrer ſouvent à une volupté ſi délicate. Le plus flatteur & le plus ſolide de tous les plaiſirs c'eſt d'avoir fait des graces au-delà de toute reconnoiſſance. Ne comptons point nos bienfaits, ne ſongeons qu'à les multiplier : mais nos bienfaits, ne parleront pour nous qu'autant que nous ſçaurons les taire. Obligeons promptement ; la lenteur diminuë le prix des biens

qu'on attend de nous, ou fait du moins qu'on les paye de trop d'impatience; si nous recevons quelque grace, ne pénétrons pas jusqu'à l'intention de celui qui nous l'a faite, nous y pourrions découvrir des motifs qui diminueroient notre reconnoissance : & rien ne doit jamais la diminuer.

Deux principaux vices de l'homme nuisent à ceux de nos parens qui ont besoin de nous; notre dureté, notre orgüeil. Par notre dureté, nous les abandonnons à leur mauvaise fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis, je viens de le dire, on nous abandonne. Par orgüeil, nous refusons de les connoître aujourd'hui, demain nous chercherons les regards favorables d'un Seigneur qui peut tout, & dont un seul sourire charmeroit notre vanité; mais par le même principe il ne nous reconnoît plus, nous ne sçaurions nous en plaindre : il sçait comme nous vivons, & il regle ses procedez sur les nôtres.

Evitons de devoir à nos manieres les traitemens peu gracieux que nous pouvons essuyer de la part de nos parens. Secourons en tout tems, en toute occasion, & de toutes façons, ceux qui nous font l'honneur de compter sur nous : courons au devant de leurs besoins; que

toutes leurs affaires ſoient les nôtres ; répondons à la bonne opinion qu'ils ont de nous quand ils nous croient moins durs que le commun des hommes ; le ſervice qu'on attend de nous n'eſt-il pas bien mérité par la confiance dont on nous honore ? Homme droit, ſervez vos parens par juſtice & par bonté de cœur ; homme prudent, ſervez-les par précaution ; homme dur, ſervez-les par politique.

Je crois ces conſeils judicieux, mais ils ſouffrent une exception. Je ſuppoſe que ceux qui nous reclament ſoient en droit de compter ſur nous par une conduite ſage. Au contraire, ſi je ſçai par la voix publique ou par experience qu'ils ſont d'indignes ſujets dont la vie eſt une eſpece de deshonneur pour nous ; plus de ſervices, plus de commerce, encore moins de liaiſon. Tout ce qu'on peut en ce cas, c'eſt de s'en tenir ſcrupuleuſement à ce que la charité exige.

Nos parens depuis le quatriéme degré juſqu'au dixiéme tiennent le milieu entre nos proches & notre prochain ; nous leur devons un peu moins qu'aux uns, un peu plus qu'aux autres.

A l'égard du prochain, ce ſeroit aſſez pour nous mouvoir que l'équité naturelle, mais nous croïons être quittes des

devoirs de l'équité quand nous ne faisons point de mal. Sur ce principe le prochain seroit mal secouru. Heureusement la Loi de grace vient au secours des malheureux, en nous faisant un précepte de la charité : rougissons-en, il nous faut des préceptes pour nous porter à des dispositions qui étoient naturelles dans un payen honnête homme. Pithagore dit excellemment que pour ressembler aux Dieux il ne faut que deux choses, faire du bien, & dire la vérité.

Cette grande regle de traiter les autres comme nous voudrions en être traitez nous-mêmes, est la regle de tous les hommes ; il ne faut pour cela qu'un esprit de justice : mais la charité demande quelque chose de plus ; il me semble qu'elle épure, rafine & perfectionne la justice, elle la rend plus complette, & en même tems christianise, si j'ose faire un terme, des actions bonnes par elles-mêmes, mais qui n'ont souvent d'autres principes que l'humanité. Regardons la charité non comme une vertu, mais comme l'ame de toutes les vertus : d'autres ont dit qu'elle en est la mere. C'est un tout dont la Justice est la premiere & la plus essentielle partie : & ne nous figurons point que nous puissions nous dispenser d'être charitables parce qu'on voit dans

le monde peu de juſtice & peu d'humanité.

O tems ! ô mœurs ! l'humanité, l'équité naturelle, la charité n'attendriſſent point l'homme ſur les beſoins du prochain : les vertus morales & chrétiennes ont beau ſe liguer contre lui, il reſte dur. Je prends donc une autre voye, & je veux convaincre l'homme corrompu par le ſiſtême de ſa corruption.

J'admets dans un ſens le vieux proverbe, ſur la foi duquel nous croïons que la charité bien ordonnée nous preſcrit de commencer par nous aimer nous-mêmes. Penſons d'abord à nous, voilà le principe : nous ne ſçaurions le mettre plus efficacement en œuvre qu'en nous emparant de la premiere & de la plus ſure partie de la fine volupté, qui conſiſte certainement à nous rendre heureux par tout ce qui eſt de notre dépendance : or je ne puis poſſeder tout, ni vivre ſeul ; il me faut des voiſins, des marchands, des fermiers, des domeſtiques. Reſte à ſçavoir ce qui me répondra le plus ſurement de l'agrément que j'en dois attendre. Sera-ce la hauteur, le mépris, l'abandon, l'inattention à tous mes devoirs, la dureté, l'autorité outrée ? Ne ſera-ce point plûtôt la connoiſſance qu'on aura de ma probité, de ma régularité, de ma bonté ;

ne

ne ſera-ce-point le ſouvenir ou l'eſperance de mes bienfaits ?

Le feu vient de prendre au Château ? les païſans ont été battus, les vaſſaux opprimez, les fermiers tourmentez dans les années fâcheuſes. On ne trouve point d'eau à la riviere. Je dois rebâtir & me meubler ? Mais l'ouvrier & le marchand toujours renvoyez, toujours chicannez ſur leurs memoires, ne veulent pas reparer les deſordres de l'incendie. Je tombe malade ? mais mes valets toujours traitez en eſclaves pendant ma ſanté n'attendent que ma mort pour gagner le deüil, & pour trouver dans mon heritier un meilleur maître.

Gagnons les cœurs, c'eſt le grand ſecret ; ceux qui nous ſerviront nous aimeront ; ils nous ſerviront par honneur, par reconnoiſſance, par eſperance ; piquons-les par tous ces motifs. Le païſan que vous ſauvez de la miſere ; le voiſin dont vous avez accommodé le procès ; ce domeſtique que vous édifiez, que vous ſecourez dans ſa maladie, que vous recompenſez, que vous établiſſez ; l'ouvrier bien & promptement païé ; les pauvres enfin conſolez & nourris ; voilà des patrons ſurs qui forcent la voix publique en votre faveur ; voilà quelle doit être la manœuvre de votre volupté, mais d'une

volupté de Souverain, puiſqu'il ne tient qu'à vous de vous faire des créatures, & d'acheter à juſte prix des ſujets zelez.

Pere de ces peuples, de ſes domeſtiques, des affligez, des malheureux. Mon Dieu que ce titre eſt doux! Vous ne voyez autour de vous que des viſages contens; les plus gais pleurent de vos peines; les plus triſtes ſe réjoüiſſent de votre bonheur. Vous ne craignez ni l'abandon, ni la perfidie; vous n'entendez point de murmures, chacun eſt prêt de ſacrifier ſes jours pour la conſervation des vôtres. Je ne crois pas qu'on s'aviſe de dire que ce n'eſt pas là la plus fine & la plus ſûre volupté. On en trouve donc infiniment plus à ſuivre la vertu que le vice: mais le malheur eſt que peu de perſonnes en veulent faire l'expérience.

Tout le monde veut être heureux, mais nous ne voulons pas comprendre que pour l'être parfaitement, il faut que les autres le ſoient avec nous. Gardez-vous bien de faire un ſeul miſérable; la réflexion qui ſuivroit le crime, empoiſonneroit le reſte de vos jours. Mais s'il ſe peut, faites des heureux; la regle eſt infaillible, vous ſerez heureux.

Charité envers notre prochain! Cette expreſſion eſt bien vaſte, elle comprend tous les hommes, même les infidéles qui

fourniſſent aux Miſſionnaires matiere à leur charité. De-là je conclus qu'il nous devroit ſuffire que la charité fût une vertu de la pure nature, mais notre défaut d'humanité a preſque forcé Dieu qui veut notre ſalut, d'en faire une vertu chrétienne.

Le plus grand avantage des richeſſes eſt de pouvoir faire du bien. En effet, quoique tous les biens ſoient periſſables, il eſt pourtant vrai que celui que nous faiſons à notre prochain ne périt jamais, puiſque quand la charité en eſt l'objet, elle a la vertu d'en éterniſer la memoire. En favoriſant les pauvres qui peuvent peu, on eſt favoriſé de Dieu, qui peut tout. On peut ajouter, que les regards des Grands ſur les pauvres augmentent leur grandeur. On dit que la charité eſt ſuſceptible d'erreur, mais non pas d'excès. Gardons-nous bien dans l'occaſion de trop réflechir ſur l'erreur dont elle eſt ſuſceptible.

Je crois qu'on peut partager nos devoirs à l'égard du prochain en autant de claſſes qu'il y a de degrez dans la parenté. Nous devons plus aux hommes qui ont raport à nous qu'à des inconnus, plus à des compatriotes qu'à des étrangers : mais je dois encore plus à un homme de ma Province, de ma ville, de ma campa-

gne ; & s'il a vécu avec moi, s'il m'a été ſubordonné, s'il eſt mon fermier, mon débiteur, & ſur tout mon domeſtique ; toutes circonſtances qui ajoutent un ſurcroît d'obligations. Paſſons aux amis.

Devoirs de l'amitié ; plaiſirs de l'amitié ; termes ſinonimes pour les bons cœurs. Le devoir aſſujetit, le plaiſir flatte ; & nous ſommes moins aſſujettis que flattez quand nous ſervons nos amis. L'amitié fournit de grandes reſſources contre l'iniquité publique. Cent ennemis conjurez dont vous ne vous êtes point attiré la haine, vous bleſſent moins & vous ébranlent moins que votre ami ne vous conſole & ne vous fortifie. Pour les connoiſſeurs & les délicats, l'amitié eſt tellement ſuperieure à l'amour, que la maîtreſſe la plus aimable n'a tout au plus dans un cœur que les reſtes de l'ami ; on ſe prête à l'amour, mais on ſe livre à l'amitié.

Il eſt vrai que l'amitié eſt comme l'amour, une union de cœurs & d'eſprits ; mais il eſt vrai auſſi que l'amitié des ſages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde.

Entre deux hommes bien nez, l'amertume des diſgraces & l'ivreſſe de la bonne fortune loin d'éfleurer l'amitié, la mettent en œuvre, & en font ſentir toute la douceur.

On dit qu'un homme heureux ne ſçait pas bien ſi on l'aime, & que les diſgraces ſont la pierre de touche de l'amitié : Comment donc ſe flatter d'avoir un bon ami, puiſque ſelon la Bruyere, il eſt ſi difficile d'être content de quelqu'un ?

Avez-vous aſſez d'experience pour bien choiſir un ami ? avez-vous enfin un bon ami ? gardez-le bien. Rien de plus rare que de trouver dans un même ſujet un bon cœur avec du mérite : rien de plus précieux que ce tréſor ! Mon Dieu ! que que les hommes perdent à ne ſe point aimer ; je crois qu'il ne négligent les reſſources de la pure amitié que parce qu'elle approche trop de la vertu.

La plus courte abſence détruit l'amitié que les parties de plaiſir ont fait naître : la faveur & le grand bien la rendent ſuſpecte : on la proſtitue à la Cour ; dans les corps qu'on appelle Compagnies, la jalouſie la ruine, les occupations la diſſipent, la multitude la diviſe. Peut être les exemples d'amitié ſont-ils moins rares à la guerre que dans tout autre état, parce qu'on y connoît mieux la vertu ; mais on y trouve des fanfarons comme ailleurs. Je me défie des proteſtations ſteriles & faſtueuſes : tel vous offre cent piſtoles bien haut, qui tout bas vous en refuſeroit une. Je ne compterai jamais que ſur une amitié

éprouvée : les besoins & les disgraces démasquent bien des cœurs.

Deux hommes étoient voisins & de tout tems fort amis. L'un eut besoin de cinquante pistoles & les demanda à l'autre qui passoit pour avoir de l'argent. D'abord celui-ci fut sourd, mais il eut l'oreille très fine sitôt qu'on lui proposa d'acheter quelque petit fond qui l'accommodoit. Le contrat signé & l'argent reçu, le vendeur écrivit à l'acquereur. *Je suis étonné que sage comme vous êtes vous ayez mieux aimé confier cinquante pistoles à trois arpents de vigne qu'à trente ans d'amitié.*

L'impie, le blasphemateur, le libertin par état, amis pernicieux : le joüeur de profession, l'avare, amis inutiles : l'homme vain & celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce puisse être, amis faux : le mauvais plaisant, celui qui veut avoir seul de l'esprit, le diseur de riens, amis ennuyeux : l'humeur capricieuse, l'esprit dur, & celui qui vous fait trop acheter ses services; amis tiranniques. De-là connoissez le prix de la véritable amitié.

Je connois un marault qui a fait fortune, il me demandoit il y a quarante ans l'honneur de ma protection, & ma protection étoit assurément la plus petite chose du monde ; dix ans après il m'appella son ami, aujourd'hui il ne me saluë

pas : J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout à coup il devint plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit eſperé. A la premiere entrevûe il ne ſe ſouvint plus que de notre connoiſſance, à la ſeconde il en rougit & l'oublia. J'étois ſi neuf alors que je cherchai au fond de moi-même la raiſon d'un tel changement, & je ne la trouvai que dans la Bruyere. *Un homme*, dit-il, *qui vient d'être placé ne ſe ſert plus de ſa raiſon & de ſon eſprit pour regler ſa conduite à l'égard des autres. Il emprunte la regle de ſon poſte & de ſon état. De-là, l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.* En effet il coute trop d'être vrai, égal, conſtant, reconnoiſſant, genereux. C'eſt bien à la beauté de l'ame & aux ſentimens délicats, à vouloir entrer en concurrence avec de grandes places & de riches ſucceſſions ? Vouloir qu'on ſacrifie l'orgüeil ou l'interêt à la tendre amitié, à la vraye vertu, c'eſt exiger que les biens & les honneurs ne gâtent pas les hommes. Il faut donc les refondre.

Mon ami ! façon de parler devenuë triviale : pardonnons-la à l'uſage. Cet homme-là a des amis ; cette penſée rend beaucoup plus à l'eſprit que la précedente : mais dans le vrai, elle n'a nul rapport

avec ce qu'on entend sous le nom d'amitié. Par l'homme qui a des amis, je comprens, celui qui a du manege, qui connoît les ressorts du monde, & qui les fait mouvoir pour venir à ses fins; il est flateur, il a des manieres insinuantes; il se rend tantôt plaisant, tantôt officieux, rampant au besoin, souvent homme de plaisir, quelquefois philosophe; & même s'il le faut, artistement devot. Si ce caractere souple & maniant est gourmandé d'un peu d'effronterie, on heurte à toutes les portes, & les portes s'ouvrent; après quoi l'on passe pour avoir des amis. Mais de ce que par ce mélange de petits soins & d'adresse vous vous serez fait des amis, ne concluez pas que vous avez un ami.

Le grand mérite peut nous attirer l'estime universelle, & nous faire des prôneurs sans nous faire des amis. A ceux qui ne jugent que par les apparences, rien n'est plus utile en general que les amis, & l'on en décide ainsi sans se donner la peine d'examiner les causes & le fondement de ces sortes d'amitiés. Pour moi je tiens qu'un homme délicat qui nous estime, & qui vante ce que nous valons, quoiqu'il ne soit pas du nombre de ceux que nous appellons nos amis, nous sert sans y penser d'une maniere

bien plus efficace. Le ſervice eſt lent, il n'eſt point médité, ſouvent même il eſt inattendu : mais il eſt infaillible & durable ; au contraire, de cent amis, quatre-vingt-dix-neuf ne menent à rien.

La Bruyere a dit qu'il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui ſont nés médiocres. Les groſſiers n'imaginent dans l'amitié que l'utilité qu'ils en tirent. Les délicats préferent de beaucoup celle qu'ils procurent, à moins qu'on ne ſoit parvenu à cet état de perfection ſur le chapitre de l'amitié, où comptant pour peu de choſe les révolutions de la fortune, donner & recevoir font le même effet entre deux vrais amis.

La véritable, la ſolide, la particuliere amitié eſt une eſpece de mariage dont le contrat ne peut ſubſiſter qu'entre de très-honnêtes gens. L'eſtime en régle les conventions, & la mort ſeule peut le réſoudre.

Il eſt auſſi peu de parfaits amis que de bons mariages, par les mêmes défauts de réflexion & de ménagement avant & après la liaiſon.

L'Himen & l'amitié ont leurs douceurs & leurs peines ; faites-en le paralelle, il eſt parfait, à un trait près qui les differencie. Dans un mari l'infidelité n'eſt

regardée par les hommes corrompus que comme une galanterie, ou tout au plus comme une foibleſſe ; dans un ami, c'eſt un crime noir. On a vû de vrais amis s'aimer toujours également juſqu'au tombeau. L'on a vû le même homme avec la même femme paſſer toute leur vie dans un libertinage fidele, & ne contracter qu'à la mort. Ces deux exemples ont deux cauſes bien differentes, l'honneur & la débauche, cependant ils procedent du même principe de fidelité ſi rare dans les maris. Je ne ſçai à quoi attribuer cette bizarerie & cette contradiction de conduite, ſi ce n'eſt que nous ſommes plus fideles à nos caprices qu'à la loi que nous nous ſommes impoſée nous-mêmes, uniquement parce qu'elle porte le nom de loi : D'ailleurs, nous nous trouvons plus flattez de tenir notre parole que nos écrits ; & c'eſt ce qui fait que le mari & la femme, qui ſe feroient aimez toujours ſans contrat ceſſent de s'aimer, ou parce qu'ils s'y ſentent obligez, ou parce qu'ils obſervent entre eux moins de politeſſe & de ménagement que deux amis.

Vivons avec nos amis comme s'ils pouvoient ceſſer de l'être : maxime vieille, mais toujours nouvelle, parce qu'elle eſt judicieuſe. Je crois pourtant que l'uſage en eſt meilleur avec nos amis qu'a-

vec notre ami, & qu'une union intime & délicate s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excès de prudence.

Tâchons de trouver notre ami dans le grand nombre de ceux que nous appellons nos amis. Le chemin eſt à moitié fait. Sur-tout attachons-nous au cœur droit & à l'homme vrai, qui ne ſoit dominé ni par l'orgueil, ni par l'interêt. Quand le ſujet dont nous voulons faire notre ami n'auroit pas une très-grande étendue de génie; quand il auroit de petits défauts dans l'humeur: ſi le cœur eſt vraiment bon, le marché ne ſçauroit manquer d'être excellent pour nous.

Point d'homme ſur la terre qui n'ait des défauts; la qualité ou la quantité en font la difference. Prenons les yeux d'Argus pour connoître les défauts de l'ami que nous voulons faire, afin de juger plus ſainement ſi nous aurons la force d'y reſiſter. Mais la liaiſon étant contractée, devenons aveugles.

Ne jouons avec notre ami que quand nous ſommes convaincus qu'il eſt très-beau joueur; & plus avec lui qu'avec perſonne ſoyons fideles à la maxime de ne jouer jamais que petit jeu.

Etudions encore notre ami dans le vin. En general, c'eſt une crapule que de

trop boire ; mais avec notre ami rien de plus dangereux. Cependant, rien n'eſt plus délicieux que le plaiſir de la table, quand notre ami tient ſa place au milieu de gens choiſis. Il eſt donc de notre habileté de jouir de ce plaiſir, mais de le ménager de façon que notre goût ne s'uſe point, & que nous ne commettions pas les plus précieux biens de la vie, la raiſon & l'amitié.

L'entêtement & le trop de feu dans les conteſtations que la converſation fait naître ne conviennent jamais à un homme poli ; gardons-nous pourtant d'adherer par foibleſſe & par une fade adulation aux erreurs & aux faux préjugez. Si nous nous trouvons dans ce cas avec notre ami, changeons de matiere ; la chaleur de la diſpute marque moins de ſçavoir que de groſſiereté: D'ailleurs, vous perdez tôt ou tard le cœur de celui avec qui vous voudrez toujours avoir trop d'eſprit.

Heureux ! ſi dans toutes ſortes d'évenemens nous pouvons compter ſur les bons offices de notre ami ; plus heureux, ſi nous lui pouvons rendre les nôtres ! n'en manquons pas le moment, étudions-le avec attention : profitons-en avec vivacité, mais encore avec aſſez de délicateſſe pour ne pas bleſſer en nôtre ami l'amour propre qui regne toujours chez les plus délicats.

Tant d'habiles gens ont écrit sur l'amitié que si je voulois m'étendre je deviendrois diffus. D'ailleurs, que pourrois-je ajoûter au peu que j'en ai dit qui ne convienne à la justice, à la reconnoissance, & sur tout à la générosité. Lisez les traitez de Ciceron, de Saci, & le poëme de l'abbé de Villiers. Finissons ce Chapitre par nous plaindre de nous-mêmes, de ce que nous meritons si peu de fixer l'amitié du moins d'un honnête homme : ou si nous l'osons, sans blesser une juste modestie, plaignons les autres de ne nous pas trouver dignes qu'ils s'attachent à nous. Si les vivans s'obstinent toujours à ne pas connoître ce que nous valons, & à ne nous pas tenir quittes de ce qui nous manque ; contentons-nous du commerce des morts, ils ont, & plus d'équité, & plus d'indulgence pour nous ; ne comptons guéres sur les douceurs de l'amitié, jusqu'à ce que la circulation des mœurs ait ramené en France les maximes du Monomotapa. Voici ce qu'en dit la Fontaine. Que ne le dispensions-nous par nos mœurs d'aller chercher des exemples chez les Afriquains.

Deux Bons amis vivoient au Monomotapa ;
L'un ne possedoit rien qui n'appartînt à l'autre :
Les amis de ce pays là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

CHAPITRE VIII.

De la morale. De l'uſage du tems. Combien le caractere d'homme de bien eſt préferable à celui de galant homme, d'honnête homme, & d'homme de merite. De ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on ſe doit à ſoi-même. De l'excellence de la Religion Chrétienne & Catholique. Contre les Athées, les Déiſtes ou les incredules. Contre les Proteſtans. Des bonnes œuvres; des miſeres de l'homme, & de ſa dignité. Attendre la mort ſans la craindre.

NE faiſons jamais notre ami que de l'homme qu'on peut appeller à juſte titre un *Virtuoſus*, mais un *Virtuoſus* homme de bien. Je crois pouvoir traiter de qualitez moyennes les petits ornemens qui font le galant homme. On ne doit pas les négliger, & je vous ai fait un devoir de les acquerir; mais je les compte pour rien s'ils ne ſont inſéparablement attachez au caractere d'honnête homme. J'eſtime peu les accidens où manque l'eſſentiel.

Vous avez vû à peu près en quoi consiste la vraie probité, & j'aime à croire que votre cœur vous en a plus dit que mes leçons n'ont pû vous en apprendre. Heureux vous & moi, si nous sentons combien les impressions de l'équité sont douces, combien ses inspirations sont judicieuses, combien ses opérations sont consolantes ! Méditez avec un peu de goût le prix d'une droiture à toute épreuve, & vous conviendrez qu'elle est au-dessus de toute grandeur. Le même sentiment me fait placer le malhonnête homme au-dessous des insectes.

J'ai dû par une conséquence nécessaire, faire de la probité la partie principale de l'homme de mérite, dont le caractere est un assemblage de dons, de talens, de vertus. De ce caractere sort la prudence pour choisir un état plus honnête & plus sûr, & pour contracter des liaisons plus utiles & plus honorables. De-là plus d'application à tous vos devoirs & plus d'habileté à les remplir ; plus de délicatesse dans vos amusemens ; plus de modestie dans la prospérité, & plus de fermeté dans les disgraces. Ce composé vous paroît beau ; vous en allez faire sans doute la matiere de vos reflexions & de vos soins, rien ne vous

en échapera ? Je le souhaite ; mais il faut tout vous dire. Ce plan jusqu'ici conviendroit presque tout entier à un Payen homme de merite, & vous êtes Chrétien.

La morale ou la science des mœurs est la grande science du Chrétien ; c'est l'art de regler son cœur par la vertu & de se rendre heureux en vivant bien. J'ai lû dans l'art de se connoître soi-même que la morale qui naît de la révelation du Vieux & du Nouveau Testament a des principes certains ; qu'elle suit la lumiere de la verité, qu'elle est soutenuë par des motifs très-puissans & par des exemples parfaits ; qu'elle releve l'homme rabaissé par ses passions, avili par la superstition, & dégradé par l'infamie de ses attachemens ; qu'elle l'éleve sans l'enorgueillir & l'abaisse sans lui rien faire perdre de sa dignité ; que cette morale nous est connuë par raison, par sentiment & par foi ; que la foi nous la fait recevoir, parce que Jesus-Christ & les Apôtres l'ont enseignée & pratiquée. Que le sentiment de notre conscience nous la fait approuver, parce qu'elle nous satisfait, nous éleve & nous console ; & que notre raison s'y soumet, parce qu'il n'y a rien que de conforme au bon sens, soit dans les principes sur les-

quels elle eſt établie, ſoit dans les regles qu'elle nous preſcrit ; qu'étant à notre ame ce que la medecine eſt à notre corps, elle doit s'appliquer à connoître nos maux & à chercher les remedes qui peuvent nous en procurer la guériſon : Enfin, le projet d'Abadie eſt de ne conſiderer l'homme que comme une créature capable de vertu & de bonheur, & qui ſe trouve dans un état de corruption & de miſere.

Deux parties dans un Chrétien ; un corps qui périt, & une ame immortelle. S'il eſt un Chrétien, qui par des plaiſanteries libertines affecte de douter de l'immortalité de l'ame, ce que je ne croi pas, c'eſt un fou qui aime à s'avilir pour flater ſa corruption & ſe ſouſtraire au châtiment ; ce n'eſt point pour lui que j'écris : mais pour nous, qui ſçavons bien que nous penſons, & que la matiere ne penſe point ; nous, qui croïons ne mourir qu'en partie & pour un tems, & que la plus digne portion de nous-mêmes ne mourra jamais, l'avenir doit être notre premier point de vûe. Vivre bien & mourir bien ſont nos deux ſeules affaires ; & c'eſt la bonne vie qui conduit à la bonne mort. Les agrémens perſonnels, une probité reconnue, un mérite ſuperieur, la ſanté, les dignités, la fortu-

ne, ſont les annexes brillans de la mortalité ; mais on a peu de tems à en joüir : Ce ſont de bonnes proviſions pour le voyage, mais nous n'arriverons au port que par le bon uſage que nous en aurons fait.

La vie pour la plûpart des hommes, ſeroit un mal ſans les vûes de l'Eternité. Regardons-la comme un bien, & convenons pourtant avec Job, que la plus longue eſt bien courte & bien pleine de miſere. La jeuneſſe n'a pas droit de nous aſſurer une longue vie, elle ne peut nous en donner que l'eſperance, nous ne la ſentons qu'à meſure que nous la perdons. On dit que la longue vie eſt un don de Dieu & une recompenſe de la probité ? cependant, preſque tous les hommes n'employent la premiere partie de la leur qu'à rendre l'autre miſerable. Reglons la nôtre de maniere qu'elle ſoit toujours un bien pour nous ; & quelle que ſoit notre ſituation dans le monde, mettons quelque intervale entre les affaires de la vie & le jour de la mort.

Il faut paſſer le tems ſans le perdre. Les années ne paſſent pas en vain : toutes les minutes de la vie d'un Chrétien vont frapper à la porte de l'Eternité. Les anciens croyoient que les Heures s'envoloient au Ciel pour y rendre compte de

l'usage que les hommes en font. A cet usage du tems rapportons ces deux veritez fondamentales, que toute fortune est à craindre où manque la sagesse, & que toute sagesse humaine est folie devant Dieu. Après quoi il est necessaire de conclure que l'homme de bien seul possede la vraie sagesse.

Nous pouvons disposer de nos fonds, mais nous ne sommes que les locataires ou les fermiers de notre vie, encore n'en joüissons-nous pas par bail emphitéotique, peu de gens vivent cent ans. Le mondain laboure au hazard; l'homme de bien cherche à plaire au maître, il seme dans le tems pour recueillir dans l'Eternité. Nous préferons les rentes perpetuelles aux viageres, & c'est sagesse en ce monde. Faisons pour l'avenir ce que nous faisons pour le tems; préferons le perpetuel au viager, c'est sagesse selon Dieu.

Si nous sçavons nous attirer la bienveillance des hommes, si nous rapportons à la communauté publique nos dons, nos talens, notre autorité, nos richesses, nous devenons utiles à la societé, & nous l'embellissons. C'est joüer un beau rôlle, c'est être grand acteur: mais en travaillant pour nous-mêmes, nous travaillons aussi pour les autres;

& tout le bien qui eſt en nous devient la choſe publique. Il n'en eſt pas de même de l'affaire du ſalut ; elle n'intereſſe que nous, elle nous intereſſe pour l'Eternité. Perſonne ne partagera les fruits de notre mérite ; les bonnes actions n'auront point de réduction à craindre, mais auſſi le vice ne trouvera point de prôneurs. Il eſt donc vrai que le caractere d'homme de bien eſt infiniment préférable à tout autre caractere. Les premiers élemens de la raiſon démontrent cette verité.

Le moyen le plus sûr de devenir homme de bien, c'eſt de méditer ſouvent ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on ſe doit à ſoi-même. Ces deux devoirs, s'ils étoient bien compris, ne ſeroient qu'un ſeul & même devoir. En effet je ne puis manquer à Dieu ſans me manquer à moi-même. Dieu veut que je me ſauve, & je veux me ſauver. La volonté eſt la même ; & ſoit par rapport à Dieu, ſoit par rapport à moi, il n'y a nulle difference dans la fin. Craignez Dieu, & gardez ſes Commandemens : c'eſt-là tout l'homme.

Connoître Dieu, le craindre, l'aimer & le ſervir ; voila toute l'œconomie de notre Religion, & les premiers principes de notre croïance. La connoiſſance de Dieu eſt la plus auguſte, & preſque

la ſeule ſuperiorité que l'homme ait ſur la bête. Mais mon Dieu, à qui eſt-il donné de vous connoître. On a beau vous méditer, on en revient toujours à s'écrier avec ſaint Paul, *O altitudo divitiarum!*

Les Juifs qui affectoient de ne pas connoître le Meſſie, lui ayant demandé qui il étoit : il leur répondit ce mot divin, *Ego ſum qui ſum.* Quel heureux texte pour un beau ſermon ſur l'Eternité! On ne peut dire que de Dieu qu'il eſt vraiment celui qui eſt, parce qu'il eſt ſans principe & ſans fin : toutes les créatures ſont en comparaiſon comme ſi elles n'étoient pas, puiſqu'il peut tout anéantir dans un quart d'heure. Quelqu'un plein de cette idée a fait ces quatre beaux vers.

Loin de rien décider de cet Etre ſuprême,
Gardons en l'adorant un ſilence profond :
Sa nature eſt immenſe, & l'eſprit s'y confond.
Pour ſçavoir ce qu'il eſt il faut être lui-même.

La crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe, parce que c'eſt le motif le plus propre à contenir l'homme toujours prêt à s'égarer. Le ſervice de Dieu eſt un tribut legitime que nous ne ſçaurions refuſer à ſa Majeſté ſuprê-

me; c'eſt la rente ſeigneuriale & feodale à laquelle nos jours ſont aſſujettis, c'eſt le prix du fermage; & ſi dans l'obſervance de la Loi, l'homme aveugle & fragile trouve dans ſa foibleſſe des difficultez qui l'arrêtent ou qui l'écartent, l'amour de Dieu acheve ce que la crainte avoit commencé; il leve l'obſtacle, il leve la pierre, comme dit excellemment l'élegant & pathétique Pere Cheminais : *quis revolvet nobis lapidem.* Il adoucit la répugnance, & fait ſentir de l'onction où les ſens & la chair craignoient de ne trouver que du dégoût.

Ici reconnoiſſez la relation merveilleuſe des vertus morales dont je vous ai parlé, avec les vertus chrétiennes qui ſont le but principal de notre miſſion. Ce ſont preſque les mêmes vertus, du moins les unes facilitent beaucoup, & conduiſent imperceptiblement à la pratique des autres. Au vraiment honnête homme, il ne reſte plus que peu de paſſions à combatte & quelques bonnes œuvres à pratiquer, après quoi il eſt homme de bien. Cependant nous refuſons à Dieu ce qu'un fils doit à ſon pere, un Sujet à ſon Roi, un Vaſſal à ſon Seigneur, un domeſtique à ſon maître, & le fermîer au Proprietaire. Nous n'aimons que les objets créés, toutes les facultez de l'en-

tendement & de l'ame se bornent là, parce qu'on ne nous a point appris assez-tôt à reflechir sur la dignité de l'homme immortel, & nous vivons comme si tout périssoit. Nous sentons pourtant cette immortalité, tout nous l'annonce, & nous ne cherchons pas à en douter; mais nous craignons de nous bien penetrer de l'excellence de la Religion Chrétienne. Cependant quoi de plus consolant, quoi de plus judicieux que cette Religion! Aimons Dieu par préference à tout, & notre prochain comme nous-mêmes; voilà toute la Loi.

A l'égard du prochain, je crois vous avoir assez marqué les raisons que la seule politique nous fournit de le secourir & de l'aimer. Si je vous en ai convaincu, il faut que vous conveniez que sur ce point la Loi est absolument conforme à vos interêts temporels bien entendus. Pour la préference que nous devons à Dieu, elle se tire bien naturellement de tous ses attributs, puissance, justice, misericorde, infinité, providence infatigable, consolations journalieres, secours de toute espece, tout nous la prescrit. Et peut-on assez aimer un si bon maître, à qui nos services seroient fort indifferens, s'il ne nous aimoit pas? services pourtant qu'il veut bien couron-

ner de toute ſa gloire ? Helas ! les maîtres du monde exigent plus que Dieu ; ils ne récompenſent gueres, & nous les ſervons mieux.

Il eſt des libertins qui ont l'eſprit juſte & qui ne raiſonnent pas mal ; ramenez-les ſur ce qu'ils doivent à Dieu, vous ne leur trouvez plus que des idées qui font horreur, & des diſcours qui font pitié. La converſation la plus ſuivie & la plus preſſante ſur cette matiere leur paroît une chimere, ou une derniere reſſource de gens qui ne ſont plus propres au monde. On les force quelquefois de convenir de certains principes : mais comme la conſéquence ne convient point à leur conduite, le cœur ne tarde gueres à deſavoüer l'eſprit. Je dis aux uns & aux autres : A-t'on imaginé l'Evangile pour vous tromper, qu'auroit-on gagné en vous trompant ? que contient-il qui puiſſe vous tromper ? J'ajoute, que le monde fait ſans comparaiſon plus de martyrs que l'Evangile : & je ſoutiens que toutes les paſſions de l'homme lui coutent plus à ſatisfaire, que la Loi ne lui coûte à garder. Tous traits differens qui démontrent aſſez l'excellence de la Religion Chrétienne.

Que je prenne tous les hommes ſéparément, il n'y en a pas un qui ne convienne

vienne de mon principe, pourvû que je lui laisse sa passion dominante. L'avare fronde contre le libertin, le libertin contre l'avare : les plus vicieux iront jusqu'à la devotion, si on veut bien sauver tous les droits de leur foiblesse favorite ; combattez-la, ils ne reconnoissent plus l'Evangile

Que le monde ait ses martyrs ; & qui en doute ? Demandez à celui qui s'est élevé, combien cette élevation lui a couté de soins, de rebuts, d'humiliations & de petitesses : demandez au nouveau parvenu, combien il a passé de nuits sans dormir, par combien d'infâmes détails il a préparé le plaisir & corrigé le néant de son héritier ; & vous conclurez que les assujettissemens du monde & la tirannie des passions sont plus pénibles à la chair que la haire & le cilice.

Si je proposois à un incrédule qui auroit quelque raison de combiner tous les âges & tous les goûts, de faire des quatre parties d'une vie dérangée un formulaire de mœurs & de croyance, comme on fait une confusion des quatre quartiers de l'année pour former une juste évaluation ; & si je le forçois enfin d'opter pour l'uniformité de sa conduite entre ce formulaire de sa façon & l'Evangile, il préfereroit le dernier, j'en

ſuis sûr. De-là, je conclus que quand l'homme ſeroit en droit de ſe faire une Religion de fantaiſie, d'y admettre tous ſes caprices & toutes ſes paſſions pour autant de vertus : à la fin : après avoir bien corrigé, diminué ou ajouté, il brûleroit ſon ouvrage, & conviendroit que nos lumieres ne ſont que ténébres, & que nos goûts ſont bien dépravez.

Chaque âge, chaque erreur, chaque paſſion auroit ſon Dieu, & voilà le paganiſme. Ne promenons point notre eſprit d'idée en idée, parce que nous avons promené notre cœur d'égarement en égarement ; tenons-nous-en à l'Evangile, ſa ſageſſe & ſon ancienneté ſont également impoſantes : D'ailleurs la Loi de Grace eſt entée ſur la Loi écrite, la Loi écrite ſur la naturelle ; la figure a fait place à la verité, & les propheties n'ont fait que s'accomplir. Tout eſt tout-à-la fois majeſtueux, ſimple : tout paroît effrayant, & tout eſt doux. Il ſemble même qu'à l'égard des myſteres qui de leur nature ſont incompréhenſibles, Dieu ait pris plaiſir à faire ſentir au cœur ce que l'eſprit ne ſçauroit comprendre. Je dis plus, je ſoûtiens que pour l'homme même qui périroit, il ne ſeroit point de regles plus sûres & plus conſolantes que celles de l'Evangile.

Si jamais vous rencontrez ſous votre main un incrédule, un impie de profeſſion, un prétendu eſprit fort, vous les trouverez tous incapables de former un ſyſtême. Faites un paralelle de toutes les eſpeces de folies qui entrent dans leurs principes & dans leurs conſéquences, avec ce qu'ont écrit feu M. de Meaux ſur la perpetuité de la Foi & ſur les variations des Proteſtans, & Abadie ſur la verité de la Religion Chrétienne, & concluez. Toutes les difficultez qu'on trouve à les convaincre ne me rebuteront pas, & puiſque de tout mon livre ce chapitre eſt le ſeul où je parle de la Religion, on me permettra de m'étendre un peu ſur cette matiere, elle eſt déciſive pour tous les hommes. Quel bonheur pour moi ſi je pouvois détourner les jeunes gens de la voye des impies! Je ſçai par experience combien l'eſprit fait de chemin depuis vingt ans juſqu'à ſoixante: quand on commence par l'impieté, on finit par l'endurciſſement. Cependant les paſſions qui nous tyranniſoient s'émouſſent; & ſi l'on n'eſt pas parvenu juſqu'au dernier degré de la corruption, on commence à entrevoir une lueur de la maniere unique dont on voudroit avoir toûjours penſé.

Heureux ceux qui ſont bien nez,

bien élevez ! mais quel ſcandale pour le bon ordre que de voir de vieux coquins, déja un pied dans le tombeau, inſinuer des ſentimens pervers à la jeuneſſe ! J'en ai connu, ils m'ont fait horreur. Je l'avoüe à ma honte, je deviens vieux, & j'aime encore le monde & les plaiſirs : mais j'aime la raiſon, & je reſpecte infiniment ma Religion. Deuſſent les mauvais plaiſans me tourner en ridicule, je ſçais comme eux que le rôlle de miſſionnaire ne me convient pas ; mais je ne rougis point de l'Evangile. Mon deſſein eſt de conduire l'homme depuis le berceau de ſa raiſon juſqu'au dernier ſoupir : & puiſque le commerce des impies eſt le plus dangereux de tous les écueils, j'ai dû faire de nouveaux efforts pour l'en garantir. Je commence donc par lui faire ſentir l'excellence de la Religion Chrétienne, que je retrouve encore éminemment dans ce qui fait le plus de peine au libertin ; & voici ma raiſon. Si mon imagination ne ſert qu'à m'égarer, je dois me laiſſer conduire ; & ſi mes paſſions ſont mes plus redoutables ennemis, je ne ſçaurois trop aimer la loi qui m'apprend à les dompter.

Commençons donc de bonne heure à combattre nos paſſions, connoiſſons les plus dangereuſes, oppoſons-leur les

précautions les plus justes, & les remedes les plus sûrs. Il en est, qui par l'accroissement qu'on leur permet deviennent presque incurables. L'orgueil, par exemple ; la Religion n'en guérit que rarement, la raison encore moins ; c'est une fiévre continuë qui travaille son malade tous les momens de la nuit & du jour, & qui le conduit au tombeau. Puisque nous connoissons la tirannie de ces passions violentes, fermons-leur pour jamais la porte de notre cœur. Nous aurions peine à les en chasser ? Veillons donc à ne les y jamais introduire. A l'égard des passions qui s'élevent comme par accès, c'est une fiévre éphémere, dangereuse à la verité, mais sur laquelle les remedes peuvent agir. Par exemple, il y a un specifique contre la colere, c'est de remettre au lendemain ce qu'elle a résolu, & un autre contre l'amour, c'est la fuite.

Mais quel est ce composé monstrueux de bien & de mal qui se presente à moi ? Je le connois, c'est le respect humain presque aussi dangereux que le méchant exemple contre lequel j'ai pris soin de vous armer. Religion adorable, unique voïe du salut, pourquoi les hommes emploient-ils contre vous tout ce qui devroit vous les concilier ? le respect hu-

main eſt comme la diſſimulation, tantôt vice & tantôt vertu. Quand on ſçait bien ſe reſpecter ſoi-même, on craint de s'offenſer; on ne ſe livre à rien qui puiſſe allumer une ſorte de guerre civile dans un cœur fait pour aimer la vertu; & quand nous nous portons les uns aux autres le reſpect mutuel que nous nous devons, nous ne cherchons qu'à nous ſecourir, qu'à nous édifier, qu'à nous inſtruire. Si on croit ne devoir du reſpect qu'à ſes ſuperieurs, on ſe trompe; on ne ſçait pas la valeur de ce terme, nous nous en devons tous; & chacun de nous en doit infiniment à la ſocieté civile: Or, dans les cas où la vertu eſt en péril, le reſpect humain peut être d'un grand ſecours; Dès qu'il nous empêche de faire une ſottiſe, une action lâche & honteuſe, & de voir mauvaiſe compagnie, ne devient-il pas une vertu? Tel étoit prêt à s'embarquer dans le crime, qui s'eſt dit: Mais mon pere le ſçaura; ce Pere ſi bon & qui ne cherche qu'à me conduire au bien; cette mere à qui mon éducation a couté tant de ſoins: mes ſuperieurs le ſçauront; mes voiſins ſont attentifs à ma conduite; mes concurrens ſont mes cenſeurs: celui-là ayant déja un pied dans le précipice a repris des forces nouvelles, il eſt échappé au

danger ; & c'eſt l'effet merveilleux du qu'en dira-t'on ; le reſpect humain a fait l'office de la vertu, & il eſt devenu vertu. Cette autorité ſubſidiaire que la Religion Chrétienne veut bien emprunter des vertus morales, eſt encore, ſelon moi, une grande preuve de ſon excellence.

Au contraire, que ſans pudeur on ſe ſoit enfoncé dans l'abîme, qu'on ait manqué à tous ſes devoirs, & que ſentant la neceſſité indiſpenſable de réparer ſes torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on ſe laiſſe retenir par une mauvaiſe honte ; c'eſt une puérilité criminelle qu'on ne ſçauroit propoſer pour excuſe. Vous tombiez par foibleſſe ? relevez-vous avec courage ; vous craignez d'apprêter à rire aux jeunes fous vos complices ? craignez plûtôt de vous attirer pour jamais la juſte indignation de ceux à qui vous ne faiſiez que pitié. Les plus vicieux reſpectent la vertu, l'aveu d'un menſonge eſt un hommage à la verité : La reſtitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'eſprit. Le qu'en-dira-t'on n'eſt point le ſubterfuge d'un homme ſenſé, c'eſt le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaiſes habitudes ont déran-

gé l'esprit, & qui ne craint pas d'ajoûter de miserables raisonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la passion n'est pas encore usée, ou que le coffre fort n'est pas assez plein; mais que la crainte des sots nous fixe dans l'habitude de nos sottises, en vérité, le prétexte deshonore la raison. Dès que le respect humain mal entendu nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir, il devient lui-même un vice effectif, puisque la perseverance dans le peché dont il est la cause premiere, est la plus grande malignité du vice. Il est donc vice ou vertu suivant l'usage qu'on en fait.

Quoique le joug du Seigneur soit consolant, il est pourtant vrai qu'il a ses amertumes; car enfin il faut mortifier sa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuser quelque chose à ses sens; mais aussi dans quel commerce a-t'on quelque avantage pour rien? Le combat de la chair & de l'esprit est l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort seule en est le terme. Mais le prix de la victoire est une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles passions, nous ne sçaurions donc étudier

avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire ; mais ici je dois vous aguerir contre le prétexte le moins raisonnable & pourtant le plus commun sur le fondement duquel la plûpart croyent justifier le retardement de leur conversion. Tout ceci est du P. Cheminais. Je me convertirai, dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

Cette façon de raisonner signifie précisément que l'impieté veut rendre la grace de Dieu responsable de la corruption de l'homme. C'est ainsi que l'incrédule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de saint Augustin : *Da quod jubes, & jube quod vis.* Fatales imaginations de la Scolastique, pourquoi fournissez-vous à l'homme des sophismes ingénieux pour se tromper ? Que nous sommes fous de nous servir si mal de notre esprit ? Tout borné qu'il est, il veut foüiller dans les secrets de Dieu, & pénétrer des mysteres sur lesquels on ne lui demande que confiance & soumission. On voit des gens d'érudition, de vertu & de mérite vouloir épuiser la matiere sur le Chapitre de la Grace & de la Providence : Et qu'y comprennent-ils : qu'y peut-on comprendre ? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur sçavoir trop rafiné, & de leur délicatesse à distinguer & divi-

ſer, ſi ce jargon de l'Ecole ne ſert qu'à m'embaraſſer l'eſprit, quand il ne s'agit que de guérir la lepre de mon cœur ? Ai-je beſoin d'une ſcience profonde pour me perſuader qu'il y a un Dieu ? Puis-je croire Dieu injuſte ? Dieu juſte me commande-t'il l'impoſſible, & confondra-t'il dans ſes jugemens l'heureux Chrétien qui meurt avec ſon innocence, le pecheur contrit, & le ſcelerat.

L'indocilité & le ſot entêtement dont j'ai parlé fortifient les préjugés & produiſent enfin la perſuaſion, de-là les ſuperſtitions & les hereſies : ou les grandes paſſions nous corrompent, ou l'eſprit de cabale nous aveugle. Non ! rien n'humilie tant la raiſon que de voir de grands perſonnages ſe livrer à des deſordres honteux, ou ſe rabaiſſer juſqu'à des petiteſſes populaires par la fureur de parti. Mon Dieu ! que l'eſprit ſimple & pacifique eſt un grand don ! Qu'on faſſe une eſpece de chronologie des grandes révolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux ſiecles ont porté des coups ſi cruels à la religion, & qui ont coûté tant de ſang à l'Europe, on voit que l'eſprit de parti eſt la premiere cauſe de la diſcorde, de cette diſcorde affreuſe dont le ſouffle empoiſonné ne cherche qu'à diviſer tous les cœurs, qu'à embra-

ſer tout l'univers : ô que M. Rouſſeau la peint bien !

. . . . . .

Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſez
De ſentimens l'un à l'autre oppoſez,
D'embaraſſer leurs eſprits temeraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel eſt le fruit de ces contrarietés ? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre.

J'ai veu deux partis diſputer
De la verité ſans l'entendre,
Le public ſans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entêter ;
Et par leur diſpute autentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique ;
J'ai veu qu'après un long debat
Aprés replique ſur replique
La haine des partis étoit le reſultat.

Je ne crois pas que dans toute la catholicité on trouve un ſeul homme qui doute du beſoin que nous avons de la grace. Mais auſſi tout le monde convient que notre correſpondance à la grace eſt abſolument néceſſaire. *Vocabis me, & ego reſpondebo tibi.* Vous m'appellerez Seigneur, & je vous répondrai par toutes les bonnes œuvres dont je ſuis capable : ſi ces deux points ſont phiſiquement or-

thodoxes, de quoi quelques gens disputent-ils ?

Il est vrai que la grace est une faveur gratuite, que Dieu est le seul arbitre de ses graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plaît : qu'il trouve bien en nous la matiere de ses jugemens & de ses vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raisons de sa misericorde & de ses graces : mais aussi il est vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons presque toujours à la grace. Il est vrai que les bonnes œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoissance des graces reçûës nous en attire de nouvelles ; & s'il est de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de sa misericorde que la foiblesse humaine, il est aussi de la prudence du Chrétien de tâcher de s'attirer cette misericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pecheur ; & au lieu d'y chercher le secours & la force qui y sont attachez, on se jette dans des raisonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la science. Nous voudrions que la Grace efficace nous enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout seul tous les frais de notre salut : c'est-à-dire, que nous prétendons que Dieu nous prévienne tou-

jours, qu'il faſſe les premieres démarches; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre : mon cœur tout porté qu'il eſt au péché me le reproche quand je le commets, & ce remords eſt une grace. Je ſçai que ma correſpondance à la grace doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature : Je ſçai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi, ne me ſauvera pas ſans moi ; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples, elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. La ſoumiſſion eſt la voye de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impieté que de cenſurer l'ordre de la providence, & un attentat à la divinité que d'en vouloir pénétrer le miſtere. Fions-nous-y, & faiſons tout ce que nous pouvons ; voilà les grandes régles. Dans nos malheurs, rendons-les meritoires par la réſignation : dans nos beſoins, recourons à la Provi-

dence. Comptons sur elle chrétiennement mais sagement. Cinq pains d'orge & deux poissons nourrirent cinq mille hommes & il en resta. Je sçai que le tems des miracles est passé, aussi ai-je dit *sagement* : parceque l'esperance ne dispense pas du travail. Murmurer contre les secrets de la Providence, ou penser s'en délivrer en leur résistant, c'est témoigner plus de folie que de courage. Le conseil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penser, *quo fata trahunt, retrahuntque sequamur :* Aussi l'expérience nous montre-t'elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & que la détestable excuse qu'on tire du prétendu défaut de grace n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de se corriger & de se soûmettre. Ils aiment mieux se faire une idée monstrueuse de la Divinité, que de rectifier leurs raisonnemens & leur conduite ; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'esprit. Libertinage, endurcissement, impieté, blasphême, tous degrez qui conduisent à l'impénitence finale. Conservez très-soigneusement le mérite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raisonnez juste, vous vous épargnerez bien des malheurs.

Nous n'entrerons point dans le Royau-

me celeſte ſi nous ne ſommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon ſur la pureté des mœurs & ſur la ſimplicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la ſenſualité, ni la vanité. Tel viſe au doctorat qui ne ſçait pas ſon Cathechiſme. On n'aime que les matieres preſque incompréhenſibles: & à quelque prix que ce puiſſe être, on veut faire le bel eſprit. Aimons les ſciences, mais ne perdons jamais de vûë les fondemens de notre Religion; reliſons ſouvent le Décalogue & les Commandemens de Dieu, faiſons-en notre pain quotidien. Ce conſeil eſt uni, mais il eſt ſalutaire. Loin de faire les legiſlateurs, ſouvenons-nous de cette belle parole de S. Mathieu, *Seigneur vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans, & de ceux qui ſont à la mamelle.* Il dit encore ailleurs, *ne cherchez point à être appellez maîtres, parceque vous êtes tous freres: ne deſirez point être appellez Docteurs, parceque vous n'avez qu'un Docteur & qu'un maître qui eſt Chriſt.* Que les proteſtans dont je parlerai bientôt, refléchiſſent à cet autre paſſage. *Unum Ovile & unus Paſtor.*

La Coutume & l'Ordonnance ſont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus conſommé a tous les jours

le texte à la main, & sa fidelité à citer juste lui fait autant d'honneur que son éloquence. L'observance du Cathéchisme est de même décision pour le salut que la Coutume d'un païs pour une question débatuë. Ne rougissons donc point de remettre souvent nos premiers principes sous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'est la science des mœurs infiniment préférable au sçavoir fastueux & sublime.

Veillez donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le respect humain, & l'attente perpetuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'esprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux sur lequel on n'ose s'embarquer dans le sentier de la vertu. On prévoit tant de combats à essuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute; on voudroit entrer, & l'on reste à la porte. On ne s'allarme ainsi, que parce qu'on ne regarde les choses qu'en gros, si j'ose ainsi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le composent, toute la difficulté du salut se réduira à la passion dominante.

Vous êtes vif? Ne porteriez-vous point la vivacité jusqu'à la colere? mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli; vous n'êtes plus moderé, ni maître de vous-

même, & vous alterez votre santé. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? Pour connoître combien elle est honteuse, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monsieur de Turenne, ce grand modele pour les grands hommes, n'étoit pas moins respecté par sa moderation que par sa valeur.

On peut se livrer à la colere, sans être dans le cas de se venger ; mais on ne peut se venger sans colere : & dès-là la vengeance est un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre est presque toujours l'effet de la réflexion. Loüis XIV. a défendu les duels, c'est un grand trait de sagesse. Dieu nous interdit la vengeance, c'est une grande preuve de son attention. Qu'il soit le Dieu des vengeances, qu'il se soit reservé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait ; c'est nous montrer tout-à-la fois sa toute-puissance & sa bonté. Laissons-le faire, nos interêts sont en bonne main, & il est toujours vrai que sur ce point sa Loi est la même que celle de nos Princes.

Mais d'ailleurs tout le monde convient que rien n'est plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire

grace : & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec péril. La vengeance eſt, dit-on, le vice des Devots : mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un Courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux : En verité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'étoit pas aſſez généreux lui-même pour pardonner à ſes ennemis. Mais quelle vengeance plus illuſtre pour les grands cœurs que de voir ceux qui les ont offenſé réduits à leur demander des graces ! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t'on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant ? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif ! C'eſt un aſſemblage d'inquiétudes affreuſes, de ſoins dévorans, de dangers de toute eſpece, de funeſtes confidences & d'homicides conſeils. Je crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées ſur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace eſti-

moit tant ; & raisonnons. Dieu me fait une Loi de ce qui faisoit les plus doux plaisirs d'un Païen honnête homme. O ! que la Loi qui me prescrit de conserver toujours de la tranquilité & de la douceur, qui m'apprend à reprimer mes saillies & à vaincre mes passions, est une aimable & une admirable Loi ! Serois-je aussi-bien conduit, si je me conduisois moi-même ?

On nous oblige à ne parler mal de personne. Mais quoi de plus indigne selon le monde que de parler mal d'autrui ! N'y a-t'il pas une petitesse infinie à n'avoir de l'esprit qu'aux dépens du prochain ; & vous ménagera-t'on, si vous ne ménagez personne ? Si vous révélez le secret confié, ou si vous calomniez, vous êtes souverainement malhonnête homme ; si vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voisin, je n'écoute pas l'histoire, je ne pense qu'à votre malignité. Il est donc vrai que la Religion qui m'oblige à mesurer mes paroles est une excellente Religion. Non, je ne puis trop le répéter, la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à son vrai bonheur pour le tems, à sa probité, à sa santé, à son repos, & à son amour propre, si l'on sçavoit se bien aimer soi-même.

Une femme pleine d'esprit & de raison, & capable des reflexions les plus solides, écrivoit à un de ses amis de même caractere, qu'il n'est point de plus sure ressource contre les peines de la vie que la Religion, & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle seroit la plus judicieuse philosophie de l'Univers.

Permettez-moi ce détail, j'ose y entrer puisque la gourmandise & l'envie sont spécialement défenduës. Je vous demande; me faut-il une Loi écrite, ai-je besoin d'avoir sans cesse l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire? Est-ce donc que ma santé ne me le défend pas assez? La seule politesse fait regarder avec horreur un gourmand de profession: aussi ne voit-on guéres que des stupides qui soient susceptibles d'un défaut aussi mépriſable, parce que c'est celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice aussi bas; mais j'en parle trop: en verité, un honnête homme n'est point gourmand, & ne se fait point des plaisirs que la volupté même désavouë.

Je suis encore persuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizare que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à se tourmenter soi-

même pour se faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait sur le cœur & sur l'esprit du forçat qu'elle tyrannise ce que la pierre infernale fait sur les chairs ; c'est un corrosif brûlant qui consume toujours, & dont la pointe s'éguise à mesure qu'elle travaille. Le gourmand se contente de vivre en animal : au contraire, l'envieux ressemble aux Anges rebelles. Le premier ne songe qu'à digérer, le second ne digére jamais le bonheur ou le merite personnel de son voisin. Un vieux proverbe nous apprend que la gourmandise est plus meurtriere que le fer & le feu, *plus occidit gula quam gladius*. Nous avons encore un axiome dont la pratique est d'une grande utilité pour ceux qui veulent se former un excellent caractere, & dont les trois parties conviennent également au corps & à l'esprit. Tenez-vous toujours en garde contre les desirs inquiets : ils sont incompatibles avec la gayeté qui vous est naturelle. Conservez bien cette gayeté, c'est un thrésor. *Mens hilaris*. Acquerez ce doux repos dont je vous parle dans tout mon Livre, mais agissez. La paresse appesantit le corps & amollit le cœur. Les délices de Capouë amollirent Hannibal. Reposez-vous donc sobrement. *Requies moderata*. Enfin réjoüissez vous avec des amis déli-

cats, mais ne vous livrez jamais aux plaisirs brutaux. La débauche est odieuse & l'on se deshonore à trop boire & à trop manger, *dieta*.

Je ne sçaurois croire qu'on soit fâché de trouver ici ce que M. Rousseau dit de l'envie.

La main du tems creusa les voutes sombres
D'un antre noir sejour des tristes Ombres,
Où l'œuil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là de serpens nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuse & retirée,
Monstre ennemi des mortels & du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui trainant une vie abbatue
Ne s'entretient que du fiel qui le tue,
Ses yeux cavez, troubles & clignotans
De feux obscurs sont chargés en tout tems;
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gele & les brûle,
Et qui delà porté dans tout son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts.

Mon Dieu! quand je vois les hommes se dégrader par des vices si honteux, je suis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne seroit de les ramener à la raison.

Mais quelque raison que vous ayez, quand même vous rassembleriez en vous toutes les parties du vrai Merite, ne vous tenez pas moins en garde contre la pré-

ſomption. Notre force ne peut ſe meſurer que ſur la défiance que nous avons de nous-mêmes. Si l'homme fort eſt au deſſus de certaines foibleſſes, il eſt pourtant vrai que nous avons tous chacun la nôtre. On dit que le plaiſir eſt celle des jeunes gens ; l'avarice celle des vieillards ; la vanité celle des Grands, & la médiſance celle du peuple : mais enfin, l'homme ſage ſurmonte la foibleſſe de ſa nature, par la conſtance de ſon eſprit. Le triomphe de la vertu eſt de réſiſter à la tentation. Quand on a ſoin de reprimer les mouvemens déréglez de l'ame, leur férocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domeſtiques & apprivoiſez qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix. Nous ne ſommes capables d'aucun autre merite que de pouvoir par la grace de Dieu réſiſter à la tentation ; *Tolle certamina ? tuliſti coronas.*

Cette ſoumiſſion des mouvemens de l'ame à la raiſon, eſt ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuſe. Parvenus à ce degré de raiſon, défions-nous de notre cœur ; & dans l'occaſion, ſi nous ne pouvons vaincre qu'en fuïant, fuïons. C'eſt une des plus ſages précautions de la Religion Chrétienne de nous fournir des remedes contre notre penchant au mal. La Religion & la raiſon

font le partage, ou deviennent le fruit de la vraie Philosophie.

Que l'Evangile fait bien l'éloge de la probité en déclamant vivement contre l'hipocrisie ? Mon Dieu, on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Dévots*. Il est vrai que la qualité de *Dévot* est un vernis admirable sur la reputation d'un fripon, & d'une femme déréglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes sont merrveilleuses, dit que l'hipocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'est la Bruyere, a dit qu'un mechant ne se peut montrer bon que par un second crime, qui est l'hipocrisie, vice bas, timide, lâche, & le plus opposé à la vraie probité. Il ajoûte que la vieillesse & la laideur, l'adversité & la vaine gloire, la mode & l'espoir de cacher ses défauts, font plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement, la dévotion des vieilles coquettes n'est qu'un état de bienséance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je crois que rien n'en approche tant que l'hipocrite. C'est un scelerat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes; qui trafique ce que nous avons de plus auguste dans la seule vûe de pouvoir rester toujours impunément vicieux,

vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occasion de ce vice, qui est diamétralement opposé à toute Religion & à l'honneur, je hazarde une proposition bien simple, & je l'adresse aux Déistes. Je leur dis : vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hipocrite. La consequence est absolument necessaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer ?

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uniquement par le soin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens détestent : en cela, l'Evangile me semble ne faire que l'office d'un sage gouverneur ; c'est me prescrire des regles de conduite qui puissent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié ; c'est m'apprendre le moyen de vivre plus heureux & plus long-tems : mais me rendre méritoire pour l'Eternité le plaisir que j'aurai pris à vivre en homme reglé, en homme sage, en homme vrai ; me tenir compte du soin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma santé, de l'heureuse occasion que j'aurai trouvée d'obliger un honnête homme, ou de secourir un malheureux ; me sçavoir gré de mon attention à payer

mes dettes, à remplir les devoirs de mon état, à ne me point livrer à des passions brutales ; me récompenser d'un peu de force d'esprit qui me fait supporter patiemment une disgrace ou une injure ; accidens auxquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter : en verité, c'est le comble des misericordes du Très-haut. Non, on ne sçauroit assez vanter l'excellence d'une Religion aussi consolante & aussi sainte.

L'excellence de la Religion se fait encore bien sentir par la lecture des Livres Saints. A travers un stile simple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majesté formidable, & l'on adore les bontez d'un Pere le plus affectueux. La parabole la plus commune renferme toujours quelque chose de divin. Aujourd'hui qu'on a plus d'érudition & plus d'esprit que jamais, écrit-on comme David ? Nos esprits les plus profonds & les plus délicats ont-ils écrit comme ces hommes simples, ignorans & grossiers, dont Jesus-Christ fit ses Apôtres? Depuis eux jusqu'à nous, le plus grand génie a-t'il approché de cette force, de cette sublimité, de cette énergie ? Mon Dieu qu'on est à plaindre quand on ne sent point la sagesse & la bonté de votre Loi ? Mais aussi pour peu qu'on la connoisse,

on ne tarde gueres à passer de la régularité pour le precepte, au goût pour les conseils.

Si je reflechis à la vicissitude de toutes les choses créées, au renversement des plus grands Empires, à la fluidité rapide de tous les biens temporels, qui courent indistinctement de famille en famille, & passent legerement du Maître au Valet : N'aurai-je pas raison de décider que tout cela n'est qu'un jeu ? Mais, si de-là je tourne mon esprit du côté de la Religion, si je reflechis qu'un établissement confié à douze pêcheurs a reçû sa perfection, malgré toutes les Puissances de la terre & toute la cruauté des Tirans, malgré un nombre presque infini d'Heresiarques & de Novateurs ; en un mot, malgré le sang & la chair ; & que cet établissement dure depuis plus de dix-sept cens ans dans toute sa pureté ; cette pensée seule me tient lieu de démonstration.

Je ne puis être convaincu d'une verité que par un sentiment de mon cœur qui ne me laisse pas le loisir de penser, ou par une démonstration qui ne me laisse point de replique. Si c'est par démonstration, le cœur doit se prêter à l'esprit ; si c'est par sentiment, l'esprit doit suivre le cœur : En effet, dès que mon cœur a senti

la sainteté de ma Religion, je n'ai plus besoin de penser, & mon esprit n'a plus rien à faire. Ici le sentiment & la démonstration font également honneur à la foi; l'un, pour consoler le fidele; l'autre, pour confondre l'incrédule. Quelle est donc l'exellence d'une Religion qui fait tout-à-la-fois la consolation de ses sectateurs, & la réprobation de ses ennemis!

Homme simple, soumettez-vous & raisonnez peu, voilà votre partage. Mais pour ceux qui sont chargez d'éclairer les peuples, ou qui se trouvent dans la necessité de soûtenir les droits de la Religion, c'est un devoir indispensable de joindre le raisonnement au sentiment. Le Juif resteroit toujours Juif, le Protestant toujours Protestant s'il leur étoit permis de ne prendre que leur cœur pour juge. L'ignorance volontaire n'est pas une excuse légitime de l'égarement: & c'est ce qui impose à l'infidele, à l'incrédule, & au Chrétien égaré la necessité de se départir de leurs préjugez, de s'instruire de bonne foi, & de se laisser convaincre.

Quoique ces grands sujets ne soient pas de mon ministere, j'ai assez lû pour oser en dire un mot: on me dispensera pourtant d'en parler en Théologien &

en Docteur. Il eſt tellement eſſentiel de s'inſtruire de ce qui regarde la Religion, que ceux qui refuſent d'apprendre ce qu'ils doivent ſçavoir, tombent dans l'héréſie des anciens Gnoſimaques. Ils admettoient les bonnes mœurs, mais ils rejettoient l'étude des principes. Si ce miſerable ſiſtême avoit lieu, le payen qui auroit de l'humanité ſeroit autant en ſureté de ſon ſalut que le Chrétien fidele. D'ailleurs cette opinion renferme une contradiction manifeſte : Comment bien remplir ſes devoirs ſi on n'en a pas une idée juſte ? comment pratiquer un culte qu'on ignore, & comment ſe déterminer entre l'hereſie & la vraie Religion ſi on ne ſçait pas les diſtinguer ? L'interêt le plus preſſant & le premier devoir de l'homme eſt donc d'acquerir toute la connoiſſance dont il eſt capable pour ne pas confondre l'orthodoxie & l'erreur.

Outre la catholicité que nous profeſſons, trois façons de penſer differentes partagent les hommes ſur ce qui regarde la Religion. 1°. Les Athées, ſuppoſé qu'il en ſoit : pour moi je n'en crois pas. Les plus ſtupides des hommes ont au moins un peu de raiſon. Je conviens qu'à mille égards quelques bêtes ont plus d'inſtinct que quelques hommes : mais

enfin l'inſtinct n'eſt pas la raiſon. 2°. Les Déiſtes, les incrédules, les impies de profeſſion, les eſprits forts : en un mot, tous ceux qui ſont également éloignez de toute Religion, & je crois que c'eſt-là le grand nombre. 3°. Enfin ceux que de faux préjugez, la force de l'éducation & de l'habitude, l'entêtement & le refus de s'inſtruire retiennent dans des erreurs qui les éloignent de nous.

Je ne crois pas d'athées. L'odieux Spinoſa a voulu introduire une eſpece d'athéiſme, & renouveller les abſurditez d'Anaximandre qui vivoit cinq ou ſix ſiecles avant Jeſus-Chriſt : mais cette idée répugne trop à la raiſon pour pouvoir penſer qu'elle ait des ſectateurs. Les Payens, les Idolâtres de toute eſpece & de tout païs croioient des Dieux. Le peuple ignorant & groſſier ſe faiſoit des Dieux de bois, de plâtre ou d'argile : tant qu'on étoit heureux, le Dieu étoit adoré : à la moindre diſgrace, on lui caſſoit bras & jambes. Ces Dieux s'appelloient Lares, Dieux Penates, Dieux Domeſtiques : pour l'ordinaire le coin du feu étoit le paradis de ces marmouzets. Cependant à travers de cet aveuglement burleſque & déplorable, on démêle une ſorte de foi qui, bien définie, ne peut s'appeller que ſuperſtition. Mais ſi les

Idolâtres adoroient une infinité de Dieux de leur imaginarion & de leur façon, les ſages reconnoiſſoient une divinité ſuprême qui préſide à tout. Les uns croyoient que cette divinité étoit le Soleil: les autres l'appelloient le Deſtin, la Providence, le grand Jupiter, le grand Dieu auquel ils ſubordonnoient des Dieux mitoyens : mais enfin perſonne n'a jamais crû l'éternité de la nature. La ſeule raiſon nous démontre que la matiere n'a pas pû ſe produire elle-même : toutes les ſectes & toutes les Nations admettent un Créateur : donc il n'y a point d'athées.

On ne raiſonnera jamais juſte que quand on ſçaura bien définir. Il eſt vrai que chez les Payens les hommes ſans lettres & ſans éducation ſe faiſoient des idées bien extravagantes de la Divinité, mais ils n'étoient point athées. Pour être athée il faut nier qu'il y ait un Etre ſuprême qui a créé le monde par ſon pouvoir, & qui le gouverne par ſa ſageſſe : & c'eſt ce qu'on n'a jamais penſé. Pour connoître l'exiſtence éternelle d'un Dieu Créateur, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir de la foi & de la raiſon, il ne faut que des yeux.

Ceux d'entre les Perſans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains qui

avoient plus de lumieres, & qui cherchoient de bonne foi à se faire une idée juste de la natue Divine, sont convenus, que non-seulement il y avoit un Dieu superieur aux autres Dieux, mais encore qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Il est vrai que peu d'années avant Jesus-Christ Agrippa gendre d'Auguste, fit bâtir à Rome un Temple pour les Dieux; il étoit surtout dedié à Jupiter vengeur. Ce Temple est aujourd'hui l'Eglise de Notre-Dame de la Rotonde. Les Dieux de la Fable & ceux des Philosophes avoient des temples qu'on appelloit le Panthéon : & le culte des Dieux s'appelle depuis peu le Polithéisme ; mais enfin malgré les absurditez populaires & les opinions differentes des hommes éclairez, il est constant que dans toutes les Nations on reconnoît une divinité suprême.

Saint Augustin a parfaitement éclairci la confusion dans laquelle vivoient autrefois les hommes grossiers & aveugles. Il a réduit cette pluralité chimerique des Dieux à la seule divinité qu'ils appelloient Jupiter : Il a démontré que le pouvoir & les fonctions qu'on attribuoit à Neptune, à Pluton, à Mars, à Minerve ; en un mot, à tous les Dieux, venoient immédiatement de l'unité d'un

ſeul & même principe, & que cette foule innombrable de Dieux & de Déeſſes n'étoient que le même Jupiter dont ils exprimoient les differentes vertus ſous des noms differens.

Les plus grands génies de l'antiquité comme les hommes les plus ſimples, auroient été bien ſcandaliſez ſi de leur tems quelqu'un avoit ſuppoſé l'athéiſme. En effet, il eſt bien ſenſible que le deſſein, la penſée, le mouvement, ne ſont pas du reſſort de la matiere. Les Philoſophes ſenſez ont unanimement reconnu l'unité de Dieu & l'immortalité de l'ame : Hé comment l'ame pourroit-elle mourir ? elle n'eſt formée ni de matiere ni d'élemens. J'abuſerois de la patience de mes lecteurs ſi je m'amuſois à leur prouver ce qu'ils ſentent d'eux-mêmes : ils ſçavent comme moi que l'athéiſme, l'idolâtrie, la pluralité des Dieux & la mortalité de l'ame, ſont des extravagances qui bleſſent les premiers élemens de la raiſon.

Je ne comprens pas comment les hommes aiment ſi peu la lecture : je crois en inſpirer le goût par tous les fragmens dont je compoſe ce Traité : Mais il ne faut lire qu'avec de bonnes diſpoſitions : l'orgueil & le méchant eſprit empoiſonnent les meilleures choſes. Quand on

remonte à la ſource, on trouve mille & mille traits qui flattent infiniment le cœur & l'eſprit. La pareſſe ou l'inattention de ceux qui voudroient tout ſçavoir ſans rien apprendre, m'ont déterminé à venir à leur ſecours. Si l'on veut ſe ſatisfaire ſans être obligé de recourir aux originaux, voici un précis très-ſommaire du beau diſcours de M. de Ramſay ſur la Mythologie. Vous trouverez dans ſon extrait la délicateſſe du ſtile & la force du raiſonnement. Il parlera toujours juſqu'à ce que j'en ſois aux Déiſtes, & je ne citerai que les traits qui ont rapport à mon deſſein.

Zoroaſtre dit que Dieu eſt le premier des incorruptibles, éternel, non engendré. Il n'eſt point compoſé de parties, il n'y a rien d'égal à lui. Il eſt Auteur de tout bien, deſintereſſé, le plus excellent de tous les êtres excellents, & la plus ſage de toutes les intelligences. Le Pere de la Juſtice & des bonnes Loix : inſtruit par lui ſeul, ſuffiſant à lui-même, & premier producteur de la nature.

Abulfada, cité par le celebre Docteur Pocok, dit que ſelon la primitive doctrine des Perſes, Dieu étoit plus ancien que la lumiere & les tenebres, & qu'il a exiſté de tout tems dans une ſolitude adorable, ſans compagnon & ſans rival.

Selon Plutarque, les Anciens ont appellé du nom de Dieux les differentes productions de la Divinité. Rien de ce qui n'a point d'ame, rien de materiel & de sensible ne peut être Dieu. Il n'y a qu'une seule intelligence souveraine & une Providence qui gouverne le monde, quoiqu'on l'adore sous differens noms, & quoiqu'elle ait établi des puissances inférieures pour ses Ministres. Voilà la doctrine des premiers Egyptiens sur la Nature Divine.

Orphée a dit que l'univers a été produit par Jupiter. L'Empirée, le profond Tartare, la Terre & l'Océan, les Dieux immortels & les Déesses, tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit contenu originairement dans le sein fécond de Jupiter, & en est sorti. Jupiter est le premier & le dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres émanent de lui. Il est le Pere primitif & la Vierge immortelle. Il est la vie, la cause & la force de toutes choses. Il n'y a qu'une seule Puissance, un seul Dieu, & un seul Roi universel de tout.

Les ouvrages d'Homere & de Virgile son imitateur, & les Metamorphoses d'Ovide, démontrent qu'ils reconnoissoient un Dieu suprême le Pere & le Maître souverain des hommes & des

Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'univers, le premier Dieu & le grand Dieu.

Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un seul principe. O ! Pere & Roi des hommes & des Dieux, dit-il, pourquoi croyons-nous, miserables mortels, sçavoir ou pouvoir quelque chose ? notre sort dépend de votre volonté.

Sophocle represente la Divinité comme une intelligence souveraine, qui est la verité, la sagesse & la loi éternelle de tous les esprits. La nature mortelle, dit-il, n'a point engendré les Loix : elles viennent d'enhaut : elles descendent du ciel même. Jupiter Olimpien en est le seul pere.

Pindare dit que Chiron apprenoit à Achille à adorer au-dessus de tous les autres Dieux, Jupiter qui lance la foudre.

Plaute introduit un Dieu subalterne qui parle ainsi : Je suis Citoyen de la Cité celeste, dont Jupiter pere des Dieux & des hommes, est le chef. Il commande aux Nations, & nous envoye par tous les Royaumes pour connoître les mœurs & les actions, la pieté & la vertu des hommes. C'est en vain que les mortels tâchent de le corrompre par

les offrandes & les ſacrifices. Ils perdent leur peine, car il a en horreur le culte des impies.

Muſes, dit Horace, celebrez en premier lieu, ſelon la coutume de nos peres, le grand Jupiter qui gouverne les mortels & les immortels, la terre, les mers & tout l'univers. Il n'y a rien de plus grand que lui, rien d'égal à lui.

Lucain fait faire cette belle réponſe à Caton quand Labienus lui conſeilloit de conſulter l'oracle : pourquoi me propoſez-vous de demander à l'oracle ſi l'on doit mieux aimer mourir libre les armes à la main, que de voir la tyrannie triompher. Si cette vie mortelle n'eſt que le retardement d'une immortalité heureuſe : ſi la violence peut nuire à un homme de bien : ſi la vertu ne nous rend point ſuperieurs aux malheurs, & ſi la vraie gloire dépend des ſuccès ? Nous ſçavons déja ces vérités, & l'oracle ne peut pas nous faire de réponſes plus claires que celle que Dieu nous fait à tout moment dans le fond de notre cœur. Nous ſommes tous unis à la Divinité, elle n'a pas beſoin de paroles pour ſe faire entendre ; & elle nous dit en naiſſant tout ce que nous avons beſoin de ſçavoir . . . . . elle ſe fait connoître à tous. Elle rem-

plit tous les lieux, la terre, la mer, l'air, le ciel. Elle habite sur tout dans l'ame des justes. Pourquoi la chercher plus loin ?

Ecoutons Thalès. Dieu, dit-il, est le plus ancien de tous les Etres. Il a produit l'univers plein de merveilles. Il est l'intelligence qui a débroüillé le cahos, il est sans commencement & sans fin, & rien ne lui est caché. Rien ne peut resister au destin : mais ce destin n'est autre que la raison immuable, & la puissance éternelle de la Providence. Thalès dit encore que l'ame est un principe ou une nature qui se meut elle-même, pour la distinguer de la matiere.

Pytagore qui exigeoit de si bonnes mœurs de ses disciples, sentoit bien que l'esprit ne peut atteindre à la connoissance des choses divines, à moins que le cœur ne soit épuré de ses passions. Il dit que Dieu est l'Esprit universel qui penetre & qui se répand par toute la nature. Tous les Etres reçoivent leur vie de lui. Il n'y a qu'un seul Dieu qui remplit tout par son immensité, Principe unique, Lumiere du ciel, Pere de tous. Il produit tout, il arange tout : il est la raison, la vie & le mouvement de tous les Etres.

Socrate enfin, Socrate, dont le pro-

fond ſçavoir & l'auſtere ſageſſe ont toujours été en ſi grande veneration, n'admettoit qu'un ſeul principe éternel. Loin des erreurs populaires, & touché de l'aveuglement des incredules, il voulut convaincre Ariſtodeme de l'exiſtence de Dieu, & lui fit remarquer d'abord tous les caracteres de deſſein, d'art & de ſageſſe répandus dans l'Univers. L'intelligence, diſoit-il, vous appartient-elle en propre, le hazard fait-il tout ſans qu'il y ait aucune ſageſſe hors de vous? Vous ne voyez pas, dites-vous, ce ſage Architecte de l'univers : mais vous ne voyez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps, & qui regle tous ſes mouvemens. Si l'eſprit qui réſide dans votre corps le meut & diſpoſe ſa volonté, pourquoi la Sageſſe ſouveraine qui préſide à l'univers ne peut-elle pas auſſi regler tout comme il lui plaît? Si votre œil peut voir les objets à la diſtance de pluſieurs ſtades, pourquoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois? Si votre ame peut penſer en même tems à ce qui eſt à Athenes, en Egypte & en Sicile, pourquoi la Sageſſe divine ne peut-elle pas avoir ſoin de tout étant préſente par tout à ſon ouvrage? Socrate ſentant que l'incredulité d'Ariſtodeme, venoit plûtôt de ſon cœur que de ſon eſprit, con-

clud par ces paroles : *O ! Ariſtodeme, appliquez vous ſincerement à adorer Dieu, il vous éclairera, & tous vos doutes ſe diſſiperont bien-tôt.*

Je crois ne pouvoir mieux finir cette courte diſſertation ſur la maniere de penſer des Anciens, que par ce beau mot de Socrate, & je l'adreſſe à tous ceux à qui je vais parler. Impies, incredules, prétendus déiſtes, eſprits forts ; croyez-vous paſſer pour gens d'eſprit en affectant de ne rien croire ? vous vous trompez. Un homme ſage s'aſſujettit à des regles, un homme raiſonnable ſe fait un ſiſtême : il faut néceſſairement ſe faire une Religion, ou ſuivre une Religion déja établie. Soyez-donc l'inventeur ou le ſectateur de quelque opinion, de quelque dogme, de quelque ſecte, ſans quoi je ne puis vous déſigner par aucune qualification qui vous ſoit parfaitement propre. Chrétiens ? vous avez l'honneur de l'être, mais vous en rougiſſez. Payens ? non : ils aimoient la vertu, ils adoroient les Dieux. Juifs ? encore moins : tout homme qui ne croit pas au Verbe incarné, ne croiroit pas au Meſſie annoncé, & qui n'aime pas la verité aime encore moins la figure. Quand on hait l'Egliſe, on ne fait pas grand cas de la Synagogne. Muſulmans ?

mais quels ſujets de dériſion l'Alcoran ne vous fourniroit-il pas ? d'ailleurs les Turcs ſont plus religieux dans leurs Moſquées que vous ne l'êtes dans nos Egliſes, quand des reſtes de bienſéance & d'éducation vous y ramenent quelquefois. La doctrine même de Mahomet ne vous conviendroit pas : il regardoit Jeſus-Chriſt comme un grand Prophete. Vous êtes d'aſſez mauvais Pyrroniens : Pyrron douroit de tout comme Ariſtodeme, & vous, vous n'examinez rien. Vous avez commencé par mépriſer les vertus Chrétiennes, vous finiſſez par abdiquer les vertus morales ; & peu à peu la corruption du cœur a produit en vous l'inflexibilité de l'eſprit : voilà votre état. La vie animale, les plaiſirs brutaux, la terre, le ſoleil, l'indépendance, l'ingratitude, l'irreligion ; voilà vos Dieux. Vous êtes donc un corps étranger à toute Religion & à la raiſon.

On joüe un mauvais rôlle dans le monde quand on devient l'horreur de la ſocieté civile par l'impieté & par des idées extravagantes. Point d'honnête homme ſans Religion : & qui manque à Dieu de deſſein prémedité peut-il être fidele aux hommes ? Choiſiſſez-donc une Religion, & jugez de ſa ſainteté ou par la morale qu'elle preſcrit, ou par le

dogme qu'elle impose. La pureté de la morale ne dépend pas de nos mœurs: elle est toujours la même. Supposer la nécessité de faire le mal, c'est un blasphême: trouver du plaisir à faire le bien, c'est une vertu. C'est le don d'enhaut. Demandez-le, vous l'obtiendrez. Ha! mon cher Aristodême, *si scires donum Dei?* A l'égard du dogme, celui auquel nous nous assujettissons pour notre croyance, est une preuve de notre stupidité ou de notre bon esprit. Or dans toutes les sectes de l'Univers, je n'ai point trouvé de morale aussi pure, ni de loix aussi saintes que dans le Christianisme, & je n'ai point trouvé d'homme plus scandaleux dans sa façon de vivre & de penser qu'un impie de profession.

Il m'est cher encore, & je respecte en lui le Baptême qu'il mépriſe: Essayons par le dogme & par la morale si le sentiment ne pourra rien sur son cœur, & si le raisonnement ne pourra rien sur son esprit. Un homme plongé dans tous les vices passe toute sa vie à tourner en ridicule tout ce que nous avons de plus saint: mais à la mort, il reclame le Sang de Jesus-Christ, il repasse dans son cœur abbattu & dans son esprit effrayé, les tendres reproches que Jesus-Christ faisoit aux Juifs, *popule meus quid feci tibi?*

Eſt-ce donc parce que je vous ai tiré du néant que vous m'avez traité d'impoſteur ? Je pouvois vous créer un reptile : J'ai joint ma bonté à ma puiſſance pour vous faire homme, & quel uſage avez-vous fait de votre raiſon ? Au lieu de reconnoître mon pouvoir dans les merveilles de la nature, & ma bonté dans votre création, dans votre conſervation, dans votre redemption : au lieu de méditer ma Loi vous l'avez deprimée ſans vouloir l'apprendre. Au milieu de vos pareils & de vos complices vous ſuppoſiez que j'avois ſuborné des témoins pour écrire & pour prêcher des fables. Vous m'avez crû aſſez inſenſé pour confier aux plus vils & aux plus ignorans des hommes le débit de mon Evangile que vous traitiez de roman : Eſt-ce-là, ingrat, le prix que je devois attendre du plaiſir que je me ſuis fait de m'abaiſſer juſqu'à vous pour vous élever juſqu'à moi ? J'ai deſarmé la juſtice de mon Pere en me faiſant crucifier pour vous : cependant plus déterminé dans vos blaſphêmes que Pilate dans ſon jugement, vous m'avez crucifié tous les jours par la diſſolution de vos mœurs & par la fureur extravagante de votre morale impie.

Si ceux que nous concevons ſous les

noms de Déïstes & d'Incrédules voudroient bien nous dire sur quoi ils fondent leur incrédulité, leur aveuglement, leur endurcissement, je leur demanderois ce qu'ils peuvent opposer à l'accomplissement des propheties, au don qu'eurent de pauvres pêcheurs de se faire entendre en toute langue, aux évenemens qui suivirent le déïcide des Juifs, au progrès de l'Evangile, à sa durée, à sa sainteté : qu'oppoſeroient-ils enfin à tant de miracles operez dans l'ancienne & dans la nouvelle loi ? ils ne sont assurément pas Déïstes : quelle idée se feroient-ils de cette Divinité suprême à laquelle tant de sages & de philosophes rendoient hommage longtems avant l'Incarnation du Verbe ? Toutes les Sectes reconnoissent que Dieu est un Etre sans principe & sans fin, tout puissant, créateur & conservateur de toutes choses, infiniment bon, infiniment sage, infiniment juste. Un bon Déïste doit admettre cette définition : & je vais lui démontrer par cette définition même que rien n'est plus absurde & plus extravagant que de nier la vérité & la sainteté de l'Evangile.

Si l'Incarnation du Verbe n'étoit qu'une supposition chimerique, si l'ancienne & la nouvelle loi n'étoient qu'un ramas de contes bleux imaginez par des visio-

naires pour tromper les hommes : Dieu bon auroit-il permis à tant de Prophetes de nous apprendre l'avenir, & de nous annoncer le Messie ? Dieu sage auroit-il permis à Moïse & à Jesus-Christ de nous séduire par de fausses loix pendant plus de trois mille ans ? Dieu juste auroit-il confirmé ces loix par le sang de tant de martirs, & par la voix unanime de tant de Confesseurs & de Docteurs qui ont si glorieusement défendu l'Eglise contre ses ennemis ? Pourquoi dans l'ancien & dans le nouveau testament tant de refractaires séverement punis ? Pourquoi faire prêcher l'Evangile dans tous les coins du monde ? Pourquoi y mettre le sceau de la Divinité par une foule de miracles operez en présence d'une nation entiere ? Cette nation autrefois la favorite de Dieu est devenüe l'opprobre des nations ; cette chere Tribu de Juda auroit-elle manqué de nier la vérité de ces miracles, s'ils n'eussent été que les effets de l'illusion ? C'étoit le seul prétexte qui restoit aux Juifs de justifier leur Déicide, & aux Antitrinitaires de colorer leurs abominables erreurs. Si tant d'événemens réunis forment une démonstration parfaite de la sainteté de notre religion, il est nécessaire de conclure que l'idée d'un Dieu bon, juste & sage, & la nul-

lité du Christianisme est un paradoxe monstrueux qui ne peut être imaginé que par l'ange de ténebres. Que les esprits forts ne prennent pas le change : la révolte du cœur & l'acharnement à ne se jamais départir d'opinions absurdes marquent bien plus de libertinage & de folie que de raison. Les Déistes admettent un seul Dieu comme nous, mais ils ne veulent pas reconnoître trois personnes en Dieu. Ils nient la Divinité de Jesus-Christ comme Arius, & celle du Saint-Esprit comme Macedonius : & moi je leur soûtiens que ce système blesse la raison & ne s'accorde pas avec le Déisme. Si Jesus-Christ n'est pas Dieu, & si ceux qu'on appelloit le peuple de Dieu dans l'ancienne loi étoient infidéles ; en un mot si le Décalogue & l'Evangile ne sont que des fables, il faut que Dieu bon, juste & sage, mais vengeur, punisse pour crime d'idolâtrie tous les hommes qui ont regardé Moïse comme son législateur, l'arche d'alliance comme la figure de l'Eglise, & qui ont le bonheur d'adorer Jesus-Christ en esprit & en verité. Qu'un dogme pervers entraîne après lui d'affreuses conséquences ! Quoi ! Dieu auroit créé son peuple pour le perdre ? il nous auroit fait dicter de fausses loix pour nous surprendre ! Ces idées mons-

trueuſes peuvent-elles ſe concilier avec l'idée d'un Dieu juſte & ſage, & quelqu'un dans le monde peut-il imaginer rien de plus ſaint que ces loix ? Que les prétendus Déiſtes conviennent donc qu'ils ne croyent point en Dieu, quoique la nature & la raiſon leur démontrent qu'il y a un Dieu.

Mais Seigneur votre miſericorde n'eſt pas encore épuiſée pour eux : je veux les ébranler par quelques traits que je crois les plus propres à confondre l'incrédulité. Je ne les tirerai que des loix mêmes qu'ils attaquent : & ſi l'évenement joint au texte forme une nouvelle démonſtration, oſeront-ils encore nier la vérité de votre Evangile ? Qu'on ſe ſouvienne de mon principe, la ſainteté d'une religion ne ſe peut démontrer que par le dogme & par la morale. Quant au dogme, trois parties eſſentielles dans notre religion : les myſteres, l'accompliſſement des propheties, les miracles. Trois autres parties dans la morale, la Divinité du Légiſlateur, la ſainteté de la loi, & de notre part la néceſſité des bonnes œuvres. Voilà les vrais fondemens de nos vertus théologales, la foi, l'eſpérance & la charité.

A l'égard de la morale, je ne citerai que le ſermon de Jeſus-Chriſt ſur la monta-

gne, rapporté par Saint Matthieu chapitre 7. lui seul contient toute la Loi. J'aimerois fort à le paraphraser, mais mon plan me l'interdit. Je me contente donc d'une traduction litterale & précise. *Ne pensez pas mal d'autrui. On vous jugera comme vous aurez jugé les autres. Vous qui avez une poutre dans l'œil, comment osez-vous remarquer une paille dans l'œil de votre frere? Ne donnez pas les choses saintes à manger aux chiens. Demandez, & on vous donnera: cherchez, & vous trouverez: frappez, & on vous ouvrira. Si votre fils vous demande un poisson, lui donnerez-vous un serpent? Si donc méchans comme vous êtes, vous sçavez donner de bonnes choses à vos enfans, à combien plus forte raison votre pere qui est dans les Cieux donnera-t'il les vrais biens à ceux qui les lui demandent. Faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent; car c'est là la loi & les prophetes. La porte de la perdition est large, celle du salut est étroite. Peu de gens la trouvent. Gardez-vous des faux Prophetes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au-dedans sont des loups ravissans: vous les reconnoîtrez à leurs œuvres. Ce n'est pas assez de dire, Seigneur, Seigneur, il faut faire la volonté du Pere qui est dans les Cieux. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé & jetté au feu. Celui qui entend mes paroles & les pratique,*

pratique, ſera comparé à un homme ſage qui a bâti ſa maiſon ſur la pierre. Je garde la fin de ce ſermon pour établir la ſainteté du dogme.

Si je demande à l'incrédule par quels raiſonnemens il peut conteſter la ſageſſe d'une ſi belle morale, il ſe contentera de me dédaigner avec un fier ſourire. Le plaiſant écrivain, dira-t-il! il argumente en Chrétien, & il ne s'apperçoit pas qu'il tire les principes de l'Evangile que je déſavoüe. J'entends, mais je ne prends pas cette mauvaiſe refuite pour une ſolution raiſonnable, & je ſçais réfuter un ſophiſme. J'en ſuis à la morale, il faut donc que l'impie m'en propoſe une plus infaillible que la nôtre, ſans quoi j'aurai bien établi la ſainteté de notre religion par la ſainteté de notre morale. Mais je ſuis bien ſimple de demander de la raiſon aux incrédules ſur ce qui regarde la religion. Leur impiété n'eſt point dans l'eſprit, elle n'eſt que dans le cœur: qu'on les laiſſe vivre à leur gré, ils croiront tout ce qu'on voudra. Les bonnes mœurs répugnent aux impies.

Je paſſe au dogme, & je commence par les myſteres, parce que c'eſt delà, ſurtout que les eſprits forts tirent le prétexte le plus ſpécieux de leur incrédulité. Il y auroit de l'extravagance à me deman-

der raiſon des ſecrets de Dieu : tout ce qui eſt de foi ne ſe démontre pas. Le Créateur eſt infini, la créature eſt bornée: & c'eſt une révolte puniſſable de ne pas croire une choſe uniquement parce qu'on ne la conçoit pas. Dieu a bien voulu nous découvrir une partie de ſa toute puiſſance par la création de tous les êtres : nous les voyons, nous en joüiſſons, donc nous les croyons : ce ſont pourtant des myſteres. L'impie eſt bien biſare dans ſa façon de penſer : il joüit tous les jours délicieuſement des myſteres de la création, & il ſe révolte contre les myſteres de la religion. Mais je lui ſoûtiens que l'accompliſſement des prophéties, & que la notorieté des miracles impoſent à la raiſon la néceſſité d'ajoûter foi à une religion dont les myſteres ſont partie.

Le fameux Pere Malbranche dit que l'obſcurité & l'incompréhenſibilité des myſteres de la Religion Chrétienne ſont des preuves invincibles de leur verité. L'Abbé Fleury dit qu'il faut captiver ſon eſprit ſans vouloir pénétrer le fond des myſteres. Moi je demande à l'incrédule s'il ſe croit plus en ſûreté en niant tout qu'en croyant ce qu'il ne conçoit pas, & ſi les bornes que Dieu a impoſées à notre raiſon laiſſent à cette raiſon bornée une idée probable que ces myſteres ſoient

faux. L'impie n'a rien de plus cher que son corps : Peut-il concevoir dans ce corps le parfait accord des quatre élémens ? Par tout ailleurs l'eau éteint le feu, & l'air l'embrase : le feu desseche la terre, & l'eau l'arrose. Mais dans nous, sans le concert miraculeux de ces élémens, sans l'humide radical, sans la chaleur naturelle, sans l'air que nous respirons, on verroit dans l'instant se dissoudre cette poignée de terre dont nous sommes pétris. Delà je conclus qu'il n'est pas raisonnable de nier une chose uniquement parce qu'on ne la conçoit pas : & j'ajoûte qu'on doit absolument la croire quand elle est émanée d'une volonté toûte puissante, d'une sageſſe infinie, & d'une autorité reconnue. Ce n'est point à l'homme à demander compte à Dieu de ses decrets éternels. Vous ne comprenez pas nos mysteres ? & moi je ne comprens ni l'orgueil impie qui vous porte à vouloir les pénétrer, ni la folie qui vous détermine à ne les pas croire, parce que vous ne les concevez pas, quand vous jouissez de votre création, & de votre conservation que vous ne concevez pas mieux.

De tous les êtres créés il n'y a que l'ange qui soit au-dessus de l'homme. La structure de notre corps : toutes les facul-

tés d'une raiſon judicieuſe : l'étendue de nos connoiſſances quand elles ſont le fruit précieux d'un eſprit docile, dont l'eſſort eſt modeſte, & qui ne s'éleve que ſagement : l'immortalité de notre ame : cette ame qui ne peut être autre choſe qu'un ſoufle divin, qui eſt la partie eſſentielle de notre grandeur & le fondement de nos droits ſur l'éternité par le ſang de Jeſus-Chriſt : la jonction inconcevable de cette ame immortelle avec un corps périſſable : que de faveurs, mon Dieu, que de faveurs ! Cependant un ſi beau partage ne ſuffit pas à l'orgueil de l'incrédule : il ne ſçait ce que c'eſt que reſpect, reconnoiſſance, & ſubordination à l'égard de Dieu. Il eſt ſon ennemi déclaré, & il voudroit traiter avec lui comme avec ſon ami le plus intime : il voudroit partager ſa confiance, entrer dans tous ſes ſecrets, & connoître Dieu comme Dieu ſe connoît lui-même. Dieu ne devoit-il pas le conſulter auſſi quand il créa le monde? il ſuit à la lettre le conſeil que le démon figuré par le ſerpent donnoit à Eve, ne ſuivez pas l'ordre qu'on vous donne, devenez incrédule, mangez de ce fruit & vous ſerez comme des dieux. Du peu que je dis il ne réſulte pas que nos myſteres ſoient compréhenſibles, mais il en réſulte qu'il faut abſolument les croire parce

qu'ils ſont une partie eſſentielle d'une religion dont la ſainteté eſt démontrée. Jeſus-Chriſt a dit lui-même qu'il eſt Dieu, & il le prouve en faiſant des miracles : n'eſt-ce pas un moyen ſuffiſant de lever nos doutes, que peut-on exiger de plus ? Si j'oſois haſarder une penſée pour laiſſer au moins une legere idée de la Trinité que nous ne concevons pas, je dirois que nos myſtères, l'accompliſſement des prophéties, & les miracles de J. C. ſont les trois parties eſſentielles de notre religion qui eſt une ſeule & même religion, comme les trois perſonnes de la Sainte Trinité, le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit, ne ſont qu'un ſeul Dieu.

Avant que de parler des prophéties, il faut ſçavoir quel eſt le fruit de ce que nous appellons littéralement Ecriture : ce diſtique fera plaiſir.

Littera geſta docet, quid credas allegoria ;
Moralis quid agas, quo tendas analogia.

L'Ecriture nous apprend ce qui s'eſt paſſé : le ſtile allégorique ce que nous devons croire : la morale ce que nous devons faire : & l'analogie n'eſt autre choſe qu'une proportion meſurée & des moyens juſtes de parvenir à la fin que nous nous propoſons. Il faut encore ſçavoir que depuis Abraham, juſques long-tems après la mort de Jeſus-Chriſt on ne

parloit guere que par paraboles & par allégories. Examinons donc si les Saintes Ecritures ne nous fourniſſent pas aſſez d'éclairciſſemens ſur les myſteres pour déſarmer l'incrédulité.

En conſéquence des promeſſes que Dieu avoit faites à Abraham, Jacob, petit fils de ce ſaint Patriarche fut comblé de bénédictions, & devint le chef de tout Iſraël. Il eut douze enfans, ce qui l'obligea de partager les Iſraëlites en douze tribus, afin que chacun de ſes fils fût patriarche d'une tribu. Avant ſa mort il manda ſes enfans, & en reglant leur partage, il leur fit ce diſcours ſi touchant, que nous liſons dans le 49. chapitre de la Geneſe. Le neuf & le dixiéme verſet ſont de déciſion : *Juda eſt un jeune lion, vous vous êtes levé mon fils pour ravir la proye : en vous repoſant vous vous êtes couché comme un lion & une lionne : qui oſera le réveiller ? Le ſceptre ne ſera point ôté de Juda, ni le prince de ſa poſterité juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé ſoit venu : & c'eſt lui qui ſera l'attente des nations.*

Que peut-on répondre à la prophétie de Jacob ? Elle eſt de quinze cens ans avant la naiſſance du Meſſie. Ce jeune lion qui ſe leve pour ravir la proye n'eſt-il pas la figure de Jeſus-Chriſt, qui par ſa réſurrection glorieuſe terraſſe les Juifs, le

démon & la mort. Qui peut-on entendre par celui qui devoit être envoyé, & qui seroit l'attente des nations, si ce n'est celui-là même que le Prophete Isaïe a annoncé sous le nom d'Emmanuel ? Admirons encore un moment ce que Jacob promet à Juda, *le sceptre ne sera point ôté*, &c. & jugeons de la prophétie par l'événement.

Dès que les dix tribus eurent abandonné celles de Benjamin & de Juda pour s'attacher à Jeroboam, les premiers conserverent le nom d'Israëlites, les autres prirent le nom de Juifs à cause de Juda. Voilà l'exécution des promesses de Dieu, & l'accomplissement de la prophétie de Jacob. Voilà cette terre promise que les Israëlites avoient conquise sur les Chananéens, & que Dieu avoit destinée à la posterité d'Abraham : voilà le partage de Juda : ses successeurs en ont joüi seuls depuis le schisme de Jeroboam, jusqu'à la captivité de Babylone. Lisez le reste de l'histoire jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Il vint enfin ce Saint des Saints, cet Homme Dieu, ce Messie tant de fois annoncé, si long-tems attendu : il vint celui qui devoit être envoyé, & qui depuis tant de siécles faisoit la sainte impatience de son peuple, *utinam dirumperes cœlos !* il vint *parmi les siens, & les*

siens ne voulurent pas le reconnoître.

Quoique l'Evangile ne paroiſſe pas un argument concluant à ceux qni veulent ne rien croire, ils me permettront de le citer par deux raiſons. Il faut que les jeunes gens qui ſans être incrédules ne ſçavent pas leur Religion l'apprennent : & il faut que les impies qui ſans vouloir l'apprendre en nient la ſainteté, ſe trouvent confondus par l'accompliſſement des Prophêties. Si ce qui eſt arrivé a été Prophêtiſé, ce n'eſt plus aſſez à l'impie de nier la Loi de grace, il faut encore qu'il nie la Loi écrite & tout ce qui s'eſt paſſé depuis Abraham juſqu'à Jeſus-Chriſt. Je citerai donc tour à tour de l'ancienne & de la nouvelle Loi tout ce qui peut former une démonſtration parfaite ſans conſulter l'ordre des tems. Je commence par l'Evangile.

Les Miſteres de la Trinité & de l'Incarnation du Verbe ſont les principes fondamentaux de notre Croyance. Ainſi s'il n'y avoit pas trois perſonnes dans l'unité de l'eſſence Divine, on ne pourroitpas dire que la ſeconde s'eſt incarnée & que la troiſiéme procede du Pere & du Fils,par conſéquent la Religion Chrétienne ſeroit un phantôme. Mais Dieu qui a prévû juſqu'où pourroit aller la malice des pervers nous a fait annoncer la

verité par la prédiction & nous a démontré la Divinité de ſon Fils par ſes miracles afin de ne pas laiſſer de ſubterfuges à l'incredulité ni d'excuſes aux hommes ſans foi.

Dieu a dit que la lumiere ſe faſſe, & le cahos s'eſt débrouillé. J. C. à dit à ſes à ſes Apôtres : *allez, annoncez ma Loi à toutes les Nations : Baptiſez-les au nom du Pere, du Fils, & du S. Eſprit :* l'Evangile a été prêché & le Chriſtianiſme s'eſt établi. De-là, trois perſonnes en Dieu ſuivant la parole de Jeſus-Chriſt. La création du monde & la propagation de la Foi marquent le même pouvoir dans le Pere, dans le Fils, & dans le Saint Eſprit qui éclaira les Apôtres. Les miracles ne ſçauroient être que l'ouvrage de Dieu. Jeſus-Chriſt a fait des miracles comme Dieu en a fait dans l'Ancienne Loi : donc Jeſus-Chriſt eſt Dieu, donc il y a une Trinité.

Saint Jean eſt fort clair. *Il y a trois Perſonnes dans le Ciel qui prouvent la verité de notre Foi, le Pere, le Verbe & le Saint-Eſprit : & hi tres unum ſunt, & ces trois Perſonnes ne ſont qu'un Dieu.* Liſez toute ſa 1re Epître. *Le Verbe eſt avant les tems, il eſt en Dieu & il eſt Dieu.* Voilà la diſtinction de sPerſonnes dans l'unité de l'eſſence. *le monde s'eſt fait par le Verbe.* Le Fils eſt

donc Dieu Créateur comme le Pere : *& le Verbe s'eſt fait chair.* Voilà l'Incarnation ſi clairement annoncée par Jacob. *Mon Pere & moi nous ne ſommes qu'un.* Voilà encore l'unité de nature & la diſtinction des Perſonnes : & voilà ce que les incrédules refuſent de croire même après la punition des Juifs qui attendoient depuis ſi long-tems le Meſſie, *quoi vous êtes homme, & vous vous dites Dieu !*

Je ne puis me refuſer à une réflexion : je trouve l'incredulité tout au moins auſſi condamnable que le Déicide. Que cette propoſition ne révolte pas : voici ma raiſon. Rien de plus affreux que le crime des Juifs : les pierres en fremirent, le ſoleil en pâlit. Mais auſſi cette poſterité maudite d'un peuple ſi ſaint éprouve depuis dix-huit ſiecles une réprobation ſi marquée qu'il eſt impoſſible à l'eſprit le plus bouché & au cœur le plus endurci de ne pas reconnoître un Dieu vengeur. Le peuple Juif ne peut plus s'appeller un peuple : il n'en reſte qu'une troupe diſperſée de brigands qui vont dans tous les coins du monde porter l'horreur de leur perfidie. Par-tout ils ſont malgré eux les Evangeliſtes muets de la Loi même qu'ils ont refuſé de comprendre : par-tout ils font preuve de l'abomination de la déſolation prophêtiſée par Daniel. *Erit*

in Templo abominatio desolationis, & usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio. Plus de sceptre, plus de sinagogue, plus d'autel, plus de nation : he pourquoi cette désolation durera-t'elle jusqu'à la fin des tems ? c'est afin que dans tous les pays du monde & dans tous les siecles avenir la turpitude de ces miserables errants fasse preuve de la sainteté de la Loi qu'ils ont rejettée, & de la Divinité du Legislateur qu'ils ont Crucifié. L'assemblage de tous les crimes commis par quelques scelerats coufédérez n'attireroit pas un tel châtiment sur toute une nation : mais si Dieu misericordieux récompense en Dieu, Dieu outtragé par le crucifiement de son Fils punit en Dieu vengeur. La punition des Juifs est proportionnée à leur Déicide : or voir cette punition & nier la Divinité du Verbe, c'est vouloir justifier le crime des Juifs. Ce n'est pas le commettre, mais c'est y adherer, c'est dans un sens faire acte de complicité : c'est attaquer la justice de Dieu : donc l'incredulité est aussi condamnable que le Déicide.

Saint Luc & Saint Mathieu rapportent qu'une voix s'est fait entendre du ciel qui a dit : *Vous êtes mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances :* Voilà la preuve de la consubstantialité. Saint

Paul dans son Epître aux Romains dit que *Jesus-Christ est né Juif selon la chair, mais qu'il est Dieu beni & adoré dans tous les tems:* Voilà l'union hipostatique. Lisez en entier le premier Chapitre de son Epître aux Hebreux, vous trouverez une parfaite démonstration de la Divinité du Verbe. Quand il parle aux Corinthiens il dit, *vos membres sont le temple du Saint-Esprit.* Nous lisons dans les actes des Apôtres *pourquoi mentez-vous au Saint-Esprit?* Avant que le Saint-Esprit fût descendu sur les Apôtres ils avoient des sentimens tout humains, ils ne pensoient qu'à la grandeur temporelle de leur nation. *Et nos sperabamus quod redemturus esset Israël.* Mais dès qu'ils furent inspirez de l'Esprit Divin, *loquebantur variis linguis.* David en cent endroits parle des trois Personnes en Dieu. En un mot le mistere de la Trinité est si développé dans les saintes Ecritures qu'il n'y reste d'inconcevable que ce qu'il faut pour nous laisser le merite de la foi. Puisque souvent trop d'esprit ne sert qu'à nous égarer, nous sommes bien redevables à Dieu d'avoir borné notre raison superbe. Humilions-nous & adorons.

L'Incarnation de notre Seigneur, ses miracles, & sa Passion sont très clairement annoncez dans Isaïe. *Une Vierge*

enfantera un Fils qui s'appellera Emmanuel. Ce mot Hebreu signifie Dieu avec nous. *Dieu viendra & il vous sauvera.* Alors, continue le Prophete, *les aveugles verront les sourds entendront, les boiteux marcheront, les muets parleront.* David au contraire prévoyant la malignité des impies a dit *aures habent & non audient.* Rien n'est plus touchant, plus convainquant, plus clair que le 53. Chap. d'Isaïe sur la Passion de Jesus-Christ. Saint Jerôme a dit sur cet endroit qu'on prendroit plutôt Isaïe pour un Evangeliste que pour un Prophête: mais enfin il étoit Prophête, & la clarté de la Prophétie est un moyen de plus que Dieu s'est réservé pour foudroyer ceux qui n'auront pas ajoûté foi à l'Evangile. Le Pseaume 21. est de la même clarté: ne perdez pas un mot de ces deux endroits.

Isaïe dit encore ailleurs *l'Enfant est né, le Fils nous est donné, & quel sera son nom? Deus. fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.* Infames Sociniens qui depuis Calvin & Luther êtes venus pour infecter l'Europe: assemblage monstrueux de toutes les héresies les plus detestables, vos efforts seront vains, personne ne doutera de la Divinité de Jesus-Christ. Malachie en parlant de Saint Jean-Batiste & de Jesus-Christ, s'exprime ainsi: *Le Dieu*

des armées a dit, je vous envoye celui qui doit préparer la voye : & aussitôt viendra ce Dominateur, cet Ange du Testament que vous attendez, que vous souhaittez : Le voilà qui arrive. Le Verbe, depuis fait homme, parle ici lui-même par la bouche du Prophête Zacharie ; *Réjoüissez-vous fille de Sion, je viens à vous & je demeurerai au milieu de vous.* Le Prophête ajoûte *ait Dominus.* C'éſt donc Dieu qui parloit. Le Prophête Michée annonce préciſément que le Meſſie naîtra à Bethléem, qu'il dominera en Iſraël & que ſes jours ſont éternels. Peut-on méconnoître là l'homme Dieu ?

Le ſuperbe Temple de Salomon ayant été détruit ſans doute en punition de l'idolâtrie de ce Prince, les Juifs en firent bâtir un autre qui ne pouvoit pas être auſſi magnifique : mais le Prophête Aggée lui donna la préférence parceque Jeſus-Chriſt devoit y prêcher. *Magna erit gloria Domus iſtius noviſſimæ quam primæ.* Mais que cette gloire dura peu! Quarante ans après la mort de Jeſus-Chriſt les Romains ravagerent Jeruſalem & il n'y reſta pierre ſur pierre ſuivant la Prophêtie de Notre-Seigneur. Le Prophête Daniel l'avoit prophêtiſé avant Jeſus-Chriſt. *Occiditur Chriſtus* voilà le Déicide annoncé, & quelle en ſera la punition ?

Statuta desolatio. Lisez tout Daniel il est magnifique par tout. Mais ne lisez pas ceci en courant la poste, il y a de quoi méditer toujours. Que je suis fâché de m'être imposé des bornes sur une matiere si belle & d'une si grande étendue. Que de choses à dire sur tout ce que je ne fais qu'effleurer. Mais on voudra bien qu'après avoir cité quelques traits de nos Prophêtes, j'entre dans d'autres particularitez de l'ancienne Loi. Si on élevoit mieux les jeunes gens on m'en auroit épargné la peine.

Le Prophête Daniel vient de le dire *statuta desolatio.* Mais cette désolation fait la splendeur du Christianisme: repassez tout ce qui concerne les Juifs.

A tous ces traits peut-on ne pas sentir que la perfidie du Juif a fait la vocation du Gentil & que Jesus-Christ a bâti son Eglise sur les ruines de la Synagogue. Lisons avec attention, & même avec une curiosité humble & respectueuse la fin du Sermon que j'ai cité. Jesus-Christ dit que l'insensé bâtit sur le sable, & que le sage bâtit sur la pierre : *Ædificavit domum suam super petram, & descendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & non cecidit, fundamenta enim erat super petram.* Les fondemens de l'incrédulité sont-ils

autre choſe que du ſable, l'eſperance du Chrétien fidele n'eſt-elle pas fondée ſur la pierre ? Cette maiſon de Dieu ne nous repreſente-t'elle pas l'Arche d'alliance & l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Cette pluye qui tombe à flots, ces fleuves qui ſe débordent, ces vents qui ſe déchaînent pour ébranler cet édifice ſpirituel ne nous repréſentent-ils pas les ennemis du peuple de Dieu & tous les Héréſiarques qui dans tous les tems & tour à tour ont fait la guerre à l'Egliſe ? Incrédules, que peut le débordement de vos fureurs, que peut le ſoufle empoiſonné de vos pitoyables plaiſanteries ? Peut-être arracherez-vous à la vertu un petit fat qui veut faire le bel eſprit, ou vous embarquerez un ſot dans la voye de la perdition. Mais c'eſt faire le mal pour le mal même, vous enviez donc le plaiſir des damnez. Croyez moi, Meſſieurs, car préſentement je ne parle plus à des éleves : je parle à des hommes faits : je parle à cette ſecte, errante comme les Juifs, qu'on voit par petits pelotons prêcher l'incredulité dans toutes les Villes du Royaume : croyez-moi donc, Meſſieurs, vous avancez dans votre carriere, n'infectez plus la jeuneſſe; convertiſſez-vous, vous n'abattrez point l'Egliſe, *fundata ſuper petram.*

J'en reviens toujours à l'eſſentiel de

mon deſſein. Le jeune homme qui a le malheur de ſe livrer à de mauvaiſes compagnies ne ſeroit pas parvenu au comble de l'impieté, ſi une mere Chrétienne lui avoit fait ſentir tous les jours quelqu'un de ces traits frapants qui portent la Religion juſqu'au fond de l'ame. Pourquoi tous les Chrétiens ne ſçavent-ils pas que par le Déicide des Juifs ils ſont devenus heritiers adoptifs de la vocation d'Abraham ? Les tables de la Loi & l'Arche d'alliance ne ſont-elles pas les préliminaires de l'Evangile & de l'Egliſe ? La joye de Jacob en retrouvant ſon fils Joſeph en Egypte, n'eſt-elle pas l'image de la joye du bon Paſteur quand il retrouve la brebis égarée ? Les ſecours que Joſeph procure à ſa famille doivent bien faire rougir les hommes denaturés & les vindicatifs. Mais que la vertu de Jacob & de Joſeph eſt loin de nous ! Que voit-on aujourd'hui ? Des peres durs, des enfans ingrats, des hommes ſans Religion, la mauvaiſe éducation étouffe l'heureux naturel : les hommes ne ſçavent plus que blaſphêmer contre Dieu, & ſe déchirer les uns les autres. Voudra-t'on bien me permettre d'alonger un peu cette diſſertation ſur l'ancienne & ſur la nouvelle Loi ? J'en parle moins bien qu'un autre, mais j'oſe tout pour ramener les incrédu-

les à la verité, & les jeunes gens à la lecture. Tel qui depuis vingt ans juſqu'à quarante entraîné par le tourbillon & enfoncé dans les plaiſirs, me trouve un fort ennuyeux Prédicateur, ſentira peut-être à ſoixante qu'il avoit aſſez follement paſſé ſa vie. Il ſe ſouviendra que j'écris pour tous les âges : il penſera à la néceſſité de ſe pénetrer de ſa Religion, il méditera ſa fin derniere, & je me flatte qu'alors il aimera à retrouver dans ce Chapître qu'il mépriſe aujourd'hui ce qu'il auroit ſçû dès quinze ans s'il avoit été bien élevé. Qu'on ſe ſouvienne ici que la morale ne s'attache pas à la date comme l'hiſtoire.

Les Iſraëlites qui avoient été ſi long-tems détenus par les Egyptiens, obtinrent enfin un petit coin de terre de Pharaon : & tout à coup ce Prince devint leur perſécuteur. Il porta la barbarie juſqu'à faire perir leurs enfans premiers nez. N'eſt-ce pas là préciſement ce que fit Herode quinze cens ans après à l'égard des Juifs ? Moyſe échappe aux fureurs de Pharaon : Jeſus-Chriſt échappe à la vigilance d'Herode. Moyſe hazardé ſur les eaux du Nil par la ſage confiance d'une pieuſe mere, Moyſe ſauvé par la fille de Pharaon, élevé dans ſon Palais & nourri par cette femme forte qui avoit expoſé les jours prétieux de ce fils bien aimé ! tant

de prodiges permettent-ils de penſer qu'un jour Moyſe dût être un impoſteur. N'annoncent-ils pas au contraire que Dieu l'avoit deſtiné dans tous les temps pour être le liberateur & le légiſlateur d'Iſraël ?

Un fleuve a ſauvé Moyſe, une mer va perdre Pharaon. Ce Prince, inſenſible à toutes les playes qui avoient déſolé ſon Empire, oſe encore violer ſa parole & les ſaints droits de l'hoſpitalité. Il pourſuit ce même peuple dont il avoit tiré tant de ſervices importants & dont enfin il avoit accordé la délivrance. Les eaux de la mer rouge partagées forment deux murs qui contiennent les flots. Les Iſraëlites paſſent à pied ſec : & tout à coup ces murs d'airain pour le peuple de Dieu, redeviennent fluides pour les Egyptiens : tout eſt ſubmergé. Quelle difference des bons Rois aux Tyrans ! Incrédules, la dureté de Pharaon annonçoit la vôtre. Sa cruauté, ſa perfidie, ſon ingratitude ne ſont-elles pas autant de Prophéties de la maniere dont les Juifs traiteroient Jeſus-Chriſt ?

La manne dans le déſert & l'eau qui coule d'un rocher, ne ſont-ce pas là des miracles, & des miracles renouvellez par Jeſus-Chriſt quand il changea l'eau en vin, & quand il multiplia les pains & les poiſſons. Joſué arrête le ſoleil, ſaint

Pierre marche sur les eaux. La défaite des Amalecites, des Ammonites, des Madianites, des Philistins, des Assiriens: n'est-ce pas là la Prophêtie de la défaite de Maxence par Constantin le grand ? ne sont-ce pas là des preuves toujours renouvellées de la protection dont Dieu honore son peuple ? Mais combien la bonté de Dieu fait-elle d'ingrats ? Le veau d'or en est une triste démonstration : qu'on est borné, qu'on est aveugle quand on aime l'or jusqu'à l'idolâtrie, & quand on préfere Barrabas à Jesus-Christ ! L'attachement démesuré pour les richesses me paroit une heresie de mœurs bien extravagante : c'est une réprobation anticipée puisque ceux qui aiment le plus l'argent sont ceux qui en usent le moins.

Mais si le peuple de Dieu fût quelquefois indocile & rebelle, la fermeté de Moyse à punir l'infidelité est bien admirable. Si Charles-Quint n'avoit pas préferé une mauvaise politique aux vrais interêts de la Religion, Luther ne se seroit pas tiré d'Ausbourg. Je crois que sans diminuer la gloire de Saint Jean-Baptiste je puis bien appeller Moyse le premier précurseur de Jesus-Christ. En effet les Tables de la Loi n'étoient-elles pas pour les Israëlites ce que l'Evangile est pour nous, l'Arche d'Alliance n'est-

elle pas la figure de notre Eglise ? Mais Nadab & Abiu frappez de mort subite pour avoir négligé de mettre du feu sacré dans l'encensoir me font trembler pour nos ministres. Quelle séverité dans l'ancienne Loi, quelle tolerance dans la nouvelle ! Cependant à la fin la bonté de Dieu se lasse, & la sainteté de l'état ne fait pas le salut de l'homme appellé. Pour vous jeunesse inconsidérée qui n'avez jamais que des saletez & des impietez dans la bouche, craignez le sort du blasphêmateur lapidé. Quelle honte pour tout homme qui est quelque chose dans le monde de paroître élevé comme un crocheteur !

On aura raison de ne regarder mon livre que comme une espece de directoire pour ceux qui veulent apprendre & qui ne sçauroient s'instruire parfaitement qu'en recourant aux originaux dont j'ai tiré ces extraits. Je ne puis penser à tout ce qui regarde l'Arche d'Alliance sans être penetré d'admiration & de respect. Les ennemis mêmes du peuple de Dieu la respectoient & la redoutoient infiniment : quelle puissance, quelle décoration ! Les pains de proposition dont il n'étoit permis qu'aux Prêtres de manger, ne sont-ils pas l'image ou la figure du Sacrement de nos Autels ? Après la mort

de Moyſe, Joſué ſon ſucceſſeur reçoit le don des miracles : le paſſage du Jourdain eſt auſſi étonnant que celui de la mer rouge. En un mot tout fait preuve de la ſainteté de la Loi écrite : quand je vois les incrédules s'élever contre Dieu je crois entendre quelques corbeaux croaſſants qui forment une conjuration contre le ſoleil : ce ſont des grenoüilles expirantes ſur les bords d'un marais déſſéché. *Anima eorum ſicut terra ſine aqua tibi.* Si quelqu'un d'eux s'aviſe de me lire, il verifiera ce que dit Madame Deshoulieres.

Perſonne ne lit pour apprendre,
On ne lit que pour critiquer.

Inſtruiſons-nous, devenons raiſonnables : mais n'abuſons pas de notre raiſon. Ne cherchons pas à philoſopher ſur des choſes que Dieu ne veut pas nous faire comprendre tandis que notre ame languit dans ſa priſon. Contentons-nous de l'obéïſſance : diſons lui comme Samuel, *Parlez Seigneur votre ſerviteur vous écoute.* Peres trop indulgens qui avez le malheur d'élever des monſtres, châtiez-les ou craignez la punition d'Heli: ſoyez inéxorables ſur ce qui regarde la Religion, & ne ſouffrez jamais qu'il placent dans leur cœur l'idole de Dagon à côté de l'Arche d'Alliance. Le regne de Saül &

ſa chute precipitée prouvent bien la vanité des grandeurs : & l'étroite liaiſon qui ſe forme entre Jonathas ſon fils & David nous marque tout ce que la vraie vertu peut ſur des cœurs bien placez. Les converſations inſtructives, les bonnes lectures, & la droite raiſon n'ont gueres de part à la courte amitié des impies.

Quel eſprit tranſcendant auroit pû le prévoir ? David preſque nain défait le geant Goliath, David paiſſant les moutons de ſon pere devient Roi, David grand pécheur devient un modele de pénitence, enfin David ignorant devient le plus grand des Prophêtes : que de miſteres ! les decrets de Dieu ſont impénétrables, & l'homme orgueilleux veut tout pénétrer. Pourquoi une Trinité, pourquoi l'Incarnation, pourquoi naître dans une Crêche, pourquoi permettre le crime des Juifs, pourquoi cacher la chair & le ſang ſous de foibles apparences, pourquoi l'Arche de Noé, pourquoi l'Arche d'Alliance, pourquoi les Tables de Moyſe, pourquoi l'Evangile, & mille autres queſtions auſſi frivoles ? Acheve impie, que n'ajoûtes-tu, pourquoi un Dieu ? Et moi je te réponds, blaſphémateur infame, pourquoi n'eſt tu pas Chenille ou Limaçon plutôt que de ſcandaliſer la ſocieté civile ? Si Dieu t'avoit fait

Ange, tu aurois suivi l'exemple de l'Ange rebelle. Il sied bien à l'homme de faire des questions à Dieu ?

Nous n'avons rien de plus touchant, de plus énergique que les Pseaumes de David. Ils feront l'instruction & la consolation des Fideles jusqu'à la consommation des tems. On sent à chaque verset qu'ils sont l'ouvrage de Dieu : mais quelle gloire pour David d'être compté parmi les ayeux de Joseph époux de Marie *de qua natus est Jesus !* Vierge sainte, le Verbe est votre Dieu, & vous devenez sa Mere. C'est dans votre chaste sein que se fait l'union hipostatique de la nature divine avec la nature humaine. Choisie entre toutes les femmes pour être la mere de notre Redempteur, tout le Christianisme pouvoit-il craindre qu'un jour l'impie Nestorius vous refuseroit le titre auguste de Mere de Dieu? Si Nestorius ne concevoit pas cette union hipostatique, concevoit-il mieux comment son ame s'étoit unie à son corps? En Jesus-Christ la divinité se joint à l'humanité pour nous faire sentir toute l'étenduë de son amour : En nous il joint l'immortalité de notre ame à la fragilité de notre corps pour nous faire adorer en lui ce que nous aurions eu peine à comprendre. Un Dieu se fait homme,

homme, & une Vierge enfante : assurément voilà des prodiges qui ne sont pas moins étonnans que la création du monde. Mais ce que nous voyons nous porte à croire ce que nous ne concevons pas. Nous sommes bien ennemis de nous-mêmes de nier le principe de notre gloire & de notre bonheur. Nous sommes bien extravagans de vouloir que les Mysteres soient du ressort de la raison, & que les miracles soient du ressort de la nature. Nous sommes bien ingrats & bien témeraires de reprocher à Dieu de ne nous avoir pas faits aussi puissans & aussi clairvoyans que lui.

L'histoire de Salomon est une source bien féconde de reflexions salutaires. Ce Prince avant sa chute étoit l'image vivante de la Sagesse éternelle. Il executa le grand dessein qu'avoit formé David son pere, d'élever le premier temple qu'on ait offert à Dieu. Tous les Ecrivains qui ont parlé de ce temple conviennent que sa magnificence étoit audessus des expressions. Rien de plus saint que les écrits de ce sage Roi, rien de plus judicieux que son jugement, rien de mieux ordonné que sa maison, rien de plus superbe que sa dépense. Tous les Rois de la terre auroient peine à l'éga-

ler. La Reine de Saba voulut voir les prodiges d'un Prince reſpecté & admiré de toutes les Nations : mais quel exemple de la fragilité humaine ! Les femmes corrompent Salomon, il ne rougit pas de s'allier avec les ennemis du peuple de Dieu, & par degrés il paſſe de la débauche à l'idolâtrie. Le dogme le plus ſaint, la morale la plus pure ont peine à contenir l'homme. Il eſt plus de Dalila que de Sanſons. Le Pere Lamy avoit bien raiſon de dire que les paſſions & la raiſon forment un ſchiſme perpetuel dans nos cœurs & dans nos eſprits. L'amour nous perd, & l'orgueil nous porte au-delà de la verité : on aime à inventer, & on s'égare. Le libertinage commence par corrompre le cœur & finit par aveugler l'eſprit : voilà la ſource de toutes les héréſies.

Les femmes mondaines, les coquettes de profeſſion, & les fauſſes devotes, s'imaginent qu'elles ont déja un pied dans le ciel quand elles ont ſurpris la confiance meurtriere d'un Prêtre avare, d'un ignorant, d'un adulateur : mais ne craignent-elles pas le ſort de Jeſabel ? Ce n'eſt pas ſans deſſein que l'antiquité nous propoſe ſouvent de grands exemples de vice & de vertu. Toutes nos Jéſabels font horreur à un homme délicat, & un con-

noiſſeur ne ſe laſſe jamais d'admirer & de méditer une Judith. Beauté naturelle, pieté ſans faſte, courage invincible, & la plus vive foi qui fût jamais ; telle étoit Judith quand elle preſerva le peuple de Dieu des fureurs du témeraire Holopherne. L'ambitieux Aman pendu à la même potence qu'il avoit fait élever pour l'humble Mardochée : Ananie, Miſael & Aſarie préſervez dans la fournaiſe : Daniel ſortant deux fois victorieux de la foſſe aux lions, ne ſont-ce pas là des miracles ? Cette foſſe couverte d'une groſſe pierre, cette pierre ſcellée avec ſoin & levée malgré les ſurveillans, & la fureur des lions affamez déſarmée par la providence, n'eſt-ce pas là la figure du tombeau de Jeſus-Chriſt qui a vaincu la mort comme ſon ſaint Prophete a vaincu les lions. C'eſt moi, dit Magdelaine, qui leverai cette pierre *& ego eum volvam.* La foi peut tout, l'incrédulité nie tout : mais l'impieté la plus déterminée, & la raiſon la plus indocile ne ſçauroient diſconvenir qu'on reconnoît le doigt de Dieu à tous ces traits.

Sans Judith, Holopherne avec une armée de cent cinquante mille hommes alloit deſoler Iſraël : Sans Eſther, Aſſuerus trompé par les conſeils de l'impie

Aman, alloit signer un Edit dont l'execution auroit exterminé le peuple de Dieu. Mais l'impieté sera toujours punie, & la foi triomphera toujours.

L'exemple de Nabuchodonosor devroit bien effraïer les pervers, il est unique dans nos saintes Ecritures. Babylone étoit la capitale du plus ancien Empire du monde : elle avoit cent portes d'airain, ses murs de deux cens pieds de haut & de cinquante d'épaisseur, étoient flanquez de trois cens tours. On croit que les Babyloniens ont été les premiers Idolâtres ; mais personne n'avoit porté si loin l'orgueil, la cruauté, l'impieté & l'idolâtrie que Nabuchodonosor : aussi jamais punition ne fut plus étonnante que la sienne. Ce Prince fut changé en bête pendant sept ans. Sa cruauté est marquée par les trois enfans jettez dans la fournaise, son impieté par les fureurs qu'il exerçoit contre les Israélites, son orgueil & son idolâtrie par cette superbe statuë qu'il vouloit qu'on adorât. Il est vrai pourtant qu'il respectoit le Prophete Daniel ; mais il ne sçavoit pas se faire assez respecter de son peuple.

Je ne sçai si on approuvera ma réflexion sur ce grand évenement. Nabuchodonosor retint captives à Babylone pendant soixante & dix ans les deux Tri-

bus de Benjamin & de Juda : ces deux Tribus étoient devenuës plus cheres à Dieu depuis que les dix autres s'en étoient séparées : Bethléem dont le nom nous est si cher, étoit de la Tribu de Juda: & le Prophete Michée a fort clairement annoncé que le Sauveur du monde naîtroit à Bethléem. A propos dequoi auroit-il dit que cette mauvaise petite ville située à deux lieuës de Jerusalem, seroit recommandable dans les Nations ? Toutes ces particularitez réunies me font croire que la longue captivité de la Tribu de Juda est de tous les crimes de Nabuchodonosor celui qui lui avoit attiré de la part de Dieu un châtiment d'une espece si singuliere. Quand on vous parle de la transmigration de Babylone, souvenez-vous que ce terme signifie le transport d'une nation entiere en un autre pays par la violence du conquerant. Je sçai que la captivité de Babylone ne fut pas à beaucoup près si longue que celle d'Egypte ; mais l'exemple de Pharaon devoit convertir Nabuchodonosor.

Il ne m'est pas permis de rapporter, même en racourci, toute l'histoire de l'ancien Testament : mais je dois remettre sous les yeux des incredules les faits mémorables, qui réunis forment

enſemble une parfaite démonſtration. Les préceptes du Légiſlateur émanez immédiatement de Dieu, la ſageſſe de ſa conduite, ſa fermeté, la vivacité de ſa foi, la promptitude de ſon obéiſſance, la punition exemplaire des infideles, le reſpect infini qu'eux-mêmes avoient pour l'Arche d'Alliance, une foule de miracles, des propheties ſans nombre pendant quatre ſiecles & toutes juſtifiées par les évenemens ! Je ne ſçai pas ce que l'eſprit le plus rebelle peut oppoſer à ce point d'évidence.

Je n'ai rien dit du martire, c'eſt par-là que j'ai crû devoir finir le paralelle de l'ancienne & de la nouvelle Loi: avec cette difference pourtant ſi bien marquée dans tous les cœurs, que ſi Abraham fut le pere des Croyans, Jeſus-Chriſt eſt le Pere de la Croyance: que ſi Moyſe fut choiſi de Dieu pour être le liberateur & le legiſlateur de ſon peuple, Jeſus-Chriſt eſt lui-même notre Legiſlateur & notre Redempteur: que ſi Dieu a confirmé la foi par le ſang de tant de ſaints perſonnages, le Saint des Saints & l'Agneau ſans tache a bien voulu la confirmer par ſon propre Sang: & ce qui démontre ſans replique que l'incredulité ne peut être que l'ouvrage

du démon, c'eſt que l'excès de la bonté de Dieu eſt préciſément ce qui produit l'excès de la malignité des impies.

Jamais homme ne fut plus impie qu'Antiochus. Il avoit reſolu de réduire en poudre les fondemens de Jeruſalem; il fut le plus cruel ennemi d'Iſrael, & tout le peuple de Dieu ſentit les traits de ſa barbarie. Il eſt vrai que près de ſa mort il ſe repentit; mais trop tard, dit l'Ecriture. Impies, prévenez ce moment, retournez à la verité, ou craignez le ſort d'Antiochus. Imitez Eléaſar: cet homme révéré de tous les Juifs par ſes vertus, par ſon grand âge, & par ſon attachement inviolable au culte du vrai Dieu, s'étoit acquis une ſi grande réputation, que bientôt il fut en bute à toutes les fureurs d'Antiochus. Ce ſaint homme conſterné de voir l'abomination de la deſolation dans Jeruſalem, s'étoit retiré dans un deſert où il vivoit en ſerviteur fidele, édifiant & encourageant les ſiens contre l'ennemi de la Loi. Enfin Eléaſar mépriſa les menaces & les promeſſes de l'Envoyé d'Antiochus: il n'écouta qu'avec horreur les conſeils empoiſonnez de ſes propres amis, gens foibles & timides, toujours prêts d'apoſtaſier pour ſe mettre en faveur: Rien ne put ébranler l'homme de Dieu, il

périt ſous les coups, & ſa perſévérance couronna ſon martire.

J'ai parlé des effets importans du bon & du méchant exemple : la fermeté d'Eleazar ſanctifia les Machabées comme la converſion de Saint Paul fit des millions de Chrétiens. Examinez cette parité d'événemens dans l'ancienne & dans la nouvelle loi. La naiſſance du Chriſtianiſme ne fut qu'un martire continuel ſous le regne des tyrans, & quoi de plus édifiant que la fin des Machabées ſous le regne d'Antiochus ? quoi de plus touchant que de voir ſept freres s'immoler courageuſement à la foi ? En vain Antiochus met tout en œuvre pour ſéduire leur mere deſolée, & pour la déterminer à ſauver du moins les jours du dernier de ſes fils : Ennemie qu'elle eſt des faux dieux, cette ſainte mere exhorte elle-même ſon ſeptiéme fils au ſupplice. Elle le voit mutiler avec ce courage mâle que nous admirons dans nos martirs. Ceux-ci étoient ſoûtenus par le Sang de Jeſus-Chriſt, & cette femme héroïque encore aſſez loin de la loi de grace, n'étoit ſoûtenüe que par ſa foi : Enfin cette ſainte femme, que j'oſe appeller Chrétienne même avant le Chriſtianiſme, ſent toutes les douleurs de ſon fils, elle meurt de tous ſes maux : tant de fermeté paroît au-

dessus de la nature ; mais quand Dieu parle, la nature se taît.

Parlez donc, Seigneur, parlez au cœur de nos jeunes Antiochus. Leurs passions sont leurs faux dieux, éteignez-en le feu avec les eaux de votre grace : tirez-les de cette fournaise aussi sains qu'Ananie, Asarie & Misaël : préservez-les des faux prophetes, des Jesabels du siecle, & de la fosse aux lions. Faites de nos ambitieux autant de Mardochées. Que les cœurs ébranlez, & les esprits vacillants deviennent des Eléazars. Brisez l'idole de Dagon dans le cœur du vindicatif & de l'avare. Que la mere de Moïse redouble la foi d'une femme Chrétienne. Que la mere des Machabées éclaire tant de Chrétiennes Idolâtres qui ne songent qu'à faire de jolies poupées de leurs enfans : Qu'Esther apprenne à une femme circonspecte le moyen de ramener son mari à la douceur, à l'équité, à la religion : enfin que l'exemple de Judith nous confonde tous sur notre peu de zele pour cette sainte Maison, dont Jesus-Christ est l'Architecte, *fundata super Petram.*

Saint Matthieu me paroît autant prophete en cet endroit qu'Isaïe étoit Evangeliste en parlant de la Passion de Jesus-Christ *descendit pluvia, &c.* Tous les arti-

cles de notre foi ont été attaqués séparément & avec toute la fureur qu'on peut imaginer. Un grand nombre d'Héréſiarques ont fait un monde d'Hérétiques: tous ſe ſont armez de ſubterfuges & de ſophiſmes : ils ont appellé à leur ſecours toute la malice de l'incredulité & l'autorité des Princes de la terre pour abattre la Maiſon de Dieu : ſuivez les évenemens depuis Simon le Magicien juſqu'à Socin ; & après avoir parcouru cet intervalle de plus de quinze cens ans, réflechiſſez à l'état actuel de l'Egliſe, vous la trouverez toujours attaquée & toujours triomphante : vous trouverez toujours la véritable orthodoxie dans toute ſa pureté, dans toute ſon integrité. Que ſont devenus les Ariens, les Neſtoriens, les Macédoniens, les Manichéens, les Pélagiens. Paſſez aux Iconoclaſtes, aux Viclefs, aux Hus, & aux derniers Héréſiarques qui ont renouvellé un mélange d'erreurs : par tout vous reconnoîtrez la débauche, l'orgueil, l'entêtement, la malignité, l'extravagance & l'impoſture. Liſez ce que les Saints Peres ont écrit contre toutes ces erreurs ; liſez les conciles œcuméniques qui ont décidé les queſtions : vous ſentirez par le dogme & par la morale que hors de la catholicité il n'y a point de ſalut, & que l'Egliſe

eſt inébranlable parce que Jeſus-Chriſt lui-même en a jetté les fondemens : *fundata ſuper petram.*

Saint Auguſtin devoit être d'une grande utilité à l'Egliſe : ſa mere le convertit, & l'offre à Dieu comme avoit fait la mere de Samuel. Nos rois devoient être très-Chrétiens. La reine Clotilde, quoiqu'élevée parmi les Ariens, conſerve ſa religion dans toute ſa pureté ; elle convertit Clovis, & la France devient le plus ferme appui de la Foi. Mais je deviendrois diffus : je me réduis donc à deux exemples de converſion qui ſont l'ouvrage immédiat de Dieu. Deux ans après la mort de Jeſus-Chriſt. Dieu dit à Saint Paul pourquoi me perſecutez-vous ? *cur me perſequeris?* Plus de trois cens ans après il aſſura Conſtantin de la victoire par le ſigne de la Croix, *in hoc ſigno vinces :* reliſez ce que j'en ai dit dans ma préface. Saint Paul, Conſtantin, & Clovis ont peuplé le monde de Chrétiens : voilà la grace & la correſpondance à la grace. Quel étoit Saint Paul lors de ſa converſion ? l'un des plus beaux génies de ſon ſiecle ; ſes écrits en font foi : il étoit le plus cruel ennemi du Chriſtianiſme naiſſant : il alloit à Damas pour enlever tout ce qu'il y avoit de fidéles : on le regardoit comme l'Apôtre de la Synagogue,

& la loi de Moïse étoit son unique loi : mais son incrédulité ne venoit point de ses mœurs. La patience de Saint Etienne l'avoit ébranlé sans le convertir : Enfin à la voix de Dieu il est terrassé près de Damas : tout à coup il se trouve aveuglé par les divins rayons du Soleil de Justice, & après cet aveuglement de trois jours il devient le flambeau de la vérité. Un fameux Prédicateur, je crois que c'est le Pere de la Rüe, a dit que si Saint Paul devoit tout à la Foi, la Foi devoit beaucoup à Saint Paul.

Je dis pour la derniere fois aux Incrédules : la conversion de Saint Paul & de Constantin n'est pas le fruit du bon exemple, d'une lecture chrétienne, d'une conversation édifiante & instructive, ni de l'habileté d'un docteur persuasif : ce n'est pas le fruit des sermons des Apôtres ni la méditation de l'Evangile : ce n'est pas l'ouvrage de Jesus-Christ conversant encore parmi les hommes, instruisant les hommes, expliquant sa loi, confondant les docteurs, faisant tous les jours des miracles en leur présence : c'est donc l'ouvrage de Jesus-Christ Dieu fait homme, mort & ressuscité, assis à la droite de son Pere, & que Saint Paul aimoit à persécuter dans la personne de ses Disciples, *cur me persequeris ?* Aussi Saint Paul

a-t'il grand soin de publier le miracle de sa conversion, & la divinité de sa mission dans sa premiere lettre aux Galates, *Paul Apôtre, non de la part des hommes, ni par aucun homme, mais par Jesus-Christ & Dieu son Pere.* Il est donc vrai que la conversion de Saint Paul, & celle de Constantin, viennent immédiatement de Dieu. Dieu a parlé comme il parloit à Moïse. Réunissez ces miracles avec tout ce que je vous ai fait lire depuis Abraham jusqu'à nous : lisez réfléchissez, ramassez, combinez & concluez. Qu'oppose-t-on enfin à tant d'évidence ? le sourire moqueur d'une poignée de libertins qui s'imaginent qu'il est du bon air de faire les impies. Mais assurément il n'est point de vrais incrédules.

Deux grands Prélats nous ont découvert les véritables causes de l'irréligion. Parmi le peuple, dit M. Fléchier, on n'est Chrétien que par hasard, & non point par réfléxion. Voilà ce que produit l'ignorance. Comment, dit M. Bossuet, accoutumer des esprits corrompus à la régularité de la religion chrétienne, chaste, sévere, ennemie des sens, & uniquement attachée aux biens invisibles ? voilà l'objet de la molesse. Il est donc unanimement avoüé par les Poëtes, par les Orateurs, par les Docteurs, & par tous

les Moraliſtes qui ont lû qu'il n'eſt point de vrais Incrédules. On ne mépriſe la religion que parce qu'on ne la ſçait pas : on la ſuit parce qu'elle eſt ſainte : on hait Jeſus-Chriſt parce qu'il nous a trop aimez : mais à la fin tout le monde le reclâme.

Libertins, écoutez Deſbareaux votre chef. Vous ſçavez les ſcandales de ſa vie, & vous ſuivez l'impieté de ſa morale : méditez auſſi ſes heureuſes diſpoſitions aux approches de la mort. Heureux ſi ſon ſonnet, le plus bel ouvrage que j'aye lû, vous inſpiroit les tendres ſentimens d'une contrition parfaite.

Grand Dieu tes Jugemens ſont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner ſans bleſſer ta Juſtice.

Je ſens que la grandeur de mon iniquité
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice :
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périſſe.

Contentes ton deſir puiſqu'il t'eſt glorieux :
Offenſes-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il eſt tems ; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit.
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt.

L'exemple de Desbareaux conduit à bien des réfléxions différentes. Il est vrai qu'il est propre à soûtenir ceux que leurs mauvaises habitudes pourroient jetter dans le découragement : mais aussi ces miracles de la grace ne sont pas communs, & quand on a toujours vécu sans foi, on meurt ordinairement sans espérance. Il faut compter sur la miséricorde de Dieu, donc il ne faut pas lui déclarer la guerre. Executons ses ordres, & qu'une curiosité impie ne nous porte pas à vouloir pénetrer ses secrets. Ne regardons pas trop fixement le soleil, n'approchons pas trop de l'arche d'alliance, n'approfondissons pas nos mysteres. Un homme discret ne cherche point à sçavoir ce qu'on lui cache, & un homme docile & rangé n'est jamais incrédule, parce que l'orgueil & le libertinage sont les seules causes de l'incrédulité. Vouloir soutenir une these contre Dieu sur la vérité des mysteres, ce n'est pas seulement manquer de foi, c'est manquer de raison, c'est ruiner la subordination, c'est vouloir mesurer le fini sur l'infini : & cette extravagance blesse également les loix écrites, & la loi naturelle. Il suffit d'avoir le sens commun pour sentir que toutes les horreurs d'une conduite déplorable, & que des sen-

timens erronez ne peuvent pas se disculper par l'incompréhensibilité de nos mysteres. L'homme ne doit pas être aussi puissant & aussi sçavant que Dieu. Mais quand le vice a gâté le cœur, la cangrene va bientôt jusqu'à l'esprit : & par degrez l'Impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.*

Tout ce treiziéme pseaume peint trait pour trait les hommes dont je viens de parler sous les noms differens de Déïstes, Incrédules, Impies de profession, esprits forts: qu'on ne s'y trompe pas, ils sont tous de la même classe. Le Pervers se dit donc au fond de son cœur, il n'y a point de Dieu. En effet, ajoûte David, Dieu n'aime que les hommes vertueux : qu'on suive de près les Impies, il n'y a pas un d'eux qui pratique la vertu. Ils sont corrompus jusqu'au fond de l'ame : ils ne font, ils ne disent, ils ne lisent, ils ne méditent que tout ce qui peut nourir leur perversité : *facti sunt abominabiles in studiis suis :* ils vivent dans le trouble & dans une malédiction continuelle, ils ne connoissent point la paix intérieure, ils ne craignent point Dieu. Ne les verrai-je jamais rentrer en eux-mêmes, dit le Seigneur. Ne m'invoqueront-ils jamais ? Sont-ils donc faits pour n'aimer que l'i-

niquité ? Voilà préciſément quels ſont ces Docteurs qui veulent argumenter ſur nos myſteres. Ils feroient bien mieux de ſuivre le conſeil que Socrate donnoit à Ariſtodeme. Quelle honte pour un Impie de ſe voir confondu par un Payen. Non Dieu ne ſe plaît que dans l'ame des Juſtes, il ne ſe manifeſte qu'à eux, *Dominus in generatione juſta eſt.*

Si ce pſeaume eſt propre à nous inſpirer une ſainte horreur pour le commerce des impies, le quatorziéme n'eſt pas moins énergique pour nous faire aimer la vertu. Qui montera ſur cette montagne qui nous figure le thrône du Très-Haut? Ce ſera, dit le Prophete, celui qui conſerve ſon innocence, qui aime la juſtice, & qui la rend à tout le monde. Ce ſera celui qui aime la vérité qui ne veut tromper perſonne, qui ne fait aucun tort à ſon prochain, & qui n'aime pas même qu'on en parle mal : celui qui abhorre les Pervers & qui honore les hommes craignans Dieu : celui qui hait la fraude & les petites ruſes qui ne tendent qu'à tromper les hommes ſimples : celui qui aime à ſecourir les malheureux : enfin ce ſera celui qui ne ſonge pas à groſſir ſes thréſors par l'uſure, qui eſt fort éloigné de vendre la juſtice, & qui protege toujours la probité. Un homme de ce carac-

tere ne périra jamais, *non commovebitur in æternum.* Pour un *Impoſteur* comme David, il me paroît que cette morale eſt aſſez pure.

Le contraſte que ce ſaint Roi nous propoſe dans ces deux pſeaumes devroit bien ramener ces fades raiſonneurs qui font les eſprits forts. Si une mauvaiſe éducation, le méchant exemple, ou de funeſtes habitudes les ont pervertis, qu'ils penſent du moins qu'il reſte encore au fond de leur ame un germe de vertu. Qu'ils faſſent avec moi cette derniere réfléxion : c'eſt par-là que je finis ce qui les concerne. Je ſuppoſe que de l'autre bout du monde on amene en France un payen de deux ans : on commencera ſans doute par le baptiſer pour aſſurer ſon ſalut, après quoi on le fera élever par des gens choiſis qui ne lui parleront que de la qualité d'honnête homme : on lui dira qu'étant né dans le fond de l'Amérique le Roi a bien voulu lui tenir lieu de pere, & qu'il ne ſçauroit lui marquer aſſez de reconnoiſſance & de reſpect. Enſuite on lui apprendra ce que c'eſt que la verité, la probité, l'humanité, la raiſon, la ſubordination. Bientôt il comprendra de lui-même par tous les miracles de la nature qu'il y a un Etre ſupérieur, & il ne penſera ja-

mais à cette folle chimere que j'ai appellé l'athéïsme.

A mesure que sa raison se formera on lui proposera des principes de sagesse, afin qu'il se fasse un plan de vie, & une maniere de penser qui puissent le conduire plus sûrement à une heureuse fin : on lui fera comprendre qu'il y a deux chemins tout differens qui aboutissent l'un à la perfection, & c'est le sentier de la vertu : l'autre au mépris & à l'indignation, & c'est le grand chemin du vice. Je crois que c'est là la premiere leçon du catéchisme de la nature. Dans cette hypothese, notre étranger est Chrétien par hasard, mais il ne l'est pas encore par réfléxion. Bien-tôt après on lui remplira l'esprit & le cœur de tout ce qui regarde l'ancienne loi : on lui fera remarquer sur la carte que dans l'Arabie Petrée, il y a une Montagne qu'on appelle Sinaï : que ce fût là que Dieu dicta à son serviteur Moïse les saintes loix qui devoient regler la conduite des hommes : on lui fera sentir toutes les beautés des pseaumes de David : on lui expliquera toutes les prophéties : enfin on le conduira depuis Abraham jusqu'à la naissance de Jesus-Christ; jusques-là n'y a point d'Evangile, & c'est ma supposition.

Je crois qu'alors il faut tâter les sentimens du jeune homme, & je suis très-convaincu qu'à la premiere lecture des deux pseaumes que je viens de citer, il sera pénétré d'une grande horreur pour les impies, & d'une grande vénération pour les hommes vertueux : après cette premiere impression on lui mettra sous les yeux un formulaire de toutes les manieres de penser, & des systêmes différens de religion que les hommes se sont faits depuis la création du monde. A coup sûr il ne restera pas Payen, non-seulement à cause de son baptême, puisqu'il l'ignore, mais parce qu'il sentira le parfait ridicule du paganisme. Il sera charmé du décalogue, mais les Juifs lui feront horreur : d'ailleurs il voudra sçavoir quel étoit celui qui faisoit l'attente des Nations. Reste donc à deviner s'il se fera Chrétien ou Musulman. C'est ici le moment de lui annoncer son état, & de le pénetrer de la vérité & de la sainteté de notre Religion. Au premier quart-d'heure il comprendra toute l'extravagance du Mahométisme : il reconnoîtra dans Mahomet un audacieux de la lie du Peuple, qui ne sçachant ni lire ni écrire fit un pot pourri de toutes les religions pour se faire des sectateurs, qui pour plaire aux Juifs & aux Chrétiens regar-

doit Moïſe & Jeſus-Chriſt comme de grands Propheres, & qui plus de ſix cens ans après la publication de l'Evangile, compoſa ce tiſſu d'abſurdités que nous liſons dans l'Alcoran.

Au contraire quand il ſentira la ſublimité de cette filiation merveilleuſe de l'ancienne & de la nouvelle loi : quand il combinera les miracles qui leur ſont communs : quand il verra que depuis Abraham juſqu'à nous toutes les prophéties ſe trouvent accomplies litteralement : quand il réflechira à la ſainteté du décalogue & de l'Evangile, à la punition des Juifs, & à la foi de nos Martirs inſpirez de Dieu comme les Prophetes : alors penetré juſqu'au fond de l'ame, fortifié par une bonne éducation contre l'exemple des impies, & aguerri par les vains efforts des héreſiarques contre la malignité des Incrédules, il reſtera toujours inebranlable dans ſa foi, & jamais on ne le verra ſe révolter contre Dieu par l'incompréhenſibilité de nos myſteres. Femmes du monde, je tremble pour vous : peut-être ne ſçaviez-vous pas un mot de tout ce que vous liſez depuis une heure, apprenez donc pour vous-mêmes ce que vous êtes néceſſairement obligées d'apprendre à vos enfans. Je paſſe à ceux que des préjugez funeſtes ont dé-

terminé à s'éloigner de nous.

Les Héretiques sauvent un peu plus les apparences que les Incrédules : du moins en plusieurs Païs ils ont leur culte & leur assemblée, ils font un corps. On voit même parmi eux quantité de gens d'un fort grand mérite. Il faut en convenir, c'est un très-grand malheur d'avoir à combattre les préjugez de la naissance & de l'éducation : cette premiere réflexion doit bien piquer notre reconnoissance. Mais ce qui excuse un peu les Heretiques marque encore plus la réprobation des Héresiarques : cent inventeurs de Secte ont fait cent millions de Sectateurs. L'Héretique est un aveugle né qui ne connoissant pas le prix de la lumiere, ne dit jamais à Dieu, *Domine fac ut videam :* mais l'Héresiarque est un empoisonneur public qui se fait honneur de distiler son venin dans tous les coins du monde, & comment ne réussiroit-il pas ? Les libertins aiment la voye large, les esprits foibles courent après les nouveautez, les ignorans admirent ce qu'ils n'entendent pas, les Princes aiment mieux le mensonge qui les flatte que la verité qui les blesse : de-là le progrès étonnant de cent erreurs capitales qui n'ont d'autres fondemens que l'orgueil, la débauche, la cabale & la rebellion,

C'eſt ainſi que le vice accoutume les hommes à croire ce qui n'eſt pas ſuſceptible de credibilité.

J'ai lû avec attention ce qui concerne toutes les héreſies : nous en avons de fort beaux traitez. Je n'ai trouvé dans aucun Héreſiarque d'autres motifs que la folle eſpérance de ſe faire un grand nom en devenant chef de parti, ou de s'affranchir d'une morale trop gênante. C'eſt s'illuſtrer à la façon d'Eroſtrate. Mais ces gens-là étoient-ils envoyez de Dieu, quelles preuves nous ont-ils donné de leur miſſion, que comprend-on à leur dogme & à leur morale ? quelle gloire prétendoient-ils procurer à Dieu ? quels moyens de ſalut vouloient-ils procurer aux hommes ? Ce n'eſt pas là ce qu'ils cherchoient : le libertin a voulu vivre à ſon gré, l'orgueilleux a voulu faire le bel eſprit ; voilà les ſeuls principes de toutes les héreſies.

Je me reſtrains à parler de Calvin & de Luther, parce que c'eſt aujourd'hui ce qui interreſſe le plus l'Europe. Ceux qui voudront ſe mettre ſagement au fait des anciennes héreſies, peuvent recourir au texte, & lire les peres qui ont écrit contre. Luther étoit contemporain, concitoyen, & de mêmes ſentimens que Zuingle: tous deux renouvellerent les erreurs

des Vandales & de Wiclef. Quand Luther se révolta contre Leon X. sur le prétexte frivole d'une publication d'indulgences, toute l'Allemagne ne prévoyoit pas qu'un homme si vil & si téméraire lui causeroit tant de troubles, & lui couteroit tant de sang. Luther flatté de ses premiers succès, enflé de son sçavoir, & soutenu de la protection de quelques Princes, s'érige enfin en Législateur : on compte jusqu'à trente-neuf especes différentes de Luthériens. J'ai vécu près de quatre ans avec eux, je n'en ai pas trouvé quatre de même avis : cependant ce moine apostat qui veut renverser notre dogme & pervertir notre morale, remplit toute sa nation d'absurditez, & par une double apostasie il enleve une religieuse & l'épouse. Voilà l'Apôtre des Allemands Luthériens. Il faut pourtant convenir que de toutes les héresies, le Luthéranisme est celle qui approche le plus de la Catholicité.

Calvin aussi entreprenant, aussi orgueilleux, & plus entêté que Luther se nourrit l'esprit dans sa jeunesse de lectures dangereuses, il renouvelle les erreurs des Iconoclastes & des Hussites, il y ajoûte cent horreurs qui font frémir ; il ruine absolument le mérite des bonnes œuvres & le libre arbitre : il soûtient la prédesti-

prédeſtination phiſique même, *ante præviſa merita*, par conſéquent il ouvre la porte à tous les vices, & rend inutile toute vertu. En vérité il n'eſt guéres poſſible de lire de ſang froid l'impieté de ſa doctrine : pour moi je me récrie à chaque mot,

Voilà je vous l'avoüe un abominable homme.
(*Moliere.*)

Auſſi la plûpart de ſes principes ſont-ils déſavoüez de ſes Sectateurs : ils ſuivent donc une religion qu'ils n'entendent pas, & n'en gardent que ce qu'il faut pour vivre toujours dans la revolte.

Il n'y a preſque plus de Calviniſtes dans le monde : les Luthériens ne ſçauroient les ſouffrir, mais ils ſont également ennemis de la Papauté, pourquoi ? c'eſt que les uns & les autres ſont des rebelles qui ne veulent point reconnoître d'autorité légitime ; mais c'eſt de leur part une preuve convainquante qu'ils ſentent la folie de leur égarement. Ne reconnoître ni chef ni déciſions, c'eſt vouloir établir un Gouvernement Anarchique où tout le monde eſt maître, c'eſt abolir toutes les Loix, c'eſt admettre tous les crimes. Plus de regles, plus d'ordre, plus de ſubordination : La vertu ſera punie & le

vice récompensé par les plus forts, il faut supprimer toute justice. De tels dogmes blessent si fort la raison, qu'ils ne méritent pas de raisonnement.

Les Lutheriens se parent du beau titre d'Evangeliques, & les Calvinistes du titre imposant de Reformez : ils sont également compris sous le nom de Protestans. Mais chez les uns & les autres nous trouvons une reforme très-dépravée & l'Evangile fort mal interpreté. Ils nient l'infaillibilité de l'Eglise, parce qu'ils ne veulent pas se soumettre à l'autorité des Conciles œcumeniques : Cependant dans les matieres les plus triviales, il faut des Juges qui décident les questions. La justice habite en Dieu, elle est émanée immédiatement de lui ; il a établi des Juges ; nous avons des Loix ; & quand il naît des contestations, il faut necessairement les faire décider par ceux qui sont revêtus d'un pouvoir legitime. Voilà la regle de tout l'univers, Une regle si sage a blessé deux fanatiques, gens sans mission, ennemis du bon ordre, & perturbateurs de toute la Chrétienté, & ils ont trouvé le secret de se faire des sectateurs puissans en Europe, par la seule raison qu'ils ont flatté la corruption des hommes par la débauche ou

par le faux bel esprit.

Tout homme qui ne veut pas s'assujettir aux regles est enfermé comme un fou, ou puni comme un séditieux: aussi quelques héréſiarques ont-ils fait une fin bien tragique. Qu'un Calviniſte ait un procès civil pour une bagatelle, il consulte sa cause, il communique son titre, il sollicite ses Juges, il demande jugement; si ce titre n'est pas clair on l'interprette; & quand la chose débattuë est décidée en dernier ressort, on n'y revient plus. Si cette Jurisprudence est la loi universelle de tous les Peuples dans les matieres les moins importantes, par quels ptétextes les Proteſtans osent-ils se soustraire à cette regle generale dans tout ce qui nous intereſſe le plus? J'ai trouvé dans quelques écrits des plus celebres Calviniſtes qu'on pouvoit interpreter l'Evangile par le sentiment particulier; c'est-à-dire, que chacun sera juge dans sa propre cause. Je ne crois pas que depuis qu'on a inventé l'art d'écrire, on ait jamais hazardé une propoſition aussi absurde. Aussi voyons-nous tous les jours qu'un Proteſtant, d'ailleurs homme doux, poli, officieux & reglé, devient comme un furieux quand on parle Religion. Il commence par se déchaîner contre le

Pape; bien-tôt après il attaque les Sacremens & l'Egliſe, & il mettroit volontiers Calvin en parallelle avec ſaint Paul.

Pour moi qui ne connois guere l'emportement, je lui réponds de ſang froid & avec le zele le plus deſintereſſé, qu'il doit au plûtôt abjurer toutes les erreurs du Calviniſme : que ſi l'un de ſes peres a eu le malheur de ſe livrer aux nouveautez qui infectoient une partie de la France, ce fut l'effet pernicieux d'une ſéduction dont il ne doit pas ſe rendre complice par entêtement : qu'il doit par préference à tout ſçavoir ſa Religion, & ſe ſoumettre à la déciſion des points conteſtez : que tous les proteſtans ſe ſont ſoumis aux quatre premiers Conciles generaux ; qu'ils ne ſe ſoumettent pas aux autres par un pur eſprit de revolte, & que le Proteſtant qui depuis le Concile de Trente ne rentre pas dans l'unique voye qui mêne au ſalut, ajoute le crime de la rebellion au malheur de l'égarement.

Des circonſtances fâcheuſes déterminent ſouvent la volonté des plus grands Rois. En 1598. Henry IV. permit aux Calviniſtes l'exercice public de leur Religion. Louis XIV. répara ce grand malheur en 1685. & grace à ce grand Roi,

bien-tôt il ne reſtera pas un Proteſtant parmi nous : mais enfin il en eſt encore. J'en honore quelques-uns, & je les plains. La paix de Weſtphalie & de Munſter plus favorable encore aux Luthériens que l'Edit de Nantes ne l'avoit été aux Calviniſtes, doit bien réveiller l'attention des Souverains quand quelque eſprit audacieux & brouillon viendra débiter un nouveau fanatiſme.

Quelle mortification pour ceux qui aiment de bonne foi la Maiſon de Dieu ! Nous voyons en Allemagne exercer tour à tour dans la même Egliſe le Luthéraniſme & la Catholicité. L'Evêché d'Oſnabrug devint alternatif entre les Lutheriens & les Catholiques, par le fameux Traité entre l'Empire, la Suede & les Proteſtans. Adorons les decrets de Dieu qui a ſouffert dans tous les tems que les pervers affligeaſſent ſon Egliſe : mais plus l'héreſie a fait de ravages, plus les Princes doivent ſévir contre les novateurs.

Rien ne me paroît plus extraordinaire que de voir des Calviniſtes s'appeller Réformez. Je ne ſçai pas en quoi ils faiſoient conſiſter cette prétenduë réforme. Supprimer l'autorité & la ſubordination pour ſubſtituer l'indépendance ; nous ôter le libre arbitre, le mérite des

bonnes œuvres, & les Sacremens ; conteſter le pouvoir de la ſainte Vierge ; nous priver de l'interceſſion des Saints & du portrait de Jeſus-Chriſt : Ce n'eſt aſſurément pas réformer les Chrétiens, c'eſt vouloir annuller le Chriſtianiſme. C'eſt un monſtre dans la Langue Françoiſe d'appeller Réforme la doctrine de Calvin, le feu & l'eau ne ſont pas plus oppoſez. Tout réformateur eſt un homme qui ajoute un degré de vertu à la premiere inſtitution : Mais appeller Calvin Réformateur, c'eſt vouloir que le menſonge & la verité ſoient termes ſynonimes.

Plaignons ceux qui ont eu le malheur de nous quitter. Nous avons perdu d'excellens ſujets, dont le zele & l'érudition auroient fait honneur à la Religion Chretienne, & qui n'ont pas eu la force de reſiſter aux nouveautez qui ont partagé l'Europe depuis deux ſiecles. Abadie, ſon nom fait ſon éloge, Abadie qui avoit tant de feu pour la cauſe commune, & qui a ſi bien connu l'excellence du Chriſtianiſme, Abadie qui m'a appris à raiſonner ſur la Religion nous eſt pourtant échappé. Funeſtes préjugez, progrès fatal de l'hereſie, quels ravages n'avez-vous pas faits en France, en Allemagne, en Angleterre, & dans tout le Nord ?

L'Arianiſme n'en fit pas plus dans tout l'Orient. Dés qu'une fois les paſſions des Princes ſe trouvent flattées par le dogme impoſteur des pervers, ils épouſent l'erreur, ils la protegent, leurs Sujets les imitent, & des veritez profeſſées unanimement pendant quinze ſiecles, & confirmées par tous les Conciles, ont moins de force pour ramener les hommes dans la voye, que le menſonge n'en a trouvé tout à coup pour les plonger dans le précipice. Pourquoi cela ? Dès que le cœur eſt corrompu, la verité ne peut preſque plus rien ſur l'eſprit.

On ne trouvera point dans ſix Conſiſtoires de Lutheriens le même dogme rendu ou entendu de même façon ; ils ne ſont point encore convenus entr'eux, ni de ce qu'ils croyent, ni de ce qu'ils doivent croire. Le Lutherien & le Calviniſte qui different entr'eux, pour le moins autant que l'un & l'autre different de nous, ſe ménagent dans leurs Ecrits & dans la Chaire, & réuniſſent leurs forces contre la Catholicité. Image naturelle des enfans dénaturés qui abandonnent leur mere, & font contr'elle une ligue offenſive & défenſive avec ſes ennemis. Quand je n'aurois pas pour moi vingt argumens concluans, cette ſeule affectation des Proteſtans, de réunir leurs armes

contre nous me démontreroit le ſentiment qu'ils ont de notre ſuperiorité & de leur foibleſſe. Tous les ennemis de la Religion n'ont jamais ſervi qu'à manifeſter ſon excellence.

Avec gens qui ont de l'eſprit & même de la politeſſe parlez peu de dogme ſi votre miniſtere ne l'exige pas : on commence par s'échauffer, bientôt on ne raiſonne plus. Heureux même ſi l'aigreur ne ſuccede pas à la politeſſe ! Irez-vous demander aux Proteſtans ſi leurs peres n'ont pas crû pendant quinze ſiecles ce que nous croïons & dans le même ſens que nous le croïons : quelle étoit la vocation & la miſſion de ces deux *Prophétes* qui ſont venus pour nous reformer ? Leur direz-vous que la foi n'étant qu'une, il eſt néceſſaire de conclure que l'un de ces deux hommes qui ont debité des préceptes tout differents ſur les mêmes points, ait erré ? Prenez garde à vous, Calvin & Luther vous traiteroient bien-tôt d'homme ſéditieux ou de viſionnaire.

Je ne combattrai point ici tour à tour le Lutherien & le Calviniſte ; la controverſe n'entre point dans mon plan. D'ailleurs ne voulons-nous pas tous le ſalut des uns & des autres ! La reprobation des damnez ajoûte-t-elle quelque choſe à la felicité des Elûs ? Et que nous donne-t-on

pour dire ce que nous disons ? Pour moi je me croirois fort obligé à un Musulman, à un Juif, à un Protestant qui me démontreroit que sa Religion est plus sûre que la mienne pour la gloire de Dieu & pour mon salut. J'épouserai le dogme de celui qui aura sçû me convaincre ; & je suis prêt de me laisser instruire : mais jusqu'à ce que je sois autrement convaincu que je ne le suis, je resterai, s'il plaît à Dieu, comme tous mes peres dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & je suis très persuadé que notre foi conduira le monde jusqu'à la consommation des siecles. Enfin je dois faire un homme de bien : un homme de bien doit pratiquer sa Religion ; pour la pratiquer il faut la sçavoir. Je dis donc à tous les Protestans ou réunis, ou divisez, ou subdivisez, quand vous diminuez le nombre des Sacremens & l'efficacité de ceux que vous voulez bien qui subsistent, vous m'ôtez des moyens de salut & vous ne me reformez pas. Quand vous niez la réalité dans le Sacrement de nos Autels, ou que vous l'admettez avec des exceptions de votre fantaisie, non-seulement vous vous privez du secours le plus puissant que JESUS-CHRIST nous ait laissé, ou vous l'affoiblissez ; mais vous attentez encore à sa toute-puissance. Vous ne con-

cevez pas la transſubſtantiation ; mais concevez-vous votre *impanation ?* Concevez-vous le flux & le reflux de la mer ? Vous concevez-vous vous-même ? D'ailleurs la Foi n'eſt-elle pas une profeſſion de croire ce qu'on ne ſçauroit comprendre ; & les parties du Myſtere que vous recevez ſi differemment, les concevez-vous ? Mais il y a plus ; il eſt phiſiquement impoſſible que je pêche contre Dieu en croyant à la lettre le Texte ſacré : me conviendroit-il d'y apporter des reſtrictions & des modifications ? La preſence réelle ne m'inſpire-t'elle pas plus de reſpect & plus d'amour ? Ma façon de croire eſt donc la plus reſpectueuſe & la plus tendre pour Dieu, & pour moi la plus judicieuſe & la plus utile. Ma foi ſoumet mon eſprit, la participation au Myſtere remplit mon cœur, & Dieu ne demande qu'amour & obéïſſance.

Je continue, & je leur dis : Vous voulez bien me diſpenſer de la Confeſſion auriculaire : il faut convenir que de la part d'un réformateur le procedé eſt obligeant : mais je ne puis profitet de cette indulgence, le texte s'y oppoſe en termes précis. D'ailleurs il y a une efficacité merveilleuſe attachée à ce Sacrement : le dénombrement de mes fautes,

la honte d'y retomber, une protestation sincere de ne les plus commettre, de nouveaux efforts, & des précautions nouvelles pour en meriter le pardon. De-là l'horreur du peché & la crainte de Dieu, tous moyens de conversion qui me sont absolument necessaires ; cependant vous me les supprimez en me reformant. Tous les points de controverse des Réformateurs sont de cette qualité, encore ai-je choisi les plus forts. Ils ont pourtant des sectateurs.

Dans presque toutes les maisons on trouve les portraits du Roi & de la Reine, & l'on me fait un crime de ce que j'ai le portrait de Jesus-Christ dans ma chambre. En bonne foi, Dieu peut-il en juger ainsi ? Pour supposer qu'il le trouve mauvais, il faut commencer par nier l'Incarnation du Verbe, sans quoi la proposition ne peut pas être reçûe par un homme de bon sens non prévenu. S'il y a un Dieu incarné dans le sein d'une Vierge, mort & ressuscité, le Pere peut-il s'offenser de ce que j'aime à voir souvent l'objet de ma foi, & de ce que je reclame la médiation de son Fils ? puis-je errer quand je respecte profondément la Sainte Vierge, quand j'invoque ses bontez, & quand je sçais quel est son pouvoir ? que ce mot de Saint Augustin est

beau, il l'appelle la toute-puissance suppliante *Omnipotentia supplex*. Puis-je errer quand je supplie les Saints d'intercéder pour moi, & Dieu croira-t'il que je me fais des Dieux étrangers, parce que je cherche auprès de lui des Patrons que nous sçavons être ses élûs, ses favoris, les participans de sa gloire, & que nous n'invoquons néanmoins que comme ses creatures ? En tout païs ne respecte-t'on pas infiniment le sang des Souverains ; n'honore-t'on pas leurs Ministres ; ne reclame-t'on pas leur bienveillance & leur entremise auprès du Maître. Il faut en convenir, toutes ces chicannes font pitié.

Je sçais que rien n'est plus précieux, mais que rien n'est si rare que de mourir vieux avec l'innocence baptismale : je sçais aussi que tout crime doit être expié, que l'expiation doit être proportionnée au crime ; divers crimes, divers châtimens ; cette regle d'équité est observée dans tous les coins du monde. Sur cette regle souverainement sage, l'Eglise toujours infaillible, croit le Purgatoire. O quel scandale pour les Novateurs ! Mais cet article de ma croyance est-il nouveau, est-il attentatoire à quelque attribut de Dieu ? & n'est-il pas infiniment consolant pour une pauvre creature, qui ayant

toujours vécu en bute aux tentations & aux foiblesses, a le bonheur de mourir chrétiennement.? Est-ce donc pour me jetter dans le désespoir qu'on n'admet point le Purgatoire, & qu'on refuse des prieres aux morts ? Que Dieu gagnera-t'il, & que ne perdons-nous point en ne le croyant pas ? je donnerois tout pour la sanctification de mes ennemis.

Sur tous ces chefs, je crois cette décision sans replique. La Religion infailliblement la meilleure est celle qui rend le plus parfait hommage à Dieu, & qui procure à l'homme des moyens de conversion plus sûrs, & des ressources de salut plus efficaces ; qui demande de nous des mœurs plus pures & plus régulieres, & qui nous inspire autant d'horreur pour le vice que de goût pour la vertu.

Réunissez ce que j'ai dit sur l'établissement divin du Christianisme, sur la grandeur ineffable de nos mysteres, sur l'accomplissement des Prophéties, sur l'espece & le nombre des miracles, sur l'infaillibilité de l'Eglise. Pensez à la nécessité de reconnoître une autorité légitime d'embrasser la Religion la plus sainte, de suivre le dogme le plus orthodoxe, dogme décidé sur les lumieres des plus grands hommes & scellé du sang de tant

de Martyrs : refléchissez à l'absurdité des opinions contraires : lisez enfin avec fruit ce beau passage de Saint Bernard, après quoi déterminez-vous. *Non ne Religio Sancta, pura, & immaculata, in qua homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quiescit securius, moritur fiducius, purgatur citius, premiatur copiosius.*

Qu'elle est sainte cette Religion dont le sectateur fidele vit avec plus de circonspection, tombe plus rarement, se releve plus vîte, se conduit avec plus de sagesse, reçoit plus de graces, jouit plus parfaitement de la paix intérieure, meurt avec plus de confiance, dont les fautes sont effacées plus promptement, & dont les bonnes œuvres sont plus superbement récompensées. Ma traduction est fidele : notre morale est-elle sûre ? La raison éclaireroit l'esprit si la corruption des mœurs ne rendoit pas le cœur indocile.

J'en dis trop pour ceux qui croient, & trop aussi pour ceux que la seule crainte d'être obligez de vivre mieux a déterminez à ne croire jamais. Je finis donc le raisonnement par un sentiment. Dieu ayant déterminé de mesurer sa justice sur l'abus que nous avons fait de sa miséricorde, les plus parfaits doivent trembler. Il m'offre tous les jours mille moyens de

ſalut de toute eſpece, & je l'offenſe tous les jours. Que de miſericorde de ſa part, & quel abus de la mienne ! S'il eſt auſſi ſevere au jour de ſes vengeances qu'il eſt miſéricordieux pendant mon éxil, combien ne dois-je pas redouter ſa juſtice ? Cette idée pourroit jetter les moins imparfaits dans la conſternation & dans une eſpece de déſeſpoir. Mais Dieu qui a tout prévû nous a fait une loi de l'eſperance, & cette loi nous ſoûtient : il fait plus, il nous apprend lui-même à déſarmer ſa colere. Réparez les déſordres de votre vie par les bonnes œuvres. Incrédules, eſſayez-en pendant ſix mois ; ſi après cette épreuve vous n'êtes pas bon Chrétien, je vous permets l'Athéiſme. O que cette attention, que cette derniere marque de bienveillance de la part d'un Dieu ſi ſouvent offenſé eſt ſelon moi une admirable preuve de l'excellence de ma Religion ! Je ne puis mieux conclure ce que j'ai dit des Incrédules & des Proteſtants que par cette penſée de Paſcal, voici ſes propres termes : *Je ne dis pas ceci par le zele pieux d'une dévotion ſpirituelle, je prétends au contraire que l'amour propre, que l'interêt humain, que la plus ſimple lumiere nous doit donner ces ſentimens.*

Le pere Cheminais a eu raiſon de dire

que les plus justes d'entre nous sont les moins coupables : En effet, nous avons tous des inclinations au mal qui augmentent par l'habitude & par la perseverance au peché. Chaque penchant au mal a ses pretextes, & nous aimons nos défauts. Défions-nous de l'amour propre, c'est un imposteur. Que la charité nous couvre toujours les défauts d'autrui, & que la justice nous découvre toujours les nôtres. Ne soyons pas assez sots pour en tirer vanité, ce seroit nous couronner de notre propre honte. Enfin nous sommes forcez de convenir qu'il est juste d'expier nos fautes, c'est même s'élever au dessus d'elles que de les avouer avec courage pour les réparer, & souvent on en tire autant de fruit que des plus belles actions : c'est-là le miracle de la pénitence. Vous qui êtes encore dans la tendre jeunesse, mettez à profit cet âge heureux où l'habitude n'est point un obstacle à la conversion. A mesure que vous avancerez, songez qu'il est de la prudence d'un homme sage d'apporter le remede au second mal quand il n'en reste plus pour le premier ; & à tout âge, en tout état, sauvez-vous par les bonnes œuvres.

Vous sçavez comme moi, & c'est encore une délicatesse de notre Langue, que bonnes actions & bonnes œuvres ne sont

pas termes ſinonimes. Une bonne œuvre eſt toujours neceſſairement une bonne action, & une bonne action n'eſt pas toujours abſolument une bonne œuvre ; l'une eſt du reſſort de l'honnête homme ; l'autre eſt du reſſort de l'homme de bien. Au motif de l'humanité & de la bonté, ajoûtez celui de la charité, & la bonne action devient une bonne œuvre.

On dit que l'eſprit fait moins de fautes que le cœur ; mais il eſt toujours vrai qu'il échappe à l'un & à l'autre une infinité de foibleſſes & d'égaremens. Faiſons entrer de bonnes œuvres en compenſation : Serions-nous pardonnables de ne pas profiter d'un remede auſſi facile & auſſi sûr ? Un grand homme croioit n'avoir point vécu le jour pendant lequel il n'avoit fait du bien à perſonne ; mais en general il eſt peu d'hommes capables de faire une bonne action ſans temoins. Les actions qui ont cauſé du repentir doivent être d'une grande inſtruction : mais le repentir ne ſuffit pas, il faut réparer le mal, & on ne peut le réparer que par les bonnes œuvres. L'aveu ſincere, le tendre repentir, & la réparation exacte de nos fautes ſont les trois parties de la pénitence.

De toutes les bonnes œuvres il n'en eſt point de plus aiſée ni de plus meritoire

que l'aumône. Dieu par une tendre condescendance pour notre foiblesse offre aux riches ce moyen de salut qui supplée en quelque façon au peu d'usage qu'ils font des choses saintes. On croit dans le monde que le don de la longue méditation, des prieres ferventes, des saintes lectures, & de la fréquentation des Sacremens, est le don des parfaits. Une funeste crainte de se trop gêner si l'on se tournoit à la vertu, en produit le retardement. Que fait Dieu en faveur du mondain & du riche pour le ramener à lui ? Il veut bien recevoir l'aumône par maniere de supplément. Il n'est point de satisfaction plus facile, tout le monde en convient : il n'en est pas de plus meritoire, l'Ecriture y est formelle, peut-être même que de cent conversions qu'on croyoit les plus difficiles & qui sont devenues les plus parfaites & les plus édifiantes, n'y en a-t'il pas une qui ne doive son commencement à la pratique de l'aumône.

Les richesses sont les instrumens propres à acquerir les biens du Ciel, & elles ne passent point en l'autre monde si elles n'y sont portées par les mains des pauvres qui sont les avocats des riches & les introducteurs des Grands dans le Ciel. L'amour du prochain qui nous porte à

faire l'aumône, est d'ailleurs de tous les sentimens le plus sage & le plus habile. Il est aussi nécessaire dans le bon ordre pour notre propre bonheur, que meritoire dans le Christianisme pour l'Eternité.

Si j'éleve un peu mes sentimens, si je pense que la grandeur de Dieu est la mesure de celle du peché; qu'après ma mort je porterai la peine d'avoir négligé mon salut pendant ma vie: que Dieu ne hait rien tant qu'un cœur dur; qu'il me recommande les Pauvres avec une tendresse infinie: qu'ils sont mes freres; que leur protection auprès de Dieu peut briser cet enchaînement de passions qui me tiranniſent: si je réunis toutes ces reflexions, pourrai-je rester l'esclave d'un vil interêt: & si elles ne me touchent point, à quoi dois-je m'attendre?

En bonne politique on doit faire du bien à ses amis & à ses ennemis, pour conserver les uns & pour acquerir les autres. M. de Lesdiguieres ne gardoit un trop grand nombre de domestiques dont il n'avoit pas besoin que parce que tous avoient besoin de lui. Il y a autant de gloire à accorder des graces qu'à les meriter, & la generosité croit toujours devoir ce qu'elle donne: mais quand un

homme attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'eſt plus liberalité, c'eſt une eſpece de trafic que l'eſprit d'interêt a voulu introduire dans les graces : c'eſt ici le prodige de l'aumône, le motif de l'interêt perſonnel qui nous porte à la faire, eſt ſaint, le trafic eſt utile & glorieux ; & l'uſure, ce vice ſi honteux, ſe feroit canoniſer ſi elle ne nous déterminoit qu'à partager notre bien avec les pauvres dans la vûe de l'Eternité.

Puiſque l'interêt eſt l'unique reſſort qui met les hommes en mouvement : qu'il tire ſa ſource de l'amour que nous avons pour nous-mêmes ; que toutes les vertus ſe perdent dans lui comme tous les fleuves dans la mer ; puiſqu'enfin l'interêt à qui on reproche d'aveugler les uns, eſt tout ce qui fait la lumiere des autres ; laiſſons-nous donc aveugler ou éclairer par nos vrais interêts. Aimons-nous comme il faut, & nous ſentirons que rien n'eſt ſi lucratif que l'aumône.

Non-ſeulement l'aumône eſt un ſûr moyen de racheter nos pechez, comme l'Evangile en fait foi ; elle a encore le don de nous procurer des graces, & de nous raprocher de Dieu. Il n'eſt point d'homme au monde qui, s'il eſt homme de bien, n'en devienne meilleur, qui, s'il eſt dans le deſordre, n'ait de tems en

tems un desir vif de se convertir quand il trouve du plaisir à faire l'aumône. Mon Dieu, rendez-moi juste & charitable. S'il y a un avenir, comme je le crois, j'aurai tout gagné; & si par impossible il n'y en avoit point, qu'aurois-je perdu pour avoir fait l'aumône? Heureux celui qui fait l'aumône, malheureux celui, qui parce qu'il la fait, se croit dispensé de prier.

Il est peu de Chrétiens qui ne prient Dieu, mais il en est peu qui le prient bien. Il n'y a que deux motifs légitimes de la priere; rendre graces à Dieu de sa bonté, ou lui representer nos maux pour obtenir qu'il les soulage. C'est souvent par misericorde que Dieu refuse de nous exaucer sur de certaines choses que nous lui demandons. Ne demandons donc que ce qui nous est convenable pour notre salut. La priere est une union du cœur à Dieu; elle est dans la vie chrétienne ce que la respiration est dans la vie naturelle. Je ne m'étendrai pas sur la nécessité de prier, il n'est point de maison où l'on n'inspire aux enfans ce devoir par préference même à tout ce qui regarde les besoins de la vie: mais je ne puis trop admirer la bonté de Dieu qui semble avoir attaché de grandes graces à l'observance exacte de petites regles qu'on s'est

imposées soi-même dans ses jeunes ans ; tems fortuné où la bonne éducation tenoit le cœur fermé au poison du siecle. J'ai connu de vieux Guerriers convaincus de très-bonne foi que dans cent dangers dont ils ne pouvoient se tirer sans miracle, ils avoient dû leur salut à la régularité avec laquelle ils recitoient depuis leur enfance quelques prieres dont ils faisoient la nourriture de leur ame. Qu'il y a de grandeur dans un *Pater* bien compris ! toute la Loi s'y trouve. Un *Miserere* recité & médité avec attention, une courte lecture, mais réflechie ; tout cela est bien peu de chose, & ce peu fidelement executé peut infiniment sur le cœur du Très-Haut.

Combien de gens doivent leur salut à un Sermon qui les a touchez, qui leur a inspiré le goût de la priere, de la lecture, & d'une conduire sage ! Je conviens, que quand un Moine en colere debite de pieux riens, ou qu'il farçit de galimatias une verité fondamentale, l'esprit se refuse, & l'ame qui ne s'est point encore retournée vers Dieu reste dans sa léthargie. La parole de Dieu n'en est pas moins une pierre précieuse, mais on lui fait peu d'honneur & à nous peu de profit quand on ne la monte que sur du cuivre. Au contraire nos pieds se détachent de la

terre, nous nous sentons enlever peu à peu, & nous prenons l'essor vers le Ciel quand les Bourdaloues & les Massillons nous y conduisent. Mais presque toujours le Prédicateur cherche à plaire, non à toucher; l'Auditeur à s'amuser, non à se convertir. Corruption de toutes parts.

Je ne prétends pas réduire l'utilité de la chaire aux Prédicateurs de la premiere classe; on trouve du très-bon dans le second ordre; & si le hazard m'expose à l'ignorance effrontée d'un ennuyeux confabulateur, j'ai recours à mon Evangile à l'aide duquel je tourne en principes de Religion les mêmes principes que la seule qualité d'honnête homme m'imposoit. Je fais servir mon esprit de justice à rendre à Dieu le culte que je lui dois, & à ne point violer ses Commandemens; ma reconnoissance à méditer ses bontez, ma générosité à secourir les pauvres, & la modération de mes desirs à me détacher de tout ce qui passe.

Je crois l'assiduité à entendre la Messe le plus efficace de tous les principes de conduite. J'ai trouvé des Officiers Generaux en voyage; qui forcez de partir dès quatre heures du matin, ne l'auroient pas perduë pour tous les biens du monde; ils sçavoient rendre à Dieu & à Cesar ce qu'ils devoient à l'un & à l'autre. Bon

Dieu, quelle difference de ces braves gens, de ces hommes vrais & raisonnables qui veulent devoir à leurs services la bienveillance de leur Maître, mais qui attendent une plus grande fortune du Seigneur, & à qui on peut appliquer ces belles paroles de l'Apôtre. *Bonum certamen certavit :* quelle difference, dis-je, de ces hommes sages à ce tourbillon de fous qui croient que Dieu leur doit tout ; que le Roi leur doit tout, & qu'on voit impunément deshonorer & prophaner nos Temples ! Que diroient l'Idolâtre, le Juif & le Musulman si la curiosité les attirant dans nos Eglises il y voioient accourir un essain d'étourdis & de folles, uniquement pour étaler un quart d'heure tout l'attirail d'une parure bizarre ; s'ils sçavoient que le matin usé tout entier à arranger de vains ajustemens, ils viennent à midi recueillir dans la maison de leur Dieu les fruits de leur molesse, & concerter les plaisirs du soir ? N'auroient-ils pas raison de croire que le Christianisme est une secte d'extravagans dans laquelle on ne fait pas grand cas du Dieu qu'on y adore.

Tant d'extravagance merite d'être châtiée avec une sévérité exemplaire sans exception de sexe, d'âge & de qualité ; & il est vrai que cet abus, devenu presque

général, deshonore à la fois la Religion, la raison & la Nation. Scandale affreux qui fait trembler ceux à qui il reste quelque pudeur. Grand Dieu, peut-on croire en vous, & vous insulter chez vous? Arche du Seigneur, Temple de Salomon, & vous sur-tout sacrez Tabernacles qui renfermez le Roi des Rois, pénetrez-moi de plus en plus du profond respect que je dois à Sa Majesté Sainte. Homme! qui que tu sois, réponds-moi; si tu n'es pas Chrétien, pourquoi viens-tu dans nos Temples? Si tu es Chrétien; crois-tu le Sanctuaire de ton Dieu le rendez-vous de tous les vices?

Saint Paul, ce bouclier de la foi, deffenseur aussi zélé de l'Eglise naissante qu'il en avoit été cruel persécuteur, Saint Paul suffisamment désigné par le nom d'Apôtre reprochoit aux Corinthiens, Ep. 1. Chap. 11. de n'avoir pas de respect pour le Temple du Très-Haut, *Aut Ecclesiam Dei contemnitis.* Ne semble-t-il pas que devinant les mœurs de notre siécle, il dise à ces bustes vivans qui viennent se placer auprès de l'Autel sur un piedestal de velours; quoi vous osez arborer l'étendart du luxe & de la coqueterie dans la maison d'un Dieu anéanti & crucifié! Que voulez-vous que je pense de votre caractere, *Quid dicam vobis?*

Au lieu d'adorer, vous venez quêter l'encens de vos adorateurs : & vous prétendez que je faſſe votre éloge, *Laudo vos ?* Non en verité, je ne ſçai point proſtituer mon miniſtere, *In hoc non laudo.* Je n'altere aſſurément pas le texte : je ne fais que remettre au cours du tems l'eſprit de Saint Paul.

Quand Jeſus-Chriſt chaſſa les vendeurs du Temple, ne leur dit-il pas ce que je répéte aujourd'hui à tous ceux qui viennent effrontément dans nos Egliſes faire un honteux commerce de tendres regards ? *Ma Maiſon eſt une Maiſon de prieres, & vous en faites une caverne de voleurs.*

Il eſt vrai que dans preſque toutes les campagnes on ne connoît point l'abus dont je viens de parler ; mais il s'y en commet d'autres qui ne ſcandaliſent pas moins. La plûpart des Egliſes n'y ſont guéres mieux décorées que la cabane d'un berger. Combien de Curés gros & gras joüiſſent des trente & quarante ans de bénefices conſidérables, & penſent bien plus à meubler la cave qu'à orner l'Autel ! Les deniers du tréſor ſervent bien plus ſouvent à marier la niéce qu'à parer le Temple. Ne ſeroit-il point convenable d'impoſer à quelques Prêtres de ſçavoir lire, à d'autres de s'occuper plus

utilement qu'à boire, à tous d'être sages, humbles, & désintéressez? Aux Bénéficiers de négliger un peu moins la maison du Seigneur, de faire instruire la jeunesse, & de ne point intenter de procès pour une bagatelle. Un peu plus de sévérité de la part des Superieurs fourniroit de plus dignes Ministres à l'Eglise, & de meilleurs sujets à l'Etat.

Ce n'est pas tout, je ne crois pas absolument impossible de rassembler dans des retraites délicieuses la molesse & la dévotion. On y parle pieusement de choses agréables; l'esprit, & bien-tôt après le cœur, ont autant de part à la conversation que l'amendement des mœurs: on lit pourtant un point de Sermon bien châtié; mais on boit du Saint Laurent, & dans un tête à tête aussi dangereux, le béat est bien près de distribuer sous le manteau des absolutions de contrebande. Mais aussi l'abus qui scandalise donne un grand relief à la vraye vertu.

Boileau en parlant des Directeurs, dit:

Le premier massepain exprès pour eux se fit,
Et le premier Citron à Roüen fut confit.

L'Abbé Regnier s'est un peu plus étendu.

Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas moins
Les maisons que les consciences,

Etendre à toute choſe également leurs ſoins
Sous de pieuſes apparences,
Et dans toutes les occurrences
Se charger de tous les beſoins ?
Dès qu'une penitente entre leurs mains s'eſt miſe,
De tout le temporel ils ſe font inſpecteurs,
Tout eſt du reſſort de l'Egliſe,
Tout ſe fait par leur entremiſe
Et des roles du monde ils deviennent acteurs ;
Fort mauvais Intendants, plus mauvais Directeurs.
Qu'à défendre la Comedie
Ils témoignent un zele ardent,
C'eſt bien fait quand elle eſt trop libre & trop hardie.
Dieu veuille qu'aucun cependant
Ne la joue en la défendant.

Il ajoute dans un autre endroit :

Vous qui ſçavez appercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre
Arrachez la poutre du vôtre
C'eſt-là votre premier devoir.
Mais quoy tout hipocrite eſtime
Que ſa poutre n'eſt qu'un feſtu !
Dans les devots tout eſt vertu,
Dans les autres gens tout eſt crime.

Combien de femmes ont tout enſemble un Confeſſeur & un Directeur ? en ſont-elles plus complaiſantes pour leurs maris, plus attentives à l'éducation & à l'établiſſement de leurs enfans ? Non il s'agit ſeulement d'obtenir un brevet de dévote. Le Confeſſeur en minute les pro-

visions, & le Directeur y met le sceau. Cent petites douceurs leur tiennent lieu d'honoraires qu'ils reçoivent *benignement* comme les épices d'un compte de fadaises revisé à la correction.

La simplicité Evangelique n'admet point toutes ces *simagrées*, rien n'est si saint que la religion Chrétienne; mais sa sainteté même en rend l'abus plus pernicieux. Une femme vraiment pieuse qui connoît ses devoirs & qui aime à les remplir sçait l'usage qu'elle doit faire du tems & ne perd point des matinées entieres à dire des riens à un Directeur. Quelle comparaison d'un cœur contrit & humilié à ce scelerat qui s'accusoit d'avoir tué une puce avec trop de colere? Quelle comparaison d'un seul verset de David bien medité à ces conversations inutiles dont je parle. Pour décider si elles ne sont pas plus dangereuses qu'édifiantes, on peut s'en rapporter au sentiment d'un Religieux qui n'étoit pas Moine.

Qu'on est édifié quand on voit une belle
Assise auprès d'un Moine au fond d'une Chapelle.
Bon Dieu qu'il se fait là d'ouvertures de cœur!
Mais Satan & la chair ne leur font-ils point peur?
Non, la chair devient morte & Satan est trop bête
Pour faire son profit d'un si saint tête à tête:

Cependant ſi l'on croit ce qu'en dit un devot
La chair ſe reſſuſcite, & Satan n'eſt pas ſot.

Je reviens aux bonnes œuvres.

La fauſſe idée que nous nous faiſons de la plûpart des choſes, produit d'étranges préjugez. Propoſez aux mondains l'uſage de la méditation, ils croiront qu'on les veut conduire tout d'un coup à la ſurerogation des parfaits; cependant il n'y en a pas un d'eux qui ne médite. Penſer, réfléchir, prévoir, former des projets de fortune, de gloire ou de plaiſirs; conſulter & déliberer ſur la fin & ſur les moyens; tout cela s'appelle méditer. Combien d'extravagances nous ſaiſiroient d'étonnement, ſi comme on déploye une piéce d'étoffe on pouvoit dévoiler l'imagination d'un jeune fou ou d'un homme obſedé de quelque paſſion vive! Une coquette ne met pas plus de tems à ranger ſes mouches, ni une fauſſe devote à tromper ſon mari, qu'un étourdi à méditer une ſotiſe, ou à compoſer une mode nouvelle. Méditons autant qu'ils méditent, mais méditons plus ſagement; que la ſageſſe nous conduiſe dans toutes nos vûës, & que de ſolides reflexions nous ramenent à la prudence chrétienne. Commençons par nous connoître, & ſentons ce que nous ſommes. Qu'eſt-ce après tout que cette grandeur

qui m'ébloüiſſoit, que cette poignée d'or qui m'aveugloit, que ces plaiſirs qui me ſéduiſoient! Qu'eſt-ce que l'homme pris dans ſon néant; mais que n'eſt point l'homme rapproché de Dieu! Je crois cette façon de compter avec nous-mêmes une matiere ſuffiſante à méditer toute la vie.

Rien n'eſt plus important que de s'accoutumer de bonne heure à faire un bon uſage de ſon eſprit; & de cette importance je tire la néceſſité de la méditation. Si-tôt que j'ai trouvé du goût à bien penſer, je m'apperçois tout d'un coup que l'homme n'eſt pas fait pour ſe meubler la cervelle de vaudevilles, & pour paſſer le tiers de ſa vie à noüer des rubans. Par-là je racourcis le tems de la bagatelle, & c'eſt le premier fruit de la reflexion. De-là je paſſe à de plus grands objets. Le tuteur qui deſole ſon pupile, le prêteur uſuraire, l'homme dur, le faquin qui fait le fier, le voiſin qui fait le tiran, tous caracteres qui me font horreur. Les voyes égarées de la plûpart des hommes m'apprennent à tenir une autre route, enfin je penſe que le pelerinage eſt court, je porte mes vûës ſur l'avenir, & je les éleve juſqu'à Dieu. Alors mon eſprit m'aprend que Dieu ſeul eſt infiniment aimable, & mon cœur ſent qu'on ne peut

assez l'aimer. Voilà à peu près quelles sont les especes & les degrez de méditation de l'honnête homme & de l'homme de bien.

Je vous ai fait connoître, combien il est utile à l'honnête homme de sçavoir vivre seul. Deux moyens à l'homme sage de mettre sa solitude à profit ; la lecture que je vous ai tant recommandée, & la méditation. C'est à ceux qui entendent le langage de la spiritualité à vous apprendre à méditer chrétiennement. Moi qui ne sçai que bégaïer sur cette matiere, je vous dis tout uniment que la méditation est un des plus sûrs moyens de sanctifier notre loisir. Quand nous avons appris à fixer notre esprit sur les véritez chrétiennes, sur les attributs de Dieu, sur quelque moralité, nous ne nous livrons plus à une infinité de pensées vaines & vagues, souvent folles, quelquefois criminelles, dont il faudra pourtant rendre compte. Un vaisseau battu d'une tempête affreuse roulant au gré des flots irritez à la lueur des éclairs, n'est pas plus agité que le petit génie qui se prête à toutes ses frénésies, & à toutes ses fureurs : Au contraire, le vaisseau qui n'est poussé que par les doux zephirs, vogue légerement dans la bonace, & arrive au port. De même, l'esprit revenu de la sottise & de-

venu bon, ſçait méditer utilement, & apprend à conjurer l'orage de ſes paſſions ; il parvient à la modération des deſirs, dont je vous ai tant parlé ; & goûte enfin cette paix intérieure, qui eſt l'avant-goût de la ſuprême félicité.

A l'homme qui penſe, il ne faut ni matieres preſcrites, ni formulaire de méditations ; chaque trait de l'Evangile, chaque verſet des pſeaumes, chaque période d'un livre de pieté, chaque priere de l'Egliſe lui fourniſſent des ſujets inépuiſables. Puis-je entendre chanter *quis ſicut Deus noſter*, ſans m'abîmer dans les grandeurs de Dieu. Si je lis de toutes les choſes de la terre, *& mutabuntur*, je ne tarde guéres à les mépriſer ; & je trouve le motif d'un attachement bien plus ſolide dans le *tu autem idem ipſe es* qui ſuit. Voilà des traits bien communs ; ils ont pourtant une douceur & une élévation infinie. Il n'y a qu'à vouloir s'occuper chrétiennement, cette volonté vaut mieux que toutes les leçons.

La méditation eſt encore d'un ſecours merveilleux quand nous ſommes aſſiegez ſans le vouloir d'un monde qui nous diſtrait de nos exercices ordinaires, ou forcez de voyager en des lieux & en des tems qui rendent aſſez difficiles les autres pratiques de Religion. Dans tous

ces cas nous avons la reſſource du recueillement intérieur, une petite élévation du cœur à Dieu peut corriger le poiſon d'une partie de plaiſir ; & l'habitude de réfléchir ſur nos devoirs nous apprend à dédommager la piété du tems & des ſoins que nous devons à nos affaires temporelles. Mais craignons de reſſembler à certains contemplatifs qui compoſent deux claſſes de faux Dévots d'une autre eſpece que les Hipocrites. La familiarité avec laquelle on croit s'entretenir avec Dieu dans la méditation peut nourrir la pareſſe des uns & l'orgueil des autres. Les premiers ſe croyent quittes de tout, quand ils ont rêvé deux heures ſans ſçavoir à quoi, ils approchent des Quiétiſtes. Cependant ceux qui ſe contentent de dire, Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le Royaume des Cieux. Il faut de l'action ; toute piété inactive eſt une chimere, c'eſt un Fanatiſme. La pareſſe ne ſeroit pas un vice capital, ſi l'on pouvoit ſe ſauver en n'agiſſant pas. Les ſeconds, plus flattés de l'approbation publique que pénétrez de l'humilité chrétienne, prennent hardiment un air impoſant & un ton de ſuperiorité. Ils ſont ſuperbement les Evangeliſtes, & contens de fronder tout le genre humain ils s'embarraſſent peu de ſe corriger eux-

mêmes, parce qu'ils se croyent des Saints. Mais que sont-ils dans le vrai ; des superbes aux yeux de Dieu, des pédans aux yeux des hommes.

Les méditations les moins distraites & les plus touchantes sont peu méritoires, si elles ne produisent l'amandement des mœurs. Qu'une femme de mauvaise humeur, d'ailleurs sage & rangée, passe à contre-tems tout le matin à l'Eglise, qu'elle médite quatre heures par jour ; en un mot, qu'elle soit la *dévote* de profession dont je viens de parler, on la croira femme de bien. Moi je la crois une folle qui néglige l'essentiel de son état. Remplir bien nos devoirs à tous égards, c'est-là le véritable esprit de la Religion. Donc bien étudier ses devoirs, & se bien étudier soi-même est la plus importante de toutes les méditations.

Le plus grand fruit que nous puissions tirer de la connoissance de nous-mêmes, c'est de sentir la sottise de notre orgueil par le dénombrement de nos miseres : En effet, que sommes-nous tous, pour nous tant élever au-dessus les uns des autres ? La haute naissance, la grande fortune, les dignités, les talens, sont des accidens fugitifs qui ne durent qu'un quart d'heure. La seule bonne qualité de l'homme, c'est d'être homme. Les dis-

tinctions dont l'amour propre nous amuſe, ne ſont par elles-mêmes qu'un jeu du hazard, ou une erreur de notre imagination ; ſouvent même elles deviennent l'occaſion prochaine de notre perte par la matiere qu'elles fourniſſent à notre cupidité. Ne laiſſons pas de les recevoir avec reconnoiſſance, & d'en joüir gracieuſement quand la nature nous les a données, ou quand le bonheur & le mérite nous les procurent : Mais ne croyons pas que cette joüiſſance, fut-elle de tous les avantages raſſemblés dans toute leur plénitude, puiſſe remplir l'infinité de nos deſirs. Connoiſſons mieux la grandeur de notre condition ; mais commençons par connoître nos miſeres. Tout ce qui compoſe l'homme, c'eſt un corps & une ame, un cœur & un eſprit. Le corps, l'eſprit, le cœur : tous principes de miſeres. Notre ſeule ame eſt notre ſeule grandeur.

Il eſt vrai que le corps humain eſt par l'arrangement de toutes ſes parties le plus bel édifice qui ſoit dans la nature ; c'eſt le chef-d'œuvre du Créateur : mais il lui a plû de l'aſſujettir pour le tems à des miſeres bien humiliantes. J'ai déja dit qu'il eſt conçu dans le peché ; enfanté dans la douleur, condamné au travail ſur le trône comme dans la caban-

ne, assiegé d'infirmités de toute espece, enfin englouti par la mort.

Notre esprit, cette partie de nous-mêmes si noble, qui embrasse tout à la fois le passé, le present & l'avenir, qui saisit dans le même instant mille & mille objets, & qui pourroit s'enrichir de connoissances précieuses; cet esprit qui devroit faire notre plus grand lustre, est précisément ce qui fait notre plus grande confusion; c'est un fou qui nous promene à travers champs sans sçavoir lui-même la route qu'il tient, ni le terme où il veut nous conduire. Préjugez, préventions, entêtement, sentimens erronnez, opinions fausses, absurditez infinies en tout genre & en toute matiere, contradictions étonnantes, disputes qui vont jusqu'à la fureur, livres pitoyables, critiques encore plus mauvaises. Voilà le triste usage que nous faisons le plus souvent de notre esprit.

Pour le cœur, ah le traître! Dans quels précipices affreux ne nous conduiroit-il pas, si la raison ne le tenoit à la chaîne! Toute la terre ne combleroit pas ses desirs: mais puisqu'il desire à l'infini il se croit donc fait pour joüir à l'infini? Cependant ce cœur fait pour s'élever jusqu'à Dieu se borne à desirer infiniment ce qui est fini: Ainsi, changeant au gré

de ſa corruption ſa deſtination naturelle, il nous tiraniſe au lieu de nous ſoûtenir, il nous dégrade au lieu de nous élever, & ſubſtituë un arpent de vigne ou une feüille de parchemin à une Eternité de gloire. O ! homme créé à l'image de ton Créateur, réveilles-toi, éleves-toi, tu n'es pas fait pour ramper ; ſens tes vrais intérêts, connois ta dignité. Ton ame eſt immortelle.

Toutes les miſeres qui nous environnent & dont nous ſommes comme pêtris étoient bien connuës de David. Il ſentoit tout le prix d'un cœur pur & d'un eſprit droit ; mais que la conviction & le ſentiment de tous nos maux, ſi propres à réprimer notre orgueil & à nous redreſſer dans nos voyes, ne nous jettent pas dans le découragement & dans la défaillance. Ramenons notre eſprit à l'idée de notre immortalité, rapportons-y tous les mouvemens de notre cœur, & nous retrouverons toutes nos forces, nous connoîtrons notre grandeur. L'ame qui réfléchit à la diſtinction de ſon Etre compte pour peu de choſe la peine ou le plaiſir qui paſſe. Tout ce qui périt peut l'amuſer un moment, mais ne l'occupe jamais. Elevée au-deſſus des objets qui frappent les ſens, elle ne ſe livre qu'à ce qui eſt immortel comme elle, & ne va point

ſuppoſer follement de vraie gloire ni de vrai bonheur dans tout ce qui n'eſt point proportionné à ſa nature ; elle meſure ſes vûës ſur ſa propre excellence, & ſe croiroit trop reſſerrée ſi l'on bornoit ſa jouiſſance à la poſſeſſion de tout l'univers. Pourquoi ? rien de plus commun que cet axiome, c'eſt que du fini à l'infini il n'y a ni comparaiſon ni proportion.

Si quelque mauvais plaiſant repaſſant dans ſa tête ce que j'ai dit des plaiſirs, le trouvoit incompatible avec cette morale; j'ai à lui répondre ce qu'il auroit dû ſentir dans tous mes Chapitres. Mon deſſein, toujours ſuivi dans mes conſeils, eſt d'apprendre aux jeunes gens deſtinez au monde le ſecret d'allier les plaiſirs innocens, le mérite, l'honneur & la vertu. Je veux bien qu'on ſe réjoüiſſe à tout âge, mais je veux que le divertiſſement ſoit honnête, & qu'on ne s'en laiſſe pas trop poſſeder ; de même, je veux qu'on s'attache par préférence à la grande affaire du ſalut ; mais je n'exige pas qu'on aille s'enterrer dans les deſerts de la Thébaïde. Ce parti ne convient qu'aux vertueux du premier ordre & aux ames privilegiées. Reſtons dans le monde, goûtons-en les douceurs qui ſont convenables à notre condition ; mais vivons en hommes polis & délicats, en hom-

mes raisonnables, & en Chrétiens : ne soyons ni étourdis, ni féroces ; cessons d'être injustes, devenons charitables ; & si c'est en trop demander, du moins que les hommes soient humains : en un mot, ne regardons le monde que pour ce qu'il est, mettons chaque chose à sa place ; donnons-lui sa vraie valeur, & ne sacrifions pas la gloire & les intérêts d'une ame immortelle aux extravagances ou aux emportemens d'un corps qui périra bientôt.

Quoi de plus propre à me démontrer la sottise de mon orgueil, que la certitude que je périrai bientôt ; & quoi de plus propre à détromper mon cœur de la vanité de tous ses attachemens, que la certitude que mon ame ne périra jamais? Le grand dessein de Dieu dans toute la Religion est d'humilier notre esprit, & de détacher notre cœur ; nous sommes créés à cette condition, & le marché est-il si mauvais pour nous ; Ne nous reste-t-il pas mille & mille bonnes choses pour le tems, n'attendons-nous pas un avenir superbe ; & si nous étions les maîtres de notre destinée, préférerions-nous le non-être à notre état parce que l'esprit & le cœur sont assujettis à des regles ? Mon Dieu, qu'il entre de grandeur & de bonté dans vos vûës sur nous ! Qu'il est doux

d'être bien conduits, & que nous ſommes heureux de pouvoir forcer le Ciel par de bonnes œuvres ! Orgueilleux tu périras, humilies-toi : mais ton ame eſt immortelle, convertis-toi.

Je crois l'orgüeil le plus grand vice de l'eſprit ; & je crois encore qu'indépendamment du mépris que les honnêtes gens font de l'orgüeil, la plûpart des orgüeilleux ſont par eux-mêmes les plus mépriſables de tous les hommes. Il en eſt pourtant quelques-uns que le Public voudroit pouvoir honorer ; ils ont de l'acquis & d'excellentes qualitez, ils ſont utiles à la République, ils approchent des grands Hommes. La gloire ou la juſtice, l'éloquence & l'érudition alloient les mettre de niveau, quand le ſot orgüeil eſt venu développer leur petiteſſe ; on s'eſt apperçû qu'un peu de fumée leur ſuffiſoit, qu'au lieu d'aimer la vraie vertu, & de penſer à leur fin derniere, ils bornoient leurs vûës à l'approbation du monde ; mais tout-à-coup on voit tomber & ſe réduire en poudre tout cet échaffaudage d'orgüeil ſur lequel ils s'élevoient pour paroître plus grands.

Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanoüit *(Rouſſeau.)*

Ce poiſon eſt bien ſubtil; ſi vous avez lieu

de le craindre, uſez promptement de deux préſervatifs que vous fourniſſent l'Arithmétique & la Religion. A chacune de vos bonnes qualitez, oppoſez un de vos défauts, pour cela connoiſſez-vous bien, & comptez juſte. La ſouſtraction étant faite, il ne reſtera guéres de matiere à l'orgüeil. Si pourtant vous êtes encore tenté de vous approprier les dons d'enhaut, & de ne rapporter qu'à vous le peu de bien qui eſt en vous; ſi tout le ridicule qui eſt inſéparable de l'orgüeil faſtueux ne peut vous en guérir, répetez cent & cent fois après David: *ipſe fecit nos, non ipſi nos.* Non, mon Dieu, je ne dois qu'à vous ſeul le peu que je vaux; je ne ſuis point l'auteur de mes talens, vous me les avez confiez: malheur à moi ſi j'en abuſe. Si je les fais valoir, toute la gloire vous en eſt dûë: *Non nobis, Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam.*

Parvenir à une élévation ſans bornes & ſans fin par la voye de l'humilité chrétienne; parvenir à la joüiſſance éternelle de biens infinis par le détachement volontaire de biens périſſables, ce ſont les deux miſteres du ſalut pour le cœur & pour l'eſprit, voilà tout le ſiſtême de la Religion. Humilions donc notre eſprit à la conſidération de toutes nos miſeres: élevons notre cœur au-deſſus de ce qui

passe à la considération de notre immortalité.

Mais quoi! vous m'écoutez sans m'entendre, vous me lisez, & vous restez dur, le monde vous ensorcelle encore, & livré à toutes les fadaises de la vie vous traitez mes principes de chimeres, & mes conseils de visions: cependant parmi plus d'un million d'hommes qui m'ont passé sous les yeux, je n'ai connu que trois ou quatre Professeurs publics d'incrédulité. Ils avoient assurément tout le sçavoir du monde & l'éloquence la plus insinuante: aussi ont-ils fait d'assez bons Ecoliers. Mais, aux approches de la mort, qu'est devenüe leur Philosophie payenne? J'ai eu la consolation de les voir détester leur morale impie; & les yeux baignez de larmes, reclâmer tendrement la miséricorde du Dieu dont ils avoient si long-tems & si follement affecté de mépriser la justice. Ne faisons point sottement les esprits forts sur une matiere aussi décisive, puisqu'il n'est personne qui ne désavoüe à l'agonie, & qui ne regrette infiniment cette prétendüe force d'esprit. Mais, que dis-je, ce n'est pas force d'esprit, c'est foiblesse de cœur! Prenons le parti le plus sûr, raisonnons dès aujourd'hui comme nous voudrions bien raisonner quand nous nous trouve-

rons seul à seul avec Dieu. Mon Dieu, éclairez-moi, pénétrez-moi, & que des idées extravagantes & impies ne me conduisent jamais à débiter *dans la Chaire de peste* la morale du démon.

Je mourrai. Quelle foule de réfléxions dans la nécessité de mourir! Nos grands Prédicateurs n'ont rien de plus pathétique. La mort est le plus commun & le plus inévitable de tous les évenemens; pourquoi donc faut-il toute l'éloquence & tout l'art d'un Confesseur habile pour nous y préparer? Je crois en deviner la raison. On dit du matin au soir aux enfans, apprenez à vivre; on ne leur dit jamais, apprenez à mourir.

Cependant nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Ecoutons Madame des Houlieres pour la derniere fois. La femme forte peut en toute occasion donner à l'homme foible une leçon de vertu. Je ne sçais si nos plus grands Orateurs ont des traits sur la mort aussi pathétiques que les maximes suivantes.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure.

Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre derniere heure
N'en eſt que l'accompliſſement.

Cette premiere réfléxion nous avertit que nous mourons tous les jours, mais elle ne nous aguerrit pas contre les frayeurs de la mort, & c'eſt l'objet de la ſeconde maxime :

D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la, ſans changer de viſage ;
Songe que ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

Méditons donc ſans ceſſe la néceſſité de mourir ; *ſtatutum eſt :* & pour nous y préparer, connoiſſons le peu de valeur de toutes les choſes créées. En effet, nous voyons tomber à chaque inſtant quelque choſe de nous, & preſque tout ce qui nous environne. Il ſemble que le monde ſe renouvelle tous les cinquante ans, & à cinquante ans nous ne trouvons preſque plus perſonne de tous ceux dont le commerce nous flattoit tant à vingt. Nous perdons tous les jours quelqu'un de nos avantages, & quelque partie de nous-mêmes, nous ſommes expoſez à une infinité d'infirmitez & de malheurs ; & malgré cette experience journaliere ſi propre à nous détacher de la vie, nous ne vou-

lons point apprendre à la quitter. Accoutumez à ne regarder la mort que dans le lointain, il semble quand il faut nous y exhorter qu'on nous annonce un prodige. Ne cherchons point ailleurs la source de tous les égaremens de notre esprit, & de toute la corruption de notre cœur. Je suis persuadé que la méditation de la mort est ce qui peut le plus sur le cœur de l'homme. S'il pensoit à mourir d'aussi bonne heure & avec la même attention qu'il pense à vivre, il raisonneroit plus juste & se conduiroit mieux.

Prévenu dans ma tendre jeunesse de ce préjugé si faux, si funeste, & pourtant presque général, que cinquante ou soixante ans de vie étoient une espece d'éternité ; semblable aux enfans qui regardent une pistole comme une fortune inépuisable, je croïois que l'homme raisonnable ne pouvoit faire un meilleur usage du tems que d'en employer la premiere moitié à apprendre à vivre, & la derniere à apprendre à mourir. Détrompé par ma propre expérience, je jette les yeux sur ces cinquante ans que je croïois éternels, je ne trouve plus qu'une ombre fugitive. Cette seule raison de la rapidité du tems me fait sentir que la science de la mort devroit être l'étude de toute la vie.

Ne tombez pas dans la même erreur, ornez-vous l'esprit, cultivez vos talens, arrangez vos affaires, songez à votre famille, tout cela est dans l'ordre ; ce sont les Loix, ou l'usage local de la petite Bourgade par où vous passez. Mais bientôt vous habiterez un autre hémisphere, infiniment étendu, & vous y vivrez toujours. Ne regardez donc vos ménagemens temporels que comme une commission confiée à vos soins ; remplissez-en les devoirs, recueillez-en les fruits : mais songez qu'elle peut être révoquée à tous les momens du jour ; & que l'arrêt de votre mort est irrévocable. Apprenez donc une fois par jour à bien mourir. On ne peut étudier assez tôt ni trop longtems la seule science qui peut servir toujours.

La plûpart des hommes qu'on croyoit forts montrent toute leur foiblesse à l'heure de la mort. Je sçai, & je voudrois sentir encore mieux, combien la crainte des jugemens de Dieu est salutaire ; mais souvent cette crainte est un beau voile dont nous couvrons notre défaut de courage, & ce défaut procede toujours du déreglement des mœurs ; car enfin, à cent ans comme à vingt-cinq il faudra être jugé, le compte en sera plus long & plus difficile. Plus d'occasions, donc plus

de péchez, donc plus d'expiation. D'ailleurs, le sacrifice de la vie dans le tems même que nous ne sçaurions la retenir ne laisse pas d'être méritoire sans quoi la résignation ne seroit pas une vertu. Ne confondons donc pas la crainte de la mort avec la crainte de Dieu ; nous craignons un peu Dieu, mais nous aimons beaucoup la vie ; & ce trop d'attache à la vie est tout à la fois le vice du cœur & de l'esprit. Combien de gens pour qui elle est onereuse ! des infirmités continuelles, de grands malheurs, des iniquités criantes ; une extrême vieillesse, mais surtout le desir sincere de ne plus offenser Dieu, tout cela devroit bien nous en détacher.

La mort, dit la Bruyere, n'arrive qu'une fois, & se fait sentir tous les momens de la vie. Il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre & mourir. Il ne se sent pas naître il oublie à vivre, & il souffre à mourir. Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie : ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé que pour les voir changer

inviolablement & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainſi le jouet des biens & des maux, l'on ne ſçauroit guéres à quoi ſe réſoudre. La nature nous fixe, & nous ôte l'embarras de choiſir : & la mort qu'elle nous rend néceſſaire eſt encore adoucie par la Religion.

Quand je penſe à une foule de malheurs réunis & compliqués que la prudence ne ſçauroit prévoir, & que l'honneur ne devroit pas craindre, je ne comprens pas qu'on puiſſe tant aimer la vie, mais une triſte expérience nous apprend tous les jours que la nature toute foible qu'elle eſt ne ſe rend qu'à peine : & quand enfin la Religion & la raiſon réuniſſent toutes leurs forces pour déterminer l'homme, la crainte des jugemens de Dieu vient à ſon ſecours. Cette crainte eſt bien fondée, j'en conviens, mais trop ſouvent elle ne ſert que de prétexte à à cacher celle qu'on a de ceſſer de vivre. Les enfans du ſiécle, dit le Pere Bourdaloüe, laiſſent voir aux approches de la mort toute leur foibleſſe : ils ſont déſolez parce qu'ils n'ont pas aſſez de force pour ſe réſoudre à quitter la vie.

Les jugemens de Dieu ſont bien formidables, mais auſſi ſa miſéricorde eſt infinie. Tous les jours j'entends chanter *Deus omnipotens*, mais à côté d'*omnipotens*

je trouve toujours *misericors*, toujours *veniæ largitor*, toujours *humanæ salutis amator*. Ce qu'il y a de plus sûr dans la vie, c'est que nous la perdrons ; donc ce qu'on peut faire de mieux, c'est de s'attendre à la perdre : cependant personne ne l'attend, & tout le monde la craint. Cette inattention à la mort quand on la croit éloignée, & la peur outrée qu'on en a quand on la croit prochaine, pourroient bien venir autant d'un défaut d'éducation, que d'une foiblesse naturelle. On mene les enfans à une inhumation comme à un spectacle. Que nous perdions un frere, on commence par nous dire que notre part en devient meilleure. Comment une mere apprendroit-elle à son fils le grand art de bien mourir ? cette seule idée la feroit mourir elle-même. Le pere de son côté ne lui remplit l'esprit & le cœur que de vûës pour le monde. Pavillon à faire, Parc à étendre, Terres voisines à acquérir, Charge, Régiment, alliance, tout cela se repete cent & cent fois par jour, & pas un petit mot sur la mort. La leçon est soûtenüe de l'exemple. De-là, un attachement démesuré aux choses de la vie, & pas la moindre réfléxion sur l'avenir. Cette maniere d'élever les enfans est diamétralement opposée à la raison.

Au lieu qu'avec un soin fidele

On devroit dès les jeunes ans
La cultiver dans les enfans,
Pour porter des fruits dignes d'elle.
On la remplit d'illusions,
De dangereuses passions,
D'espérances, de craintes vaines,
Et (*L'Ab. Regnier.*)

Cependant ce pere meurt avec un *in-folio* de projets; & le fils qui les compte parmi les effets de la succession, ne songe qu'à la recueillir toute entiere; il se débarasse le plûtôt qu'il peut d'une cérémonie qui lui paroît trop lugubre; un retour sérieux sur le même sort qui l'attend, un souvenir amer, des images chagrinantes l'importuneroient trop: il secoue sa douleur prête à tomber d'elle-même, & bien-tôt le *Te Deum* succede au *De profundis*. Ce sont de ces héritiers avides & ingrats dont Boileau dit:

Qu'ils se font consoler du sujet de leur joie.

J'ai déja dit que les premieres impressions ne s'effacent jamais. Un pere croit s'éterniser dans sa postérité, & y substitue trop d'attachement pour ce qui passe, & trop peu pour l'Eternité; mais sera-t-il tems de ramener votre fils à la vertu par la considération de sa fin derniere, quand son cœur ouvert à toutes les passions & peut-être livré au désordre, quand son âge, sa santé, les ris folâtres,

les vains amuſemens, & toutes les vûës mondaines dont vous avez obſedé ſon ame, lui feront regarder vos leçons comme l'effet d'une humeur chagrine ? Vous avez négligé de lui parler de la mort, & ce ſilence plus meurtrier que la mort même, devient la cauſe premiere de ſa perte. Cette obmiſſion perpetuë dans preſque toutes les familles l'indolence criminelle qu'on a ſur l'avenir, & a bonne part à la réprobation des hommes. Peres de famille, pénétrez de bonne heure vos enfans de la néceſſité de la préparation, & des ſuites de la mort ; prévenez-les par préférence à tout ſur la grande affaire du ſalut, ils feront honneur à la Religion & à la Nature.

Je dis plus, quand par impoſſible il n'y auroit point de Dieu, tous les biens de la vie ne ſeroient pas ſi précieux qu'une bonne mort. Cette propoſition n'eſt point un paradoxe, toutes les grandes paſſions me fourniſſent de quoi la prouver. Repréſentons-nous la vie & la mort d'un ambitieux, d'un impudique, d'un avare, trois eſclaves de leurs deſirs. Le premier, par trop de goût pour les grands honneurs n'a jamais connu la tranquilité intérieure, & meurt déſeſperé préciſément parce qu'il ne verra point la premiere promotion. Le ſecond occupé tou-

te ſa vie à ſatisfaire & à cacher ſa turpitude ne connoît que la rage & la fureur, quand il faut quitter l'objet de ſon attachement. Et quelle eſt la ſituation de l'avare, quand il va ſe ſéparer de ſon coffre fort ? Tous trois ſe ſont dit au fond de leur cœur, il n'y a point de Dieu, auſſi n'en connoiſſent-ils pas d'autre que leur paſſion; & voilà mon hipothéſe. L'un formoit des projets de grandeur; l'autre méditoit une partie de débauche ; & le troiſiéme cachetoit le dernier ſac de mille francs, quand la mort enveloppée d'une fiévre maligne s'eſt gliſſée dans leur chambre. Des regrets cuiſans & inutiles ſont les ſeuls préludes du dernier ſoupir ; & la vivacité de leur paſſion fait leur réprobation, même avant qu'ils meurent. Au contraire, nous voyons mourir en paix & avec réſignation ces hommes débonnaires & pacifiques, qui ont ſçu réprimer leurs deſirs, qui ont ſouffert patiemment & joüi modérément, qui ont ſecouru les pauvres, qui ne ſe ſont regardez que comme les freres des autres hommes, qui ont fait de la juſtice & de la bonté les regles fondamentales de leur conduite, & qui ont appris de bonne heure à quitter le monde. Il eſt donc vrai que rien n'eſt plus à deſirer que de mourir de la mort des juſtes, & qu'au jour de

la mort le détachement eſt plus précieux que tous les biens, puiſqu'indépendamment de l'avenir il corrige l'amertume de cet inſtant, formidable il eſt vrai, mais abſolument inévitable, & qui par-là même eſt pour les hommes ſans foi le plus grand de tous les maux.

Pourquoi craignons-nous tant la mort, & pourquoi nous y attendons-nous ſi peu ? Si j'ai de la religion, puis-je regarder la mort comme un mal, quand la ſeule voye de redonner à mon ame toute ſa ſplendeur eſt de la tirer pour toujours de ce tabernacle d'argile où elle étoit empriſonnée ? Non, un corps de foibleſſe & de péché, un corps qui ſera bientôt la nourriture des vers, ne doit pas contenir long-tems une ame immortelle. Je ſçai que toute chair eſt effrayée du coup qui va la détruire, & il eſt de la nature de ſe dérober au péril : mais il eſt inévitable ce péril, & je vois la faux toujours levée ſur ma tête. C'eſt donc une raiſon nouvelle de me préparer de longue main à une action unique qui décide de mon Eternité, & à rendre ſans répugnance ce que je ne ſçaurois garder toujours.

Si l'on peſoit bien les peines & les plaiſirs, les agrémens de toute eſpece, & toutes les diſgraces de la vie, je doute qu'on y fut tant attaché. On trouve au

moins cent misérables contre un homme heureux. Le bonheur de ce monde est une espece de lotterie ; tous les hommes, sans exception, y mettent leurs desirs, leur espoir, leur confiance, & très-peu de gens ont un billet noir. Une autre réfléxion qui montre assez le vuide & le défaut du bonheur que nous cherchons, c'est que les gens que nous appellons les heureux du siécle, sont presque toujours ceux qui méritent moins de l'être. Je conviens qu'il est d'heureux & de dignes mortels, mais le nombre en est bien petit. Le plus grand bonheur joint au plus parfait mérite est un assemblage presque miraculeux, & la jouissance la plus complete de tous les biens réunis passe comme un éclair ; il n'y a donc pas de quoi s'attacher tant à la vie.

Par l'analise d'un quart-d'heure, on peut faire celle des plus longs jours. Le nombre des jours peut flatter l'espérance de l'homme, mais il ne fait pas vraiement son bonheur. Le passé ne revient point, l'avenir est incertain ; le quart-d'heure où je vis, est le seul qui m'appartienne. La préciſion de Boileau est inimitable.

Le moment où je parle est déja loin de moi.

On ne peut donc mesurer tout le bon-

heur de l'homme avec quelque juſteſſe, que ſur la meſure d'un ſeul jour, & qu'eſt-ce enfin que le plus beau de tous les jours ? Tel dévoroit au premier ſervice qui n'a pas vû l'entremets. Un autre meurt en paſſant ſon habit de nôces. Ces exemples ſont familiers. Quoique tous nos jours ſe ſuccedent, notre joüiſſance n'en eſt pas moins fixée à l'inſtant pendant lequel ſeul on peut dire vraiement que nous vivons : En vérité, un ſi petit volume ne peut contenir que bien peu de choſes. Ne comptons pour rien la durée du bonheur : ſouvent même ſommes-nous trompez par l'eſpérance qui eſt aſſurément le plus flatteur de tous nos biens. Il eſt décidé que l'eſpoir pique plus que la joüiſſance du bien deſiré, que la plûpart de nos biens & de nos maux ne ſont que de fantaiſie, & que ſouvent nous les confondons. Il eſt pourtant vrai que la vie n'eſt pas un mal, elle eſt même le principe de tous nos biens. L'homme eſt infiniment plus grand qu'une pierre, qu'un arbre, à plus forte raiſon heureux de n'être pas reſté dans le néant. Mais à cette ſupériorité de l'homme ſur tout ce qui eſt créé, Dieu a joint des aſſujettiſſemens. Il a voulu que l'animal raiſonnable eût de la raiſon, & qu'il connût la vraie valeur des choſes ; il a voulu que ſa créature

ſçût & pratiquât ce qu'elle doit à ſon Créateur : Enfin il a voulu que dès que l'homme commenceroit à vivre il apprît à mourir.

Je crois que l'agrément le plus réel de la vie eſt de pouvoir ſatisfaire à nos vrais beſoins, non pas à toutes nos extravagances & à des beſoins chimeriques qui ne ſont appellez tels que dans le Dictionnaire du ſot Orgueil & de la molle voluprê. Il faut être vêtu, c'eſt une pénitence impoſée à toute la poſterité du premier homme : mais le pinchina eſt auſſi chaud que le velour, & la toile auſſi fraîche que l'argent glacé ; l'état & la condition ne ſervent que de maſque à l'Orgueil. Supprimons nos fantaiſies, refondons nos cœurs, & nous conviendrons que nous ne ſaurions mieux faire pour le tems & pour l'avenir que de regler notre conduite ſur nos devoirs, & notre dépenſe ſur notre fortune. Enfin, il faut manger tous les jours, & ſe chauffer l'hiver. Que ces deux beſoins deviennent des plaiſirs quand on les ſatisfait, ils n'en ſeront pas moins des preuves de l'infirmité humaine. Mais d'ailleurs, ôtez la cauſe, vous ôtez l'effet. Quand vous mourez, vous ne vous chauffez plus, vous ne mangez

plus, mais vous n'avez plus ni froid ni faim. Que perdez-vous donc en mourant ?

Quand j'ai propoſé le détail d'un ſeul jour pour porter un jugement plus ſain de toute la vie, je n'ai pas prétendu choiſir le jour le plus court & le plus ſombre de l'année ; prenons au contraire le plus long & le plus brillant. A cinquante ans nos beaux jours ſont paſſez, on joüit encore de quelques reſtes : mais on compte les heures, on choiſit les ſaiſons : En verité, tout ce qui décline, n'eſt pas beau. Au deſſous de vingt ans l'animal vit, mais la raiſon ne vit pas encore ; c'eſt donc entre ces deux âges qu'il faut choiſir le plus beau jour de notre vie, & le marquer par le plus flateur de tous les évenemens. Ce ſera, ſi vous voulez, une ſucceſſion importante, une faveur du Prince, une Charge honorable, ou un mariage avidement ſouhaité. Dans tous ces cas vous êtes forcé de convenir que votre plus grande ſatisfaction n'eſt pas dans la jouiſſance pour le quart-d'heure du bien qui vous arrive, mais dans l'eſpoir d'en jouir quelque tems ; & c'eſt pour cela que j'ai appellé l'eſpoir le plus flateur de nos biens.

Il eſt auſſi le plus ſéduiſant & le plus

trompeur. Si vous croiez n'avoir qu'un jour à vivre, vous ne concluriez point ce mariage, vous ne vous mettriez point en Charge, & la plus grande succeſſion ne vous flatteroit gueres. La bâton de Maréchal qu'on reçoit à l'agonie honore fort une famille, & réjouit peu l'agonizant. Ces principes étant bien conſtans, j'ai droit de conclure que le plus précieux bien de l'homme qui périt eſt d'eſperer ce qui doit durer plus long-tems, & de l'homme immortel, ce qui doit durer toujours.

Or, ici les deux parties de l'homme, l'ame & le corps, ſont également intereſſées à eſperer l'Eternité. Cet eſpoir nous rend la mort moins effrayante, & il nous fait préferer la ſolide gloire à ce faſte enchanteur que le monde avec tous ſes atours étale à nos yeux. Attendons donc toujours la mort, préparons-nous-y dès l'enfance, craignons-la peu; mais craignons Dieu & l'aimons encore davantage. Voilà mon ſyſtême.

Il eſt fort aiſé à l'incrédule de nier l'Evangile, & toutes les propheties qui l'ont précedé; il ne coûte rien de nier tout. Mais ſi je lui demande ce que l'Evangile contient de mauvais & de dangereux, & quelles preuves poſitives ou probables il a que ce n'eſt qu'une imagination, la

réponſe n'eſt plus ſi aiſée ; malgré ſon acharnement à ne pas croire, il ne pourra s'empêcher d'admirer un établiſſement ſi ancien & ſi ſage ; & ſon eſprit ébranlé ne tarderoit guere à ſe rendre, ſi ſon incrédulité n'étoit pas l'ouvrage de ſes mœurs. S'il entre un peu de ſechereſſe dans ce que j'ai dit, c'eſt que pour convaincre l'incredule j'ai cru devoir preſſer le raiſonnement ſans m'attacher uniquement à la foi qui ſeule pouvoit y mettre de l'onction. Grand Dieu ! ramenez les hommes aux bonnes mœurs & à une conduite ſage, ils reprendront bientôt de la foi.

Une preuve tirée de la nature & de l'experience, que la raiſon n'a nulle part au trop d'attachement que nous avons pour la vie, c'eſt que l'homme de quarante ans eſt plûtôt reſigné à la mort que celui de quatre-vingt. Le dernier, revenu à l'enfance, pleure comme un enfant de quitter une vie très-onereuſe : le premier, au contraire, ſacrifie avec fermeté le plus grand nombre de jours que ſon âge lui promettoit & tous les agrémens qu'il en pouvoit attendre. Cette difference n'a rien d'étonnant ; le bon eſprit commence la réſignation, & l'eſperance l'acheve.

Que j'enviſage la mort des yeux de la

nature ou des yeux de la foi, je ne vois rien qui puisse justifier nos frayeurs. Par rapport à la nature, elle est le terme de nos peines, & en ce monde les peines passent les plaisirs. Par rapport à la foi, elle est le terme de nos foiblesses & de nos miseres ; & la vie la plus commode est le moyen le plus invincible du peché. Donc à tous égards il entre plus de lâcheté que de tendres sentimens dans la crainte de la mort.

Je vous ai peint la vie par le plus beau de tous vos jours : ne vous dirois-je rien de tant d'évenemens qui la rendent importune ? Le printems passe vite, & l'hyver dure long-tems. Si Dieu vous avoit donné la plus aimable & la plus raisonnable femme du monde, &, si charmé de son mérit evous la perdiez à vingt ans, la vie vous paroîtroit-elle le plus grand de tous les biens ? Je vous entens, les exemples d'un mariage si précieux ne sont pas communs. Hé bien prenez-donc une femme qui vous épargne la dépense des larmes, vous en trouverez qui dans le même cas, vous fourniroient plus d'un juste sujet de consolation. Vous resterez garçon, & vous vivrez à la Cour, c'est le centre de la politesse & la source des graces ? Vous allez peut-être faire encore le

difficile, vous ne voulez point habiter des lieux où l'encens ne fume que sur les autels de la dissimulation & de la flatterie, & où l'on possede à fond l'art de supplanter son ami en l'embrassant; c'est donc Paris que vous choisissez pour votre domicile ? point du tout encore, c'est un tumulte affreux; le laquais surdoré y est confondu avec le Marquis; on ne sçauroit y vivre commodement sans une dépense exorbitante, & l'on y est exposé à cent mille périls. Bon, nous commençons à nous entendre. Vous voilà donc gueri du fracas du monde, & c'est par où je voulois commencer. Poursuivons s'il vous plaît : je vous vois enfin retiré dans un coin de Province avec vos amis, vos voisins & vos livres; vous vous contenterez de votre patrimoine, & vous lirez souvent *mihi parva rura.* O que nous avançons! Encore un mot, & vous jugerez sainement de la vie.

Vous avez tué une perdrix à trois doigts de votre Fief ? Procès qui passera de vous aux vôtres. Le principal & l'accessoire, la forme & le fond, ce n'est jamais fait : vous mourez de chagrin, & l'on assigne votre heritier en reprise d'instance. Votre argent est chez un Marchand ? il fait banqueroute. Vos re-

venus ſont des rentes conſtituées, rembourſement ou réduction. Vous n'avez que des fonds ? l'année devient ſterile & le Fermier inſolvable. Vous avez une Charge ? on vous taxe ou l'on vous ſupprime. Vous comptiez ſur un ami ? il vous abandonne, ou la mort vous l'enleve. Enfin tout cela vous rebute, vous vous guériſſez l'eſprit ſur tout ce qui paſſe, & vous vivez ſeul. Vous voilà donc détrompé du monde, vous craignez moins la mort, & vous ne ſongez qu'à l'attendre. Voilà préciſément tout ce que je voulois de vous.

Mais prenez garde à un petit inconvenient. Dans le renoncement que je vous prêche, n'allez pas prendre l'humeur atrabilaire pour la droite raiſon, & une Philoſophie bizarre pour la Religion Chrétienne. Ayez ſoin de ſanctifier votre ſolitude, & de mettre vos peines à profit. Dailleurs on ne laiſſe pas que de trouver encore un peu de bon dans le monde. Il eſt quantité de femmes d'un mérite infini, & l'on trouve encore quelques hommes polis, vrais & judicieux. Quittez le monde en eſprit; mais vivez avec le monde ſans prendre un caractere dur, hétéroclite & dédaigneux.

Un plaintif de profeſſion eſt un fort

ennuyeux personnage ; & un Philosophe bouru est un fort vilain monsieur. Faites-vous-donc une conduite uniforme, douce, polie & chrétienne, & que votre mépris pour les choses de la vie ne soit pas le fruit de la seule raison. Vous pourriez en nourrir votre orgueil, au lieu de recueillir le fruit de la sagesse. Sur tout ajoutez au détachement du monde une vigilance scrupuleuse sur vous-même. Vous sçavez votre Horace, on a beau fuir les hommes, on se retrouve toujours, *quis exul patriæ se quoque fugit ?*

Je vous ai conseillé plus d'une fois l'acquittement de vos dettes, & le bon ordre dans vos affaires. La matiere que je traitois ne regardoit que la sagesse humaine : il n'étoit pas tems encore de vous faire sentir combien ces précautions sont nécessaires pour pouvoir obtenir d'enhaut la grace de bien mourir. Mais nous voici vous & moi à cet instant critique, où il faut compter tout à la fois avec les hommes & avec Dieu. Enfin le tems est venu, la derniere heure approche. Helas ! rien n'est si commun aujourd'hui que la mort subite ; cette idée fait trembler. Mais j'aime à croire que notre derniere maladie nous conduira jusqu'au septiéme jour, peut-être au treize, si vous voulez même jusqu'au vingt-un.

Tout le monde ne languit pas six mois au lit mortel, & encore combien en voit-on qui se font une habitude de languir sans en penser plus efficacement à leur fin derniere ? Ah, que ces derniers momens sont chers ! Que l'emploi en est important ! De bonne foi est-il tems alors d'user le peu qui en reste à griffonner avec des Notaires, à arranger des papiers, à faire une liste de tous ceux à qui on doit, à arrêter des comptes avec le Fermier, l'Ouvrier & le Marchand ? combien de gens veulent s'expliquer avec le malade ? mais les valets ne pensent qu'à eux : une famille allarmée craint que des importuns n'avancent le dernier soupir : La fille veut être reservée à partage, le fils veut être instruit de l'état des choses. A tant d'inquiétudes de toutes parts, à tant de mouvemens, le pauvre agonisant qui commence à balbutier ne répond que par des signes, & il est obligé de ramasser les fragmens de sa défaillance pour serrer la main de son Confesseur.

Concluez de-là qu'il est de decision pour votre salut d'arranger par avance toutes vos affaires temporelles, de n'y laisser ni embaras ni confusion, de ne point recevoir sans quittance, de ne point emprunter sans billet, de compter

trés-régulierement avec tout le monde ; & de ne point laiſſer de matiere à procès. Je ne parle pas de doubles emplois à rectifier, de clauſes frauduleuſes à réparer, ni de reſtitutions à faire : ce détail eſt reſervé aux fripons par état, ou à ces demi-honnêtes gens qui ſe font une ſageſſe du *bonus dolus*. Pour vous ſoyez tous les momens du jour infiniment circonſpect ſur les moindres choſes de la vie, pour n'être pas obligé de ſacrifier vos derniers momens aux autres ; mettez-vous en état de n'en faire uſage que pour vous.

L'idée de la mort doit être alors votre ſeule affaire ; le ſiécle va finir pour vous, ne vous occupez plus des affaires du ſiecle. Les plus grands objets ne paroiſſent que des bagatelles, & ſi vous avez été homme d'ordre, vous n'aurez plus de bagatelles à diſcuter : Ainſi, débaraſſé de tout ce qui auroit pû & dû vous diſtraire, vous ne ſerez point obligé de rendre trop tard juſtice à tout le monde ; vous ne ſongerez qu'à raſſurer l'ame inquiette & la nature effrayée par le ſouvenir des bontez du Sauveur. Jeſus-Chriſt, comme homme, vous conſole encore, trois jours après il vous jugera comme Dieu : Et que pouvons-nous lui demander de plus conſolant, que la

grace de pouvoir par la contrition la plus vive & par le plus tendre amour, forcer son humanité sainte à desarmer sa divinité.

Déja le galant homme & l'homme de mérite sont morts en vous, vous n'en avez plus besoin; ainsi la perte n'est pas grande. Il reste donc à mourir de vous, & l'honnête homme & l'homme de bien. C'est dans ce moment décisif que ces deux qualitez doivent se réunir & se confondre. Si la probité a produit la Religion, la Religion sanctifiera la probité. Demandons cette grace au Médiateur, tâchons de la mériter par nos bonnes œuvres.

Si l'on ressuscitoit seulement pour dix ans, l'ambitieux seroit bien humble, l'avare soulageroit bien les pauvres, on ne perdroit gueres de bons procès, & les jeunes gens seroient sages; mais la chair ne ressuscitera qu'à la fin des siecles. On n'a point éprouvé les suites de la mort, on ne les a point méditées; & comment apprendroit-on à mourir? on ne se donne pas la peine d'apprendre à vivre. N'approcherions-nous point de la consommation des tems? il semble que la méchanceté & la débauche n'ont plus rien à imaginer.

O! vous qui pouvez par de bonnes

mœurs & par vos talens faire honneur à la Religion & à la patrie, rappellez souvent à votre esprit les douces leçons d'une éducation chrétienne; puisqu'enfin le monde veut se corrompre & vous corrompre avec lui, fendez la presse, retirez-vous à l'écart, & ne vous laissez point écraser. La politesse vaut mieux que la grossiereté, l'érudition mieux que l'ignorance. Un cœur pur, un esprit droit, & une conduite sage valent bien, même pour le tems, toutes les fanfaronades de l'impieté. L'Hôpital à trente ans, & à la mort l'impénitence finale, c'est tout ce qui reste du commerce des libertins.

Jeunes gens, pardonnez-le moi, je vous ai blessés en plus d'un endroit; mais je ne l'ai fait que par zele. Si par la grace de Dieu un petit dépit interieur produisoit en vous la reflexion, la reflexion le sentiment, & le sentiment l'amendement des mœurs, vous reviendrez à aimer & l'ouvrier & l'ouvrage. Prions tous les uns pour les autres, convertissons-nous; c'est le seul moyen d'attendre la mort sans la craindre.

FIN.

Universitas

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le *Traité du vrai Mérite*, *&c.* pour une seconde Edition, dont le succès ne doit pas être moindre que celui de la premiere. Fait à Paris ce 17. Mai 1735. FONTENELLE.

VU cette troisiéme Edition. A Paris ce 22. Novembre 1736.
FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux; leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé GUILLAUME CLAUDE SAUGRAIN fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, un *Traité du vrai mérite de l'homme consideré dans tous les âges & dans toutes les conditions, avec des principes propres à former les jeunes gens à la vertu. Abregé méthodique de l'Histoire de France, par le sieur* DE BRIANVILLE: s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce ne-

ceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modelle ſous le contre ſcel des Preſentes : A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiez, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notre contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans no-

tre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le quatriéme jour de Juin, l'an de grace mil sept cens trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

J'ai cedé à Madame Prudhomme la moitié du

preſent Privilege pour l'*Abregé méthodique de l'Hiſtoire de France par le ſieur* DE BRIANVILLE, in-douze, ſeulement, ſuivant les conventions faites avec ladite Dame. A Paris ce huitiéme Juin mil ſept cent trente-quatre.

G. C. SAUGRAIN.

Regiſtré enſemble la ceſſion ci jointe ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 715. *page* 717. & 718, *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 9 *Juin* 1734.

G. MARTIN, *Syndic*.

ERRATA

De la seconde Partie.

PAGE 12, *ligne 16*, &... suppléez comme je l'ai déja dit dans la premiere Partie. *P.* 218, *l.* 22, après majestueux, ôtez la virgule, suppléez &. *P.* 269, *l.* 24 après allégorique, ôtez les deux points. *P.* 279, *l.* 30, fundamenta, *lis.* fundata. *P.* 302, *l.* 4, on la suit, *lis.* on la fuit. *P.* 307, *l.* 30, n'y a point, *lis.* il n'y a point. *P.* 341, *l.* 19, medité a, *lis.* avec. *P.* 363, *l.* 25, subſtitüer, *lis.* subſtitüe. *P.* 374, *l.* 12. péril, *lis.* périls. *L.* 15, je voudrois, *lis.* je voulois.

ièque
Ottawa
e

The Library
University of Ottawa
Date due